649.1 D726M c.1
Douay, Edmond
Les meres et les enfants. -
R.W.B. JACKSON LIBRARY OISE CIR
3 0005 02080 5100

622.

LIBRARY

MAR 31 1969

THE ONTARIO
FOR STUDIES IN EDUCATION

LES

MÈRES ET LES ENFANTS

Brux.—Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc.

LES MÈRES ET LES ENFANTS

PAR

EDMOND DOUAY & FERDINAND TEINTURIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LES MÈRES ET LES ENFANTS

I

DÉDICACE DE CE TRAVAIL

Nous dédions ce livre aux mères et à tous ceux qui aiment les enfants.

Le premier devoir d'une mère, n'est-il pas la sollicitude maternelle? Dès lors ne devons-nous pas apprécier tous les bienfaits de cette sollicitude?

Que d'abus, que d'atrocités se commettent chaque jour, dans nos pays civilisés, contre ces petits êtres, confiés aux soins des générations présentes!

Les actes de sauvagerie contre l'enfance n'ont pas lieu exclusivement chez les Chinois.

Les pères et les mères ne sont pas tous aptes à diriger leurs enfants; pour conduire au développement intellectuel et moral, on emploie souvent la rigueur, le martinet ou les coups, et l'on se persuade avoir fait œuvre d'éducation.

Nous ne sommes pas de cet avis. Ramenez les enfants par le raisonnement; parlez-leur sévère-

ment sans humeur, obtenez tout par l'aveu de la faute commise, par le repentir.

L'éducation est une œuvre morale; n'appliquez pas aux enfants le système de l'éducation par la crainte ou par la douleur physique : la crainte abaisse l'âme; la douleur physique ulcère ou asservit.

Abandonnons ces procédés aux éducateurs d'animaux savants, aux instituteurs de cirque ou de ménagerie.

Les petites filles, plus faibles d'organisation et plus nerveuses que les petits garçons, sont plus portées à l'entêtement, à la désobéissance : il faut les traiter avec plus de ménagement encore. Ne jamais les frapper, agir sur leur esprit par les sentiments : un jour elles seront mères et élèveront leurs enfants comme elles-mêmes auront été élevées.

Inspirez-leur par l'affection et par la délicatesse de la conscience la crainte de faire le mal.

Il y a des femmes sans indulgence pour les enfants; d'un caractère susceptible et emporté, elles punissent avec rigueur la plus légère infraction à un ordre, à une défense. Elles s'imaginent posséder toute la sollicitude de la maternité, et se persuadent qu'elles élèvent bien leurs petites filles en les châtiant sans répit. Ces mères ne voient pas que leurs filles sont ahuries par ce système, au point de faire maladresse sur maladresse sans mauvaise intention.

Les écoles spéciales pour enfants s'associent parfois à ces théories du châtiment par les coups; mais nous avons connu des femmes qui frappaient leur enfant au logis, et qui recommandaient expressément à l'institutrice de le respecter et de ne pas même lui appliquer une chiquenaude.

Cette conséquence est la critique de la moralisation par les peines corporelles : on abrutit l'esprit en meurtrissant le corps.

On ne se préoccupe pas assez de la jeunesse, au point de vue physique; la race humaine tend à dégénérer.

Pourquoi? Dès le bas âge, on affaiblit les âmes par la crainte ou les coups; on énerve les corps par des soins inintelligents, par le manque d'air et d'exercices.

On oublie que l'homme vit dans l'atmosphère comme les poissons dans leur élément. Viciez l'eau, le poisson dépérira. On peut dire qu'on a peur de donner de l'air à la poitrine des enfants : on les asphyxie sous des voiles et des rideaux; sous prétexte de les garantir; on les étouffe pour mieux les faire vivre.

En Russie, on accoutume les enfants à braver les rigueurs du froid.

Le peuple de ces contrées glaciales prend une constitution robuste, d'une force athlétique.

Nous avons vu, sur le champ de bataille, des soldats russes enlever leurs blessés avec autant de facilité que nous portons un enfant.

Ces organisations vigoureuses sont élevées en plein air, parmi les exercices et les travaux pénibles, sans souci des frimats qui, nous autres, nous paralyseraient.

Dans nos pays civilisés, l'on se préoccupe avant tout du développement de l'intelligence. Dès que l'enfant peut s'habiller seul, et même plus tôt, on l'opprime, on l'étiole ; bientôt après, on le prive pour ainsi dire des exercices du corps.

Aussi, que de natures maladives! que de natures contrefaites! et combien périssent épuisés par un travail de tête trop fatigant pour leur organisme! Ils succombent, en pleine adolescence, sous le coup des abstractions, des espérances déçues, de l'orgueil et de la fièvre.

Nous pourrions en citer mille exemples. Nous l'avons connu, cet enfant qui étonnait par le précoce développement de ses facultés.

La mère voulait qu'il fût musicien : les leçons de musique lui étaient prodiguées ; en même temps le père exigeait des études sérieuses, en vue d'une carrière libérale ; l'enfant devait être un jour Rossini et Montesquieu.

Le petit jeune homme s'enflait d'ambition ; ses succès en musique, en grec, en latin, en érudition exaltaient son cerveau ; mais ces transports, violents pour son âge, l'épuisaient. Néanmoins, les parents s'applaudissaient.

Un matin, l'enfant ne se levait pas à l'heure accoutumée; quelques heures après, aux accès de

délire succédèrent l'hébétement, la langueur, puis la mort.

Mères et vous tous qui aimez les enfants, lisez ces pages : vous y trouverez les plus vivaces de vos émotions, quelques conseils amis, et l'inviolable respect de l'enfance.

II

PARTICULARITÉS DE L'ENFANCE

L'enfant est un lien vivant qui rattache le présent à l'avenir. Aussi, chez tous les peuples, le titre de mère fut-il toujours sacré.

Certaines nations, les Perses, par exemple, regardaient les enfants comme une propriété nationale.

L'État les confisquait dès que les mères avaient rempli leur devoir de nourrice.

Ces bons Persans oubliaient que l'État est simplement la collection des familles, et que la famille n'existe plus, du jour où les enfants disparaissent du foyer paternel.

Ils ne savaient pas davantage que la mère a des droits sur son enfant, droits acquis par la souffrance et par l'amour.

Salut donc à vous, mères qui avez compris vos devoirs et qui les accomplissez !

Étrange influence de la maternité! Les animaux eux-mêmes paraissent en comprendre les obligations.

Aucune préoccupation, aucun soin ne viennent les distraire de l'instinct qui les porte à élever, à défendre, à caresser leurs petits.

Mais les animaux n'obéissent qu'à la loi de la conservation des espèces; ils abandonnent leurs enfants dès que ceux-ci ont la force de pourvoir à leurs propres besoins.

Pour les animaux, la maternité n'est qu'une fonction aveugle.

Dans l'espèce humaine, les mères ont une responsabilité, une tâche morale et sociale.

Les animaux nous offrent cependant de bons exemples : parfois leur instinct s'élève à la hauteur de la sollicitude maternelle.

Les naturalistes ont décrit souvent les mœurs des animaux; ils n'insistent pas assez sur les rapports qui unissent l'âme des hommes et l'âme des bêtes.

M. Toussenel, l'ingénieux et ardent protecteur de la gent animale, leur a pourtant indiqué la voie. Mais la fantaisie seule a suivi ce chemin; on a peint, pour faire rire, la vie des bêtes. Ne serait-il pas opportun de consacrer ces peintures à l'éducation?

Le bon la Fontaine nous a donné des fables; tâchons de faire de l'histoire, et de l'histoire morale par l'observation des animaux.

Dans chaque maison, en France, on trouve des animaux domestiques; les leçons d'amour maternel s'y offrent d'elles-mêmes. Vous riez? faites donc en sorte que les devoirs de la maternité soient remplis également par toutes les mères : et nous n'aurons plus à prendre le triste soin de rappeler aux instincts maternels.

N'y a-t-il plus de mères qui, pour conserver leur beauté ou leurs loisirs, refusent de nourrir elles-mêmes leurs enfants?

Dans toutes les institutions de jeunes filles, on devrait établir un cours d'histoire naturelle, plus moral que technique; on y montrerait scientifiquement les merveilles de la tendresse des animaux pour leurs petits, et les mystères sacrés de la maternité y seraient expliqués.

La pudeur est mieux gardée par la science que par l'ignorance.

La jeune fille qui connaîtra les lois physiques de la maternité, deviendra plus prudente, plus sérieuse, plus austère.

Qui de nous n'a pas entendu ce cri de la douleur ou du remords : Si j'avais su...! Et puis, que de mariages ne se feraient pas, si la fiancée savait! que de malheurs s'éviteraient! et dans le mariage, que d'enfants qui meurent, vivraient!

Que d'enfants abandonnés à des soins mercenaires recevraient ces caresses qui ouvrent l'âme tendre encore, au lieu de la fermer par la tyrannie, ou par l'indifférence d'un domestique!

La nourrice donne son lait comme une laitière ; la mère seule donne son âme!

Jeunes filles! apprenez de bonne heure, et sans en faire un jeu de poupée, la science maternelle, par l'histoire naturelle de l'homme et des animaux.

Et vous, mères, pratiquez-en les leçons! mais, qui donc aujourd'hui s'occupe de cette science? On sermonne, on blâme ; on n'instruit pas. Et pourtant, qui trouve-t-on à la base même de la société? Le citoyen? Non ; la mère.

Dans ce temps de luxe, de galanterie et de plaisirs, combien trouvez-vous de mères capables d'élever leurs enfants?

Appelez-vous mères ces dames coquettes qui roulent dans le tourbillon des plaisirs, qui n'ont pas de loisir à consacrer aux enfants, qui passent la première partie de la nuit aux soirées, au bal, au théâtre, et la dernière partie au repos, au sommeil, jusqu'au premier repas.

Les enfants de ces dames sont nourris à domicile, *sur lieux*, comme on dit; mais dans ces maisons frivoles, où se trouve le foyer paternel? Dans la chambre de la nourrice : à côté du lit conjugal, il n'y a point de berceau.

Dès que l'enfant aura grandi, on le mettra en pension. C'est à peine s'il connaît son père et sa mère.

Ces petits êtres furent élevés dans des habitudes d'isolement; ils obtinrent rarement la faveur

d'être admis à la table du père et de la mère : on les sert à part; au dessert on les apporte parfois, pour les montrer, comme des petites bêtes de luxe.

Pauvre petit être! ne crie pas, ne pleure pas; ne ris pas trop non plus, si tu tiens à rester à la table maternelle. Aux premiers pleurs, au troisième éclat de rire, on te renverra; et l'on te grondera, et l'on te fera de gros yeux chargés de menaces; en un mot, c'est par la compression et l'isolement qu'on élève ces enfants réputés de grandes maisons.

Mais vous leur inspirez ainsi l'esprit d'obéissance et de subordination... Parfaitement; et de plus l'esprit de crainte, de servilité, de dissimulation.

L'enfant obéit parce qu'il tremble, et non point parce qu'il vous aime ou vous approuve; il cache tout ce qui peut exciter votre courroux; il ment, il dissimule : vous tuez en lui la conscience, par la subordination, par l'obéissance! Réglementez donc aussi la naissance et la mort, et les doses d'intelligence, et les impressions du système nerveux.

Habituez l'enfant à vouloir et non point à se soumettre, si vous désirez former en lui un homme.

Que fait-on des enfants? Le plus tôt possible on s'en débarrasse. Les garçons, vite au collége, au lycée, où l'on instruit, où l'on dresse à la discipline. Les petites filles, vite au pensionnat, où l'on style aux bonnes manières. Des maîtres de danse,

et de musique... Voilà les grands maîtres de mœurs pour les demoiselles!

Heureuse la petite fille qui reste sous l'aile de la tendresse maternelle, avec ou sans institutrice! Les garçons obtiennent en général moins d'égards; on accorde plus de faveurs aux petites filles.

Il y a des mères qui, pour rien au monde, ne se sépareraient de leur fille; elles accordent peu de confiance aux institutions en commun, elles préfèrent l'éducation dans la famille; ce sont les véritables mères. Les colléges de filles sont des pénitenciers.

Les parents reconnaissant dans leur fille des tendances vers la révolte ou la désobéissance, ils s'empressent de la placer dans une institution. La fille y apprendra peut-être l'ordre, la propreté et l'obéissance; elle y désapprendra la famille.

Les internats enrégimentent; or la femme n'est pas destinée à la discipline, mais au foyer domestique.

La mère qui se sépare de sa fille détruit une part de sa propre félicité : l'accomplissement d'un devoir doit seul la déterminer à cette séparation. Les fils exilés, les filles éloignées : que deviennent les joies du foyer, les baisers de la mère, les caresses du père, les liens de la famille, les souvenirs d'enfance? que devient la famille?

Y a-t-il pour la mère une jouissance plus pure, plus constante, et plus pénétrante que les caresses de son enfant?

Donnez-moi le père le plus énergique, le plus inflexible, le plus sauvage; mettez-lui autour du cou les bras de son enfant : et vous l'enchaînerez à la douceur du foyer de la maison, au bonheur.

Quelle souplesse dans les mouvements de l'enfant! quelle finesse dans son regard! quelle poésie dans le langage des yeux et du geste, qu'il balbutie en tendant les mains!

Le dévoûment sans bornes de certaines femmes du peuple aux enfants qu'on leur a confiés, fait honte aux mères plus préoccupées de toilettes et de parties de plaisir que d'une sollicitude active envers les petits êtres dont elles doivent compte à Dieu et à la société.

Que se passe-t-il, la plupart du temps, dans les familles opulentes? Sous prétexte d'impossibilité, de convenances ou d'affaires, la mère abandonne aux soins d'une jeune bonne sa charmante petite fille, comme si elle n'éprouvait que de l'indifférence pour l'enfant sorti de ses entrailles.

La bonne promène l'enfant une partie de la journée; et si la mère et le père dirigent leur promenade de son côté, le père embrasse et caresse son enfant; la mère seule reste impassible en face de ce touchant tableau; elle quitte son enfant sans lui avoir prodigué la plus petite caresse.

L'insensibilité dispense des devoirs et permet de rester belle; d'ailleurs, ne faut-il pas songer à la mode nouvelle, aux toilettes, aux promenades, aux affaires particulières!

Vous voulez rester belle, madame? regardez votre miroir un jour que, votre enfant dans vos bras et toute palpitante des caresses de l'innocente créature, vous sentirez votre âme rayonner sur votre visage. Regardez, et dites-moi si jamais la beauté éclaira de plus vive lumière votre front, vos yeux, votre sourire!

Et dans cette pauvre enfant orpheline de sa mère, du vivant même de sa mère, quel air morne, triste, languissant! on dirait qu'elle cherche une mère.

Malheureuse petite créature! ta mère te renie; si tu souffres, elle n'a pas une larme pour toi; si tu pleures, les doux baisers ne viennent pas te consoler.

Charmante petite fille! tu es un ange confié à une mercenaire dont le cœur indifférent est aussi aride que l'étang desséché.

Il y a des mères qui justifient leur indifférence pour leurs enfants : puisqu'elles se justifient, comme elles se sentent coupables!

Les enfants sont ingrats, disent-elles! Ingrats! En vers qui? envers vous, sans doute, madame.

Que vous doivent-ils, à vous qui manquez à vos devoirs envers eux? Ingrats! c'est vous qui leur apprenez l'ingratitude. Pourquoi n'ajoutez-vous pas aussi qu'ils sont insensibles?

Voyez-les donc solliciter du premier passant ces caresses que vous leur refusez, tendre les bras à qui leur sourit, demander à tous un regard.

Voyez-les reporter sur leur bonne elle-même leur naïve affection.

Allez, mères dénaturées, allez en brillantes soirées et trôner au bois en équipage! pendant que votre enfant vous réclame, vous reniez sa tendresse; quand tous ses sentiments sont pour vous, vous refusez ses baisers. Allez au bois! allez au bal! puissiez-vous y trouver le bonheur.

Vous voulez être heureuse et vous vous étourdissez dans l'oubli de vos devoirs; et plus tard qu'arrivera-t-il? L'enfant grandira, et vous vous plaindrez de sa froideur, de son indifférence, de ses mauvais instincts.

Pourquoi n'avez-vous pas, madame, éveillé dans le cœur de votre fille la tendresse filiale? pourquoi ne l'avez-vous point enveloppée de vos caresses pour fondre cette glace de l'indifférence? pourquoi n'avez-vous pas vous-même guidé les premiers pas de ses pieds, de sa pensée, de ses émotions? Votre fille ne vous connaît pas; vous êtes pour elle presque étrangère.

Aussitôt qu'elle aura atteint l'âge réglementaire de pension, vous vous empresserez de la conduire dans une institution, d'où elle ne sortira qu'après ses études terminées.

Enfant, entre les mains d'une nourrice ou d'une domestique; adolescente, sous la férule d'une institutrice : la voici de retour à la maison maternelle. Elle a dix-huit ans, elle est sage, honnête, bien élevée selon le monde.

Vous avez vieilli, le monde vous délaisse : vous revenez à vos devoirs de mère. Mais que de fois la victime de votre insouciance est frappée au cœur! comme par un châtiment de vos fautes, vous l'avez vue mourir entre vos bras.

Nous pourrions multiplier les exemples de deuils amenés dans les familles par l'incurie des parents. L'autre jour encore, c'est une mère qui, pour accompagner son mari au théâtre, charge une domestique de veiller sur cette unique enfant. La domestique avait un rendez-vous ; elle gorge de nourriture le pauvre petit être pour le faire dormir ; et s'en va... il dormira et ne criera point, pensait-elle. En effet, l'enfant ne cria point ; il étouffa d'indigestion. La servante rentra au moment où il expirait.

Un quart d'heure après, les époux revenaient de la comédie, charmés de leur soirée.

« Georges a-t-il été gentil? » dit la mère à la domestique. Et elle se dirige vivement vers le berceau pour embrasser son fils : ses lèvres touchèrent un front glacé. Elle jeta un cri terrible, et s'évanouit ; le père précipita la servante par la fenêtre et se coupa la gorge. La mère devint folle. Ces parents abandonnaient aux soins d'une domestique l'enfant qui devait faire tout leur bonheur ; mais ils allaient remplir leurs devoirs de gens du monde.

Mères, votre premier devoir de ce monde est d'élever et de garder vous-mêmes vos enfants.

Mais, c'est un esclavage! oui, l'esclavage du devoir, et de l'amour. Est-ce pour le rejeter dès sa naissance, que vous avez porté neuf mois dans votre sein ce fils de vos entrailles? avez-vous le droit de tarir par des artifices le lait que Dieu mit dans vos mamelles pour la nourriture de votre enfant? Est-ce pour l'abandonner à une direction de hasard, que vous avez reçu de votre hymen, un fils qui porte votre nom? Père inconséquent!

Si l'on venait vous dire que ce fils n'est pas né de votre sang, vous sentiriez en vous s'agiter votre cœur, et l'indignation soulever votre colère!

Sera-t-il de votre sang, le fils qui ne sera ni de votre probité, ni de votre délicatesse, ni de votre communion religieuse ou politique?

Et si vous avez une nombreuse famille, père et mère? Seront-ils de votre sang, ceux que vous délaisserez pour en choyer de préférés? ces espiègles légers et pétulants, adonnés au jeu, peu curieux de vos caresses, parce qu'ils aiment mieux les gambades que les baisers, pourquoi les rudoyer au nom de votre tranquillité, de votre passion du silence et de vos aises? pourquoi réserver votre tendresse aux natures calmes, paisibles, silencieuses? Pourquoi reporter toute votre affection sur quelques-uns? Pourquoi établir au foyer domestique des distinctions iniques, navrantes, qui feront douter de votre justice et de votre amour, et qui ne vous feront pas aimer davantage, même

de ceux que votre prédilection élèvera au dessus des autres? Répartir une égale affection entre tous, c'est provoquer de la part de tous un égal amour, c'est assurer la solidarité de la tendresse filiale, et fraternelle. Sans cette tendresse, il n'y a plus de famille.

Les déshérités deviendront jaloux, contraints, inquiets de leur plus petit mouvement, de leur moindre parole.

On a vu des enfants mourir de jalousie. Les mauvais procédés du père ou de la mère, l'horreur d'une aversion imméritée, les flatteries, les adulations prodiguées au petit frère ou à la petite sœur préférés, ont amené des transports au cerveau, une méningite et la mort.

La créature dont le caractère peu démonstratif déplaît au père et à la mère se trouve contrôlée et contrariée dans toutes ses velleités; elle n'ose plus vivre; elle souhaite l'exil, la maladie elle-même, le malheur à ses parents.

Il est si beau, il est si doux d'aimer ses petits enfants tous au même degré! Mais pour cela, il faut de l'égalité dans le caractère et de l'indulgence dans le cœur.

Bien des gens manquent de ces deux qualités nécessaires à la tâche délicate et pénible des soins que réclame l'âge tendre.

Ceux qui possèdent ces qualités honorent la famille et le genre humain.

Oui, nous le répétons : les préférences dans les

familles où il y a plusieurs enfants ont des dangers privés et sociaux.

Vous ne pouvez former le caractère d'un enfant qu'en lui accordant les caresses et les éloges qu'il mérite, et en développant dans son intelligence l'esprit de justice.

Il y a des mères qui se prennent de répulsion pour une de leurs filles, parce que l'enfant est laide. A la plus légère faute, on crie à l'enfant : Laideron ! la fille ahurie, chagrine, devient peu caressante.

Plus elle se sent repoussée, plus elle s'éloigne; plus elle s'éloigne, plus elle s'attire de désaffection; et plus on la gronde, plus elle est malheureuse : les malheurs commençent pour elle au sein même de la famille.

Une jeune dame du monde avait deux enfants, garçon et fille. La petite fille était rousse. Les Italiens et les Anglais eussent admiré l'or de sa chevelure, qui encadrait un angélique visage; quelque Raphaël l'eût prise pour modèle d'une de ses vierges; et plus d'une jeune miss en eût envié les tons fauves à reflets dorés.

La mère était française et trouvait sa fille laide à faire sauver; elle en rougissait, elle en avait horreur; elle avait honte de paraître avec sa fille en public; elle la grondait, la rudoyait à tout propos.

Un ami du voisinage s'émut de cette injustice; il tenta de ramener à des sentiments plus humains cette mère, devenue marâtre par aversion de la couleur fauve.

Qui voudra de ma fille pour femme, répondait cette malheureuse à toutes les représentations qui lui étaient adressées. Qui se résoudra à épouser une rousse? Les salons mêmes se fermeront à ma fille ; j'ai mis au monde une enfant vouée au célibat. Son père est brun et je suis blonde : quelle infernale destinée m'a donné une fille rousse? quelle malédiction! — Mais votre fille est charmante — elle est rousse! — elle est docile, attentive à vous plaire, courageuse... — elle est rousse!

Le petit garçon eut toutes les caresses, toute l'affection, toutes les préférences.

La pauvre rousse arriva un matin, glorieuse, auprès de sa mère : elle s'était fait teindre les cheveux. La mère éclata de rire; l'enfant mourut de douleur. Mais, que faisait le père dans cette famille? Il s'occupait de ses affaires, ne voyait que par les yeux de sa femme, dont il partageait les préjugés. La perspective de ne pouvoir un jour établir sa fille l'avait exaspéré : il ne porta pas même le deuil de son enfant.

Ce sont des fonctions difficiles que celles de la maternité, nous le savons... outre la justice et l'amour, la mère doit posséder l'art des nuances; ces petits êtres sont si fins, si sensibles, si tendres! mais ils sont si reconnaissants et si dociles, quand ils sont bien dirigés.

Parfois c'est un préjugé qui détourne de son cours naturel la tendresse d'une mère.

Quelle que soit la couleur des cheveux ou les

infirmités de l'enfant qui vient au monde, malheur au père, malheur à la mère dont les entrailles ne tressaillent pas au premier cri du nouveau-né! malheur à tous deux si leur cœur ne s'ouvre pas à la tendresse! Le jour où des lèvres enfantines sortent pour la première fois ces mots d'amour et de merci « papa, maman », ce jour-là, l'âme se manifeste par la parole, ce n'est plus au corps seulement qu'on regarde. Malheur aux parents que ces mots sacrés n'ont pas remués jusqu'à la moelle des os! malheur! parce qu'ils n'ont dans l'âme que vanité, égoïsme et mépris des devoirs.

Que n'imitez-vous les pères de Lacédémone? Que ne tuez-vous, dès sa naissance, ce petit être tant désiré, mais qui offusque votre vue par la teinte de ses cheveux ou par quelque difformité. Soyez donc conséquent : faites la guerre à tous les infirmes, et commencez par avoir horreur de vos propres infirmités.

Celles de l'âme doivent exciter plus de haine que celles du corps. Hélas! ne devez-vous pas plus d'affection, plus de dévoûment aux faibles, aux difformes, aux déshérités?

Par quel renversement de la justice accablez-vous volontairement de misères ces pauvres créatures sorties de votre sang et de votre amour? n'est-ce pas à elles de se plaindre? vous ont-elles demandé la vie? cet enfant sourd-muet, ou bien aveugle de naissance, doit-il vous remercier du bienfait de l'existence?

L'autre jour, au Bois de Boulogne, nous rencontrâmes une femme conduisant par la main une petite fille de six ans, aveugle et sourde-muette; cette femme mendiait, et pour attendrir les passants, elle s'écriait qu'elle était bien malheureuse d'avoir une fille aveugle, sourde-muette!

Qui donc était le plus à plaindre? Cette femme, ou cette enfant? A qui reviennent de droit la protection, l'amour, les soins incessants?

Pères et mères impitoyables pour vos enfants infirmes, puissiez-vous songer que vous-mêmes, un jour, vous aurez vos infirmités! allez visiter nos écoles de sourds-muets et d'aveugles; allez voir ce que peuvent l'affection et le dévoûment; allez apprendre à aimer, à instruire, à faire vivre, à pratiquer les devoirs de la famille.

III

ÉDUCATION DE L'ENFANCE. — INFLUENCES DIVERSES. — RÔLE DE LA MÈRE ET DE L'INSTITUTEUR.

Au dix-septième siècle, Fénelon a composé un livre sur l'éducation. Le *Télémaque* est encore aujourd'hui un ouvrage classique. Parmi ceux qui vantent les beautés de cette œuvre, combien en trouverait-on qui l'aient lue de la première à la dernière page? Il y a plus d'erreurs que de vérités

dans ce roman composé pour un prince, à une époque bien différente de la nôtre.

Au dix-huitième siècle, J. J. Rousseau nous a donné son *Émile*. Enlevez de ce traité l'éloquence des généralités sauvées par l'enthousiasme de la réforme, et quelques conseils éternels, qu'en reste-t-il?

La révolution française et les exigences du suffrage universel ont modifié les conditions sociales; on ne peut plus élever nos enfants comme il y a deux cents, quatre-vingts ou même vingt ans. Autre temps, autre organisation de la société. Autre société, autre éducation.

Ce n'est pas l'individu qui fait la société, c'est la société qui fait l'individu. Si vous en doutez, élevez un enfant à la mode du dix-septième siècle, et présentez-le au concours des écoles, ou simplement dans le monde du dix-neuvième siècle; et observez la suite de ses succès.

Mais sans remonter le cours des âges pour jeter dans notre société un jeune homme ainsi qu'un anachronisme, regardez.

Voici quatre jeunes gens :

L'un a fait son éducation à Sainte-Barbe, un autre dans un lycée, un autre au lycée comme externe libre, un autre chez les révérends pères jésuites. Ils n'ont ni la même tournure ni les mêmes goûts, ni les mêmes idées sur les mêmes choses.

Placez à côté d'eux un élève des écoles primaires, un élève des frères de la Doctrine chré-

tienne; puis un jeune paysan tout à fait illettré : autres disparates. Et pourtant, dans quelques années, chacun d'eux aura, par droit de suffrage, décision égale sur les affaires publiques !

L'éducation des enfants devient donc un des éléments essentiels de la paix et de la concorde sociale.

Les illettrés ne sont pas seulement les déshérités de toute participation à la vie intellectuelle ; le suffrage universel en a fait des instruments politiques d'autant plus terribles qu'ils sont irresponsables.

Plus d'illettrés, au nom de la moralité publique ; et au nom de la paix sociale : plus d'enseignement intrà muros. Que toute école soit ouverte à l'inspection, à l'audition de quiconque se présentera aux heures réglementaires de la classe.

Voilà le grand remède de nos discordes! Admission du public aux classes de toutes les écoles primaires ou secondaires, laïques ou religieuses.

L'enseignement prendrait alors conseil uniquement de la conscience et de la science, et non plus des rancunes, des regrets ou de la fantaisie.

Au bout d'une génération, l'esprit public suivrait, spontanément et par le seul effet de l'éducation, une ligne unique : celle du devoir et du véritable intérêt, de l'intérêt fondé sur l'honnêteté. Comment espérer un résultat si merveilleux? La conscience et la science sont universelles.

N'est-il pas déplorable que trente millions de

Français sur un total de trente-huit, ne possèdent aucune idée de leurs devoirs civils, ni de leurs droits, ni de leur histoire nationale, ni des ressources du sol, ni des lois générales du pays!

Fils de l'indigence, de la pauvreté, de l'aisance ou de la richesse, tous les enfants de la France doivent recevoir de nous, indistinctement, ce patrimoine national des connaissances élémentaires.

A l'indigence, à la pauvreté, les carrières professionnelles; à l'aisance et à la richesse, les carrières libérales ou financières! Mais, au sein de notre civilisation moderne, quelle mobilité dans les fortunes! Tel part le plus pauvre, qui reviendra le plus riche et le plus instruit.

Faites que les premières notions données à tous au nom de la patrie commune établissent entre tous un lien de solidarité devant la conscience.

Ce qui trouble la concorde, ce ne sont pas les inégalités de fortune : c'est le sacrifice des principes aux intérêts.

Apprenez donc aux enfants le respect inviolable des vérités de la conscience.

Il y a des familles indifférentes sur l'éducation des enfants; mais aussi que de regrets n'éprouvent-elles pas, quand les enfants devenus des hommes ne sont aptes à aucune fonction, à aucun métier?

Ne perdons pas de vue que les lettres, les sciences et les arts exigent un long apprentissage.

Il faut partir de l'extrême jeunesse, pour arriver par degrés au perfectionnement de l'intelligence et du jugement.

Il en faut beaucoup pour remplir de hautes fonctions industrielles, commerciales, administratives, scientifiques, libérales.

Est-ce à dire qu'il faille commencer l'instruction dès le bas âge? Non. L'éducation, oui. Formez des corps solides, de bons estomacs, accoutumez progressivement aux fatigues physiques, développez le bon sens et la droiture par la conscience et par le sentiment de la justice.

Faites que l'enfant aime et ne craigne pas; point d'autorité, mais l'amour et la seule crainte de sa conscience.

Pour l'habituer à cette direction morale, abandonnez-le d'abord aux conséquences de ses actes; et bientôt il cherchera vos conseils au lieu de les redouter, ou de les dédaigner; il se défiera de soi-même et suivra spontanément la direction que vous lui donnerez; ni fouet, ni coups d'aucune sorte, ni autorité de la force; sinon, vous formez un petit esclave, orné de tous les vices de l'esclavage.

Les premiers éléments de l'instruction sont arides. C'est avec peine qu'on parvient à apprendre aux enfants les lettres de l'alphabet et la liaison de deux lettres ensemble pour former une syllabe; et c'est avec une peine encore plus grande qu'on leur apprend à lire avec intelligence.

Remettez cette première instruction à l'âge de sept ans, après la première crise de la vie.

Il y a pour l'instruction des différences très sensibles chez les enfants à partir d'un certain âge : les uns sont doués d'une telle facilité que, sans peine et sans efforts, ils apprennent avec la plus grande aisance tout ce qu'on leur enseigne.

Ceux-là apporteront la même aptitude, en grandissant, aux sciences abstraites et particulièrement aux mathématiques; tandis que d'autres, d'un cerveau obtus, aux facultés difficiles à développer, rencontrent même des obstacles pour savoir lire couramment, écrire correctement, et compter exactement.

Néanmoins ne désespérez jamais d'un enfant jeune dont les dispositions sont tardives; car un jour ses facultés s'épanouiront.

Certaines natures, comme certains fruits, mûrissent tardivement.

Qui dit jeunesse, dit abondance de ressources : prenez patience.

Les écoles primaires où sont, pour ainsi dire, parqués les enfants du peuple, plutôt comme dans un débarras que comme dans un lieu d'instruction, ont néanmoins un côté avantageux pour les petits enfants.

Un enfant pauvre s'élève mieux au contact d'autres enfants, que constamment au foyer des parents; puis aussi le maître ou la maîtresse d'école apportent plus de temps et de patience pour leur enseigner

les premières notions de la lecture et de l'écriture, qu'une mère chez elle, préoccupée de son intérieur, ou qu'un père livré aux affaires de sa profession ou au travail manuel, s'il est journalier.

Mettre les enfants jeunes à l'école est donc, pour les pauvres, un bien plutôt qu'un mal; d'ailleurs chez leurs parents, ils sont généralement gâtés, on souscrit à leurs fantaisies, ou bien ils y sont tenus avec trop de sévérité.

A l'école, si jeunes qu'ils soient, il y a une discipline pour tous; l'égalité éveille le sentiment de la justice. Préférez les externats aux internats, et la famille à une communauté d'enfants.

Nous pensons être de l'avis des mères de famille sur cette question.

Nous parlons ici des femmes du peuple privées des ressources que nécessitent l'instruction et l'éducation des jeunes enfants.

Dans la bourgeoisie, les enfants sont confiés aux serviteurs à gage ou élevés par un instituteur ou une institutrice; système aléatoire : les bons précepteurs sont rares.

Lorsque les enfants qu'on peut gratifier d'une éducation complète entrent jeunes dans les pensions, les colléges ou les lycées, ils ont la chance de faire de bonnes études et de les terminer de dix-sept à dix-huit ans, pour entrer ensuite dans les écoles spéciales; puis aussi en commençant jeunes l'éducation, ils se dégagent du régime trop doux de l'intérieur de la famille dans laquelle on ne

peut préserver les jeunes enfants du contact de bien des choses qu'ils ne doivent ni voir, ni entendre.

Mais c'est aux parents de vivre à découvert; et l'éducation de la famille ne sera jamais remplacée par l'instruction en commun.

Le régime de la pension assouplit le caractère et donne aux enfants un esprit d'ordre et de discipline qu'ils acquièrent rarement à la maison paternelle. C'est le côté extérieur de cette éducation; la diversité des influences que l'enfant trop jeune subit dans l'internat produit le vague dans son esprit. Il saura obéir, il ne saura point vouloir.

Il n'y a que dans la famille que se forment les grands caractères.

Aussitôt que l'intelligence de la jeunesse se développe, on lui entasse dans la tête, avec une persistance inouïe, des notions de langues étrangères, de physique, de chimie, de mathématiques appliquées aux arts et à l'industrie.

Ces sciences abstraites ne sont pas tellement à sa portée, qu'elle puisse fructueusement s'y appliquer. Les jeunes gens sortis du collége, du lycée ou du pensionnat : à peine s'ils peuvent se rappeler quelques mots exacts ou des définitions. Nous ne parlons pas des démonstrations : ils les ont oubliées.

On les astreint à se meubler la tête de trop de choses à la fois, pour qu'ils puissent parfaitement les saisir dans l'ensemble et dans les détails.

Pourquoi ne pas adopter un mode d'éducation plus en harmonie avec les facultés de l'enfance?

Combien ne voyons-nous pas de petits garçons perdre courage et se rebuter du latin? n'y faire aucun progrès, languir et se traîner pour ainsi dire de classe en classe!

L'enseignement en commun n'est profitable qu'aux esprits de même force. Enlevez d'une classe le premier quart, il ne restera que des incapables. Il est difficile de remédier au mal que nous signalons. Ce n'est pas impossible : commencez par diminuer le nombre des élèves d'une classe, et par changer les méthodes usitées.

En France, on apprend les langues par le thème. La logique et l'observation de la nature condamnent ce système.

L'instruction donnée par les écoles primaires est plus rationnelle dans son ensemble.

Cette supériorité de méthode tient, sans doute, à la nécessité de mettre les éléments à la portée d'intelligences regardées comme inférieures.

Pourtant, en général, il y a plus de sang gaulois dans les veines du fils de l'ouvrier, plus de force primesautière ; c'est peut-être pour cela que les méthodes lentes, compliquées, attardées, n'osent pas s'expérimenter dans les écoles primaires.

L'ouvrier a besoin de ses enfants. L'atelier et les services domestiques les réclament.

Ne croyez pas que l'apprenti soit prédestiné, à une éternelle infériorité : s'il joint à la volonté

d'accomplir le travail quotidien celle de préparer l'avenir, vous le verrez s'élever, des notions élémentaires, aux sommets de la science; et il trouvera aide fraternelle à ses généreux desseins.

Rhumkorff était un simple ouvrier, avant d'être un savant physicien; c'est un ancien élève de l'association polytechnique, association de professeurs volontaires qui travaillent à l'émancipation intellectuelle des ouvriers.

Aujourd'hui, et surtout dans les villes, il ne se trouve plus que des déshérités volontaires de l'instruction; l'avenir de la patrie est intéressé à la diffusion des lumières. Tout le monde le sent; tout le monde le proclame; et dans toutes les cités, les cours d'adultes, gratuits quoique non obligatoires, offrent aux ignorants, aux arriérés, à toutes les victimes des travaux grossiers et d'une enfance abandonnée ou exploitée, les bienfaits de la communion intellectuelle et d'un sort meilleur par l'effort de la volonté.

Il faut comprendre pour vouloir; pour comprendre, il faut apprendre.

Instruisez donc vos enfants, si vous voulez qu'ils remplissent dignement les devoirs de leur profession. Ne négligez pas de les faire instruire aussitôt l'âge de raison; plus tard, ils ne sauront plus apprendre : les facultés n'étant plus aussi souples, ils éprouveront des difficultés qu'ils ne pourront plus guère aplanir.

Les pères et les mères envoient leurs enfants à

l'école d'abord avec zèle, avec régularité; puis leur enthousiasme s'éteint peu à peu, ils les rappellent près d'eux pour se faire aider dans leurs travaux. Ils ne voient pas qu'en agissant ainsi, ils les privent du trésor le plus précieux de l'existence.

La plupart du temps, ce ne sont pas les enfants qui renoncent à l'école : l'école buissonnière n'est guère possible sans la complicité des parents ; et bien des parents, préoccupés d'affaires, se délivrent volontiers de toute surveillance.

Avez-vous écouté quelquefois la conversation de ces écoliers qui vont à l'institution primaire, le matin, portant en bandoulière le filet ou le sac de cuir verni, garni d'un morceau de pain, de livres et de cahiers?

On surprend plus d'un secret de l'enfance dans le trajet qu'elle a à parcourir, en prêtant l'oreille, en regardant autour de soi ; les uns paraissent heureux d'aller à l'école, d'autres ont encore les yeux rouges des pleurs versés au départ, d'autres semblent peu rassurés à mesure qu'ils approchent de la maison disciplinaire.

Dans la plupart d'entre eux, l'on retrouve l'égoïsme instinctif de l'homme : les plus grands oppriment ou taquinent les plus petits. Gare aux casquettes, aux livres mêmes des plus faibles! les quolibets, les plaisanteries, les injures s'échangent, quelquefois les coups de poing; les plus sages s'entretiennent de leur leçon, de leur devoir, ou cheminent en repassant leurs leçons.

Dans leur naïveté, ils prononcent des paroles qui feraient réfléchir des hommes.

« Sais-tu ta grammaire, dit Georges à René? — Je ne la comprends pas, répond celui-ci. » Et il l'apprend à coups de volonté, sans fruit, sans intelligence. Est-il si bête ou si coupable? Non : une bonne grammaire française à l'usage des enfants est encore à faire.

Nous avons des grammairiens, des philosophes, des moralistes; les uns possèdent à fond les règles de la langue française; les autres la théorie des langues; les autres la science morale.

Pour accomplir l'œuvre grammaticale qui puisse initier rapidement les écoliers aux fameux mystères de l'orthographe, il faut un homme qui soit à la fois grammairien et philosophe; ajoutons moraliste, parce que l'orthographe doit être un moyen de moralisation.

Puisse-t-il se rencontrer un jour! Alors les enfants ne diront plus : Je ne comprends pas... alors l'étude de la langue française deviendra plus attrayante, moins longue, et plus accessible à toutes les intelligences.

Ludovic disait à Émile : « C'est drôle : je récite bien mon catéchisme et je n'y comprends rien...

— Tu n'es pas obligé de comprendre, puisqu'on te dit de croire, répliqua l'autre. » Mot profond que saint Augustin aurait avoué! Catéchisme ou grammaire, quelle différence! le catéchisme s'adresse à la foi; la grammaire à la logique, au raisonnement.

Quant à cette mémoire mécanique dont parlait Ludovic, elle prouve une fière énergie de dispositions naturelles.

Plus loin, une jaquette harnachée de passementeries interpellait une blouse grise :

« Dis-moi pourquoi le maître me dit toujours : Tu es un imbécile. C'est donc bien amusant de répéter ce mot-là? » Son camarade lui répond : « Si on t'appelle imbécile, c'est que tu es bête : tu as toujours la bouche ouverte comme si tu voulais avaler la lune. »

L'autre ajoute :

« On est donc imbécile quand on tient la bouche ouverte? Eh bien! pour que le maître ne me dise plus de sottise, je n'ouvrirai plus la bouche, je ne parlerai plus. » Puis, craignant d'arriver en retard, ils se mirent à courir à toutes jambes et toute la bande disparut.

Les enfants ont plus de bon sens qu'on ne suppose; rarement ils s'écartent de la question qui leur est posée.

Voilà des enfants qui vont à l'école; qu'en ferait-on dans les pays sauvages? On les élèverait à la culture, à la pêche et à la chasse; leurs récréations consisteraient à courir, à jeter des pierres, à chercher des oiseaux et des insectes.

Une discipline sévère serait exercée sur leurs actions; s'il en était autrement, les plus méchants assommeraient les inoffensifs. Ils sont menés durement; c'est la seule force qui les fait obéir.

Ni le père, ni la mère, ni les enfants n'y ont d'autres désirs que les satisfactions de l'instinct et de la superstition. Les générations y sont condamnées à la servitude de l'âme, aux passions brutales, à l'obéissance passive, à l'absence complète de liberté individuelle, aux travaux les plus rudes; un éternel prolétariat : ni dignité, ni fierté, ni délicatesse, ni moralité.

Pour gouvernement le despotisme, pour tout sentiment la servilité, pour condition sociale la misère.

L'instruction est la première étape d'une existence heureuse.

Plus un enfant a de dispositions pour l'étude, plus il aura de chance d'améliorer sa condition et celle de sa famille; c'est d'avance un patricien de l'intelligence, un noble prédestiné, non pas de la noblesse trouvée par héritage, mais de la noblesse créée par le labeur personnel.

Les dispositions naturelles sont des forces qu'il ne faut pas comprimer ; les plus gamins, les plus joueurs des enfants, ont plus que les autres le diable au corps, tant mieux : c'est l'âme qui déjà s'annonce.

N'étouffez pas les premières explosions de l'intelligence. Supportez-les, dirigez-les; en étouffant les vivacités même ennuyeuses de l'esprit et du corps, vous risqueriez d'anéantir, dès leur premier élan, les émotions du cœur; la vie c'est le mouvement, laissez jouer les enfants; la réflexion viendra

naturellement avec la fatigue du corps et les exhortations douces, avec les efforts volontaires plus qu'avec les efforts imposés, avec l'appel à la conscience plus que par la force.

Parlez-leur conscience, encore conscience, toujours conscience, jamais crainte : ne leur faites peur ni de Dieu, ni du diable, ni du sergent de ville; tristes moyens d'éducation.

Dieu veut dire amour, Dieu aime; il ne hait pas : le mal est puni par les conséquences mêmes du mal; faire le mal, c'est mériter des conséquences mauvaises qui jamais n'ont manqué au méchant.

Le diable, le sergent de ville, croquemitaine: épouvantails qui donnent raison tout de suite à l'impatience des parents, par la lâcheté naturelle à l'enfant; épouvantails qui troublent l'imagination pour un long temps, et ouvrent le cœur à toutes les superstitions.

Ajoutez que le père ou la mère mentent imprudemment à l'enfant lorsqu'ils le menacent du diable, du sergent de ville ou de croquemitaine : or le mensonge est une faute grave, même quand il sert à maintenir dans le repos un bambin pétulant.

Le mensonge engendre la tranquillité des parents ; il ne fait tort à personne ? tranquillité fausse, éphémère en vertu de la nature même de l'enfant et de l'homme : les émotions s'émoussent et vous serez obligé de mentir de plus fort en plus fort, pour assurer de plus en plus votre tranquil-

lité. A un moment donné, vous reculerez-vous même devant vos iniquités et leurs résultats.

Quel respect aurez-vous ainsi inspiré à l'enfant? Pour Dieu, source de vérités, pour la vérité elle-même, pour la sincérité, pour votre parole, pour votre honneur : quel que soit votre intérêt, ne mentez pas; tout se pervertit par le mensonge, tout par lui se corrompt et tourne contre le menteur lui-même.

Ne trompez personne, ni homme, ni enfant; et gardez-vous, comme d'un meurtre, de tromper l'enfant que vous élevez.

Pas plus que le mensonge n'employez sur l'esprit des enfants l'influence de l'émulation.

On entend dire, et c'est à tort, que l'émulation est le char conducteur de l'éducation. L'amour-propre de se voir le premier de sa classe, c'est le talisman qui porte les enfants, pour ainsi dire, au delà du possible; il travailleront, disent les partisans de l'émulation, avec une telle ardeur, qu'ils s'élèveront au dessus d'eux-mêmes.

Oui, assurément : nous connaissons ce langage.

Avez-vous jamais vu une meute excitée par le piqueur, avant d'être lancée au meurtre de la bête? fanfares et coups de fouet, impatience irritée et réprimée, pour être encore irritée et rendue furieuse? et lorsque molosses, lévriers, terriers et bassets ont l'œil en feu, la langue haletante et pourprée, lorsqu'ils aboient au sang, on les lâche, on les lance; quelle ardeur! quelle rivalité! c'est

à qui dépistera, suivra, attaquera la bête; plutôt mourir que de ne pas revenir auprès du maître, la gueule toute sanglante, et pour prix d'un si beau triomphe, obtenir des applaudissements à son de trompe, des caresses et la curée.

Bravo, Taillau! bravo, Méphistophélès! bravo, Courtaud! bravo, tous! et cependant l'on recoud le ventre des intrépides, et l'on enterre dans un trou les héros tués dans cette noble lutte d'une meute contre un cerf.

Lancez donc aussi vos écoliers, maîtres piqueurs; animez-les à courir au but, aux prix, aux couronnes; lancez votre meute, vous aurez des succès; ce seront *vos élèves*.

Que Dieu les préserve de vos leçons et de vos triomphes! L'émulation, c'est la rivalité, c'est l'ardeur jalouse; l'éducation, c'est l'effort fraternel, c'est l'amour du bien.

Animez donc les âmes au nom du bien, au nom du beau et de la passion des grandes choses! par là vous formerez de grands cœurs et de nobles esprits; par là seulement, vous donnerez à la société ce qu'elle attend de vous : des hommes, des citoyens, et non pas des animaux d'entraînement.

L'émulation a pour aiguillon l'amour-propre; l'amour-propre le mieux placé ne sera jamais qu'un déguisement de l'égoïsme.

L'égoïsme ramenera toujours les enfants à la vie d'instinct, à l'oubli de toute affection, au mépris des devoirs enfin, le jour où il faudra remplir

un devoir obscur ou connu seulement de la conscience.

Appliquerez-vous aussi aux petites filles ces méthodes d'émulation?

Quelle série de défauts et de vices viendront à la suite! jalousie, coquetterie, ruse, hypocrisie, etc... Le succès avant tout : la moralité disparaît et du cœur des enfants et du cœur des parents.

Conduirez-vous par l'aiguillon de l'émulation cette petite préférée, si jolie, si obéissante?

Un joli minois, à tout âge, est un talisman qui captive, qui séduit ; vous vous laissez séduire, madame, involontairement vous donnez la préférence à une méthode moins fiévreuse; vous craignez pour la beauté et la gentillesse de votre fille, c'est un mouvement dont vous ne pouvez-vous défendre. Vous n'osez pas vous avouer cette préférence, parce qu'elle est injuste.

L'émulation produit la même injustice : on préfère les enfants qui réussissent.

Ah! pas plus dans la famille qu'à la pension, au collège, au lycée pas d'iniquité.

Pas de préférence : pas de faiblesses pour les uns et de rigidité pour les autres.

Dieu a mis les enfants ici-bas pour jouir des mêmes bienfaits ; si nous plaignons les enfants délaissés, peu soignés et chagrinés du matin au soir, c'est parce qu'ils n'ont pas le bonheur de se faire aimer.

Regardons aux méthodes d'éducation et nous verrons la source du mal.

Au lieu d'entraîner toujours en avant l'âme, en efforts incessants, faites-la revenir sans cesse vers les premières notions ; on les oublie si vite! occupez-vous souvent de les faire récapituler.

Qu'arrive-t-il journellement parmi les enfants du peuple? à leur sortie des écoles ils ont oublié ce qu'ils ont appris : c'est une instruction bientôt à refaire.

Il leur reste quelque chose dans l'esprit ; mais ce quelque chose est si vague, que c'est plutôt une confusion et un chaos que des principes de logique; néanmoins cela leur vaut mieux que de n'avoir été initiés à aucun principe.

Mais comptez-vous sérieusement sur l'initiative des ouvriers pour reprendre, après une journée de labeurs manuels, leurs vieux livres d'enfance, après les outils du présent, les outils de l'avenir? Quelques-uns le feront. Combien plus le feraient si, au lieu de l'émulation, ils avaient trouvé sur les bancs de l'école la patiente récapitulation, en détail chaque jour, et d'ensemble chaque semaine.

Nous avons eu souvent l'occasion de nous entretenir avec des ouvriers ; ils nous disaient :

« Nous avons su lire et écrire; mais nous avons tout oublié; nous sommes condamnés à des travaux qui absorbent nos forces et notre temps, sans nous laisser même le moindre loisir à consacrer à la lecture.

« C'est si beau de lire, de cultiver son esprit, ont-ils ajouté : on se trouve dans un autre monde en

lisant des livres qui attachent, qui instruisent, qui moralisent; la lecture fortifie, élève le cœur et communique à l'âme le sentiment du beau et de la vérité. Hélas! nous ne sommes pas heureux! »

Ces hommes avaient les mains calleuses, mais l'esprit délicat et du bon sens.

On ne vit pas seulement de pain. La première instruction des enfants sème en quelque sorte la moisson de l'âme.

Vous tous qui enseignez, vous tenez entre vos mains la première moitié de la destinée des enfants; leur volonté décidera de la seconde.

N'attendez pas, ô pères et mères! pour choisir les meilleurs maîtres, les méthodes les plus logiques, les plus simples, les plus solides.

Commencez vous-mêmes, dans quelque condition que vous soyez, l'instruction et l'éducation de vos enfants, selon les inspirations de votre équité, de votre conscience et de votre amour.

Les illettrés mêmes peuvent donner à leurs enfants cette instruction morale qui a son premier maître dans la conscience, et ces premières leçons demeurent ineffaçables.

La révolution de 1848, en établissant en France le suffrage universel, a rendu les éléments de l'instruction obligatoires pour tous; elle a créé pour tous, jeunes et vieux, le devoir civil et national de se rendre compte des affaires publiques : les parents doivent, sous peine de déchéance patriotique, l'instruction à leurs enfants.

Mères! vous êtes responsables devant la nation de l'ignorance de vos enfants.

Pères! vous manquez à vos devoirs de mari, de père et de citoyen, si vous ne veillez pas au développement intellectuel de ceux qui seront un jour la nation française.

Ayez pour les instituteurs et les professeurs de vos enfants l'affection et le respect de la gratitude. Instruire est en France un acte de dévoûment, un vœu de pauvreté.

Le plus bas ouvrier gagne moins péniblement son pain que l'instituteur; et les professeurs d'un ordre plus élevé ne laissent pas souvent la somme indispensable à leur inhumation.

Songez que, instituteurs et professeurs sont pères des âmes de vos fils et de vos filles ! Aimez-les! et puisse un jour la France se souvenir qu'on doit mieux qu'un morceau de pain et des félicitations à l'abnégation de ces magistrats de l'enfance.

Eux aussi ont une famille à élever; et cette famille est souvent dans l'indigence. Malgré tant d'épreuves, ils enseignent... aimez-les! c'est par eux que la France est la France.

IV

LA PREMIÈRE ÉDUCATION

Dès que l'enfant à jeté son premier cri, en sortant du sein de sa mère, il vit et son éducation commence.

Il vit, mais, par ses instincts; ne perdez pas un moment et dirigez ces instincts par votre volonté.

Sachez vouloir pour lui, en attendant qu'il puisse vouloir par lui-même.

Un des instincts de l'enfant est la désobéissance; mais sachez vous faire obéir. Nous ne disons pas : Faites-vous obéir. *Sachez vous faire obéir*. C'est tout un art.

Le garde champêtre ou le gendarme qui passe sur le grand chemin effraie les petits enfants : instinctivement ils se rangent, saluent d'un air craintif; et les petites filles se cachent sous leur tablier.

Ne soyez ni gendarme ni garde champêtre à votre foyer.

Que les enfants vous sautent au cou, dès qu'ils vous ont approché; qu'ils accourent au devant de vous, dès qu'ils ont entendu le son de votre voix ou reconnu le bruit de vos pas.

Qu'ils vous obéissent par amour et non point par crainte.

La seule obéissance qui dure est l'obéissance volontaire. L'autorité engendre la révolte, la ruse et la désobéissance passive.

Nous ne proclamons par l'amnistie systématique de toutes les fautes, de tous les vices, à Dieu ne plaise! corrigez vos enfants, mais au nom de l'amour, avec la fermeté de la douleur; laissez voir combien vous souffrez de punir.

Que ce soit autant que possible le père qui corrige. La correction paternelle est d'autant plus sensible, qu'elle est plus rare et qu'elle ne se prodigue pas dans la sévérité; au père le rôle de l'intervention de la justice; à la mère celui de la tendresse et des gâteries.

Un bambin, une bambine sentent fort bien quand on souscrit à toutes leurs fantaisies. Ils en exigent l'exécution avec raideur, avec impatience; ils mènent toute la maison par des cris, par des pleurs et indisposent les voisins.

Si vous ne portez remède à cet état de choses, vous deviendrez des esclaves qu'ils enchaîneront à leurs volontés; et ils vous accuseront un jour en récompense de vos faiblesses.

Ingratitude et arrogance!

Prévenez leurs désirs, modérez leurs fantaisies, réglez leur imagination, leur mobilité; brisez leur entêtement; accordez toutes choses à un enfant dans les limites du possible et de la raison; mettez des bornes à votre indulgence, et craignez qu'un jour, au lieu d'un travailleur, vous n'ayez un tyran qui se fera servir avec autorité et même avec une exigence insupportable.

Faire travailler un enfant, dès ses premières années, c'est lui préparer un heureux avenir; c'est empoisonner sa vie que de l'abandonner à l'oisiveté. Occupez l'enfant même au maillot.

Nous avons placé dans la catégorie des soins à donner à l'enfance, les soins d'une bonne éduca-

tion première, et en première ligne les soins hygiéniques, tels que la propreté, la régularité des repas, les exercices gymnastiques; ensuite les soins de prévenance, de bonnes manières et de politesse envers tout le monde; les leçons de charité par les aumônes ostensibles ou secrètes et en fixant la générosité de son cœur sur les poignantes infortunes; par exemple :

Une pauvre mère, privée de ressources et surchargée d'enfants.

Le sommeil est un des principaux réparateurs de la vie. Toute mère qui en est privée, par les habitudes qu'elle a laissé contracter à son enfant, expose sa propre santé.

Le sommeil naturel une fois perdu, se récupère difficilement. Le sommeil qu'on obtient par les moyens factices fatigue presque autant que l'insomnie.

D'ailleurs, la mère qui nourrit ne peut pas impunément droguer son lait par des opiacés encore moins par des agents pharmaceutiques.

Une nourrice doit dormir pour réparer ses forces et pour rafraîchir son lait par le repos; et l'enfant lui-même doit être dressé, dès sa naissance, à suivre le cours du soleil, à dormir peu le jour et beaucoup la nuit.

Si vous l'abandonnez à ses instincts, par gourmandise ou par plaisir il voudra le sein à tout moment, d'abord, soit de la journée, soit de la nuit; vous le lui refuserez; et, comme tous tant que

nous sommes, jeunes ou vieux, nous succombons à l'habitude, l'enfant réclamera le sein la nuit un peu par besoin, beaucoup par plaisir; il pleurera, criera, tempêtera, se demènera, jusqu'à satisfaction, ou bien jusqu'à lassitude et malaise; sa santé peut en être compromise. L'enfant et la mère seront ainsi prédisposés à la maladie : l'une par l'insomnie et la fièvre, l'autre par ses trépignements et par la fièvre qu'il sucera avec le lait.

Que faire donc?

Une dame, fort expérimentée en cette matière, disait l'autre jour à une jeune accouchée :

« Ne couche jamais ton enfant près de toi, ma fille! car il chercherait ta chaleur comme les poussins cherchent l'aile maternelle, il ne voudrait plus quitter ton lit : dès lors pour toi plus de repos, et pour lui plus de lait salutaire; et tu pourrais l'étouffer, si tu t'endormais.

Ne lui donne pas le sein la nuit, pas une seule nuit; laisse le crier un peu : il ne criera pas longtemps, si tu ne lui as jamais cédé. Ton enfant a besoin de dormir, il dormira.

Le matin de bonne heure, offre lui le sein : n'attends pas qu'il le demande. Habitue-le, dès le premier lait, à subir ta volonté, plutôt qu'à suivre ses instincts; en suivant ce régime, la santé de la mère et de l'enfant sera bonne; pas de nuits favorables, pas de santé! sois donc raisonnable pour lui et pour toi.

Il y a des jeunes mères pauvres; elles n'ont pas

le nécessaire : hélas! comment le donneraient-elles à leurs enfants?

Ces mères ont le cœur navré, elles serrent dans leurs bras amaigris ces petites créatures chétives qui gémissent, sanglotent et versent des larmes; pas de pain dans la maison, peu de lait dans les mamelles; dans ce lait autant de débilité que de pauvreté.

Quelle souffrance de tous les instants! quelle affreuse situation! manquer du nécessaire de la vie pour soigner, pour alimenter des enfants, parce qu'on ne peut ni se soigner, ni s'alimenter soi-même!

L'enfant au maillot pleure et dépérit : l'enfant sevré, crie, d'une voix altérée : Maman... maman, j'ai faim!

Oh! si le hasard vous mettait en face de ce navrant tableau, et venait vous convaincre de l'affreuse vérité, combien de gens durs et égoïstes vous pourriez rendre généreux et philanthropes!

Que de misères seraient par vous allégées! que d'adoucissements vous apporteriez au cœur de ces pauvres mères, deux fois martyres de l'indigence!

Elles ont les crêches, dites-vous. A la crêche, l'enfant aura-t-il sa mère?

Portez à domicile vos œuvres philanthropiques, sinon vous n'aurez rien fait de bon, rien d'utile.

Une crêche n'est, à vrai dire, qu'un hôpital d'enfants à la journée : l'enfant que sa mère ne garde pas ne sera jamais un homme.

C'est à peine si le père et la mère donnent toujours à l'enfant les soins nécessaires ; ils ne savent pas toujours les donner ! et vous compterez sur des étrangers ou sur les mercenaires de la crêche.

Surveillez attentivement les enfants qui commencent à marcher : de leurs premiers pas dépendent la vigueur et la bonne conformation de leurs jambes.

Le désir de voir marcher votre enfant vous entraînera à le placer trop tôt sur ses faibles jambes : les os des jambes sont encore mous à cet âge ; le poids du corps pèsera sur les os, les jambes s'arqueront, et garderont une forme de cerceau.

Soutenez l'enfant sous les aisselles, ne l'abandonnez pas à lui-même.

N'emmenez pas vos enfants dans les foules. Les pauvres gens vont dans la multitude avec leurs petits garçons, avec leurs petites filles, sous l'empire de la curiosité ; les bébés ont à supporter la longue course qu'on leur fait subir ; ils marchent d'abord d'un pas leste et ferme, mais peu à peu les forces s'affaiblissent, ils traînent une jambe, puis l'autre, puis les deux ensemble ; ils font pitié à voir.

Nous avons vu des bambins et des bambines pâles et défigurés de fatigue, demandant aux petites boutiques des friandises pour alléger leur peine ; n'en pouvant plus, il leur restait la force de se traîner à grand'peine ; ils n'avaient plus la force de jouir des réjouissances publiques.

Au nombre de ces malheureux enfants, les uns

étaient pressés dans la foule, haletants de sueurs et de lassitude ;d'autres n'avaient pas pris de nourriture depuis quelques heures, et réclamaient en versant des larmes, soit un gâteau , soit un peu de pain ; enfin, d'autres, portés sur les épaules, mal à l'aise, heurtés, bousculés par la foule, pleuraient, criaient ou bien ils étouffaient leurs cris par la peur d'être maltraités.

Nous en avons vus même perdre la trace de leurs parents, errer au hasard, se lamenter, se tordre les mains, ne pouvant même répondre aux questions : Où demeurez-vous? de quel côté sont partis vos parents? où est leur maison? que font-ils? comment s'appelle votre père? et mille autres demandes auxquelles ils ne satisfaisaient que par des larmes et du désespoir.

On a même rencontré des cadavres d'enfants, piétinés par la foule, aux fêtes officielles.

On les recueillait, on les portait à la morgue; mais comment reconnaître ces corps défigurés?

Ne croyez pas à une recit de fantaisie : n'avez-vous pas été visiter la morgue un lendemain de grande foule, au Champ-de-Mars, ou sur les quais, ou sur les ponts?

N'y avait-il pas une longue file de visiteurs à la porte de ce lieu funèbre, à l'exposition publique des cadavres qu'on venait d'y déposer ; hommes, femmes, jeunes gens, enfants avaient été étouffés.

Et vous y conduisez, ou vous y laissez conduire de jeunes enfants!

Mais non, suivez votre caprice; malgré nos avertissements, allez en pleins flots de la multitude avec vos enfants.

Tout d'un coup, une vague humaine emporte votre petite fille; vous aussi, vous pleurez, vous cherchez, vous interrogez ; personne!...

Dans quelles transes, mères, vous assistez à ces joies bruyantes de la multitude!

Peut-être avez-vous perdu votre enfant pour toujours!

Inquiète, haletante, navrée de douleur, vous réclamez votre trésor à tous les passants ; vous redoublez vos inutiles recherches, l'enfant a disparu. Vous versez des larmes tardives vous accusez d'incurie tantôt votre époux, tantôt vous-même, vous perdez pour-ainsi dire la raison.

Jusqu'au moment plein de transports où vous pressez sur votre cœur l'enfant chéri.

Le deuil était déjà à votre foyer!

Ne menez plus vos enfants dans les foules.

Dans vos promenades ne fatiguez pas un enfant trop jeune, vous arrêteriez le développement de ses membres, car vous forceriez la nature. D'instinct il vous sollicite de le prendre sur vos bras, et vous vous persuadez que l'enfant est indolent, paresseux , que la prière qu'il vous adresse vient plutôt d'un désir de bien-être, que d'une nécessité absolue.

Est-ce l'enfant qui veut se faire porter? est-ce vous qui préférez vos aises?

Être père, être mère, quelle tâche! que de soins, que de fatigues, que de prévenances, que d'attentions à prodiguer à l'enfance, pour fortifier sa faiblesse organique, lui épargner des souffrances, et la conduire à une vigoureuse adolescence!

Nous n'accusons pas ici les pères et les mères.

Le plus grand nombre par devoir, par devoûment, par amour, soignent leurs enfants avec abnégation.

Ce n'est pas assez de se dévouer, il faut se dévouer avec intelligence.

En outre, n'y a-t-il pas des mères sans expérience, sans conseils? voilà pourquoi nous avons écrit ce chapitre.

V

LES PETITS PRODIGES

Les idées sur l'éducation des enfants diffèrent de famille en famille. Les unes tiennent à une éducation précoce; on y joint même la musique et le dessin. On veut avoir des bébés prodiges; d'autres, et ce sont les plus raisonnables, veulent que les enfants reçoivent une éducation graduée, douce, peu tendue.

Les uns regardent à la santé, à la force du tempérament, aux promesses sérieuses; les autres veulent étonner leurs voisins et leurs amis.

Si vous forcez la nature d'un enfant, dans sa première fleur, vous obtenez des fruits prématurés, des fruits à surprises, mais au détriment de l'arbre qui les produit.

Ayez donc la vanité de faire un petit prodige de votre enfant, si vous vous destinez au remords et si vous le voulez former à l'impuissance.

L'enfant qu'on épuise par un travail au dessus de ses forces intellectuelles et physiques n'est plus dans un état normal : il s'enfièvre, il se consume, il vit trop, en trop peu de temps, et s'étiole.

La vanité est vieille comme le monde. Oui, cultivez-la donc, si vous ne pouvez vous en défendre; mais, au nom de Dieu, ne faites pas de vos enfants des victimes de votre glorieuse personnalité.

Nous assistions récemment à un concert donné au bénéfice d'un jeune violoniste; le bambin artiste était réellement extraordinaire.

Brio et sûreté de jeu, justesse et pureté de son, sentiment, expression, maintien modeste, aisance rare, physique agréable : un abrégé des merveilles de l'art.

Quelle éducation surnaturelle avait pu faire naître ou développer, dans une si frêle enveloppe, des qualités si diverses et si puissantes?

Comment vite éveiller dans une âme des aptitudes endormies ou latentes? Par les travaux forcés de l'intelligence et du cœur.

Pour la foule qui admire, c'est énigme sur

énigme, prodige sur prodige, c'est un miracle. Mais attendez, avant de vous récrier.

Cet enfant avait manifesté dès l'âge de quatre ans des dispositions naturelles d'un ordre supérieur. Son père et sa mère virent dans leur fils un trésor qui leur tombait du ciel, entrevirent dans ce bienfait un brillant avenir pour leur enfant et pour eux-mêmes, et de plus des bénéfices considérables.

Rien ne fut épargné pour pousser cet enfant dans l'amour de l'art, dans l'étude sérieuse de la musique et du mécanisme du violon.

En moins de trois ans, le petit artiste était en proie à la passion de son instrument; il ne vivait plus que dans son violon : il devint un virtuose de premier rang. Mais ce ne fut pas sans avoir essuyé de vives remontrances et des corrections réitérées, comme en subissent les animaux savants.

Les chers parents entrevoient de jour en jour l'époque où ils étonneront le monde entier par le talent prodigieux d'un enfant de huit ans : et ils tenaient cette poule aux œufs d'or dans la plus grande rigueur, dans la plus aride solitude.

Bientôt après, on fit entendre le jeune virtuose dans plusieurs concerts et dans les cours étrangères; il y reçut une ovation d'enthousiasme.

Trois ans après le jeune prodige était paralysé du cerveau... il expirait !...

Nous avons vu aussi et successivement de jeunes enfants de dix à douze ans devenir l'un, à

cet âge, excellent improvisateur en discours français, l'autre d'une supériorité inouïe sur les calculs, l'algèbre et la géométrie.

Ces intelligences précoces seraient le sujet d'une grave méditation, si l'on ne savait que l'âme humaine est perfectible indéfiniment et qu'elle peut sans peine, sous une influence décisive, développer tout d'un coup la vie d'ici-bas en l'abrégeant.

Les aptitudes précoces des enfants ne sont pas autre chose que des forces cachées dans l'âme; on peut les chercher, les fouiller comme une mine, les exploiter; mais l'exploitation violente les brise, les condamne bientôt à la stérilité, à la mort.

Raphaël, le dessinateur idéal, l'adorateur passionné de la ligne qu'il concevait, et qu'il exprimait avec tant de charme qu'il oubliait sa palette pour son crayon, Raphaël, à peine âgé de dix ans, dessinait déjà comme un professeur d'Académie. Il mourut avant l'âge. Vos enfants mourront sans avoir son génie, si vous surmenez leurs facultés : il ne suffit pas d'être un prodige pour devenir un Raphaël.

Que les facultés intellectuelles soient ou ne soient pas départies également à tous les enfants qui naissent : défiez-vous des précocités exceptionnelles.

Tout d'un coup cette précocité arrêtera son cours, et le miracle qui vous étonnait disparaîtra pour faire face à la médiocrité.

Ce temps d'arrêt sera salutaire à la constitution

du petit prodige; l'enfant eût indubitablement succombé, en continuant ces prodiges de force au dessus de son âge.

Les enfants reçoivent-ils, à leur naissance, les mêmes facultés en partage? Toutes les âmes sont-elles égales en s'échappant du sein de Dieu? Y a-t-il des déshérités de la Providence et des prédestinés? Tous les enfants qui naissent sont-ils autant de mines d'or semées par la main de Dieu au sein de l'humanité, mines d'or enfouies dans l'âme comme les filons précieux dans les entrailles de la terre? Est-ce l'éducation qui va fouiller dans l'âme et mettre au soleil de la pensée les richesses cachées? Ou bien l'intelligence est-elle un don de Dieu? Mystère qui s'élève au dessus des spéculations humaines.

Prenons l'enfant tel que sa naissance nous l'a donné, efforçons-nous de dégager son âme des instincts de l'animal; apprenons-lui à vivre par l'âme, et non point par le corps.

L'anatomie nous montre dans tous les enfants la même organisation de muscles, de nerfs, de membres, etc.

La bile, les nerfs, le sang, la lymphe ont plus ou moins de force, de vertu prédominante, et réagissent sur la constitution générale. De là des soins hygiéniques différents, de là une éducation physique et morale appropriée aux divers tempéraments.

Il ne faut pas élever de même façon un enfant bilieux, un enfant nerveux, sanguin ou lymphatique.

Consultez votre médecin sur l'alimentation qu'il faut lui donner chaque jour, observez le caractère, et dirigez vous-même l'éducation morale.

Encore une fois, ménagez l'enfance! Nous avons rencontré, parmi les petits prodiges et les merveilles de l'humanité, des petites filles d'une maturité extraordinaire dans les arts : elles y sont d'autant plus surprenantes, que la faiblesse de leur organisme ne permet pas de les contraindre au travail par des moyens rigoureux. Tempérez ces emportements du cerveau!

Les petites Milanollo, toutes deux violonistes célèbres dès l'âge de huit à dix ans, ont étonné l'Europe, il y a quelques années. La plus jeune à succombé à une maladie de nerfs. La sensibilité s'est vite émoussée : ses ravissantes mélodies n'étaient que des inspirations maladives.

Elles étaient intéressantes ces jeunes filles, elles étaient d'autant plus prodigieuses que le violon est l'instrument le plus difficile de mécanisme et de justesse de sons.

Sous leur archet, les difficultés vaincues devenaient des tours de force prestigieux.

Hélas! les sœurs Milanollo ont brillé comme une étoile au ciel, puis ont disparu.

Nous voyons des jeunes gens étudier dix ans le violon, avant d'en jouer agréablement et avec l'expression qu'on peut en tirer.

N'admirez pas l'enfant qui vous étonne en musique : il ne vivra sans doute pas.

Nous avons aussi entendu une pianiste, petite fille de dix ans, d'un talent tellement merveilleux que dans chacun des concerts où elle se fit entendre, cette petite fut pour ainsi dire couverte de fleurs et de couronnes.

On la passait de main en main, comme une poupée charmante.

Les dames briguaient la faveur de l'embrasser, les hommes l'admiraient et la contemplaient; en un mot c'était pour cette charmante enfant autant de triomphes où elle trônait comme un ange au paradis.

La mère versait des larmes de joie, de félicité et d'attendrissement; le père, en extase devant sa fille, roulait de grosses larmes en admirant son enfant.

Quelques mois plus tard il la conduisait au cimetière!

Que de familles croient voir des prodiges dans leurs enfants, et se persuadent qu'ils seront un jour des merveilles! chaque famille a la vanité d'attribuer à son enfant une intelligence supérieure.

Parmi les enfants, les uns sont trop portés au jeu pour prendre au sérieux les arts et les sciences; les autres, d'une nature apathique et nonchalante, apprennent par routine tout ce que la patience permet de leur entasser dans la tête; et enfin d'autres enfants apportent en naissant des facultés et une intelligence qui ne se démentent pas, jusqu'à la fin de leur carrière.

Ce sont les intelligences les mieux organisées, les plus solides.

Ces qualités ne peuvent être forcées sans perturbation de la vie.

Maintenez l'équilibre des facultés par l'hygiène du corps, et par l'hygiène de l'âme.

Un enfant soigné, bien nourri, aura des aptitudes spéciales; celui dont la nourriture est peu confortable ou malsaine perdra la puissance de l'esprit avec celle de l'estomac.

N'enlevez pas les enfants aux jeux de leur âge.

Nous avons connu un père qui s'était imaginé de faire un petit prodige de son enfant; et pour arriver à ses fins, il interdisait à son petit garçon tout contact avec les bambins de son âge, afin, disait-il, de le soustraire aux distractions trop prolongées ou nuisibles aux études.

Qu'est-il arrivé?

L'enfant privé des jeux qui fortifient le corps et délassent des applications de l'intelligence, devint rêveur, taciturne et médiocre.

La petite fille excelle généralement dans les travaux à l'aiguille et dans l'apprentissage des devoirs de la maternité, qu'elle exerce avec un soin minutieux envers une jolie poupée qu'elle comble d'attentions, de prévenances et d'affection.

Laissez-lui sa poupée.

Les mains sont à peine formées que vous la mettez au supplice du piano : ne l'obligez pas à étudier des gammes et des exercices une partie de

journée, les doigts écartés, les bras tendus, tout son corps raidi. Cette torture la fatiguera, l'exténuera. La petite musicienne ne sera plus tard qu'une jeune fille prétentieuse et déformée.

Les petits garçons présentent quelquefois un genre de caractère tellement viril, que nous sommes étonnés de la hardiesse et de l'initiative dont ils sont capables.

Cultivez avec ménagement cette précoce virilité.

Il y a des enfants d'une énergie bien au dessus de leur âge, et d'une détermination telle qu'ils mettent un projet à exécution avec autant de ténacité qu'un soldat pour enlever un drapeau sur le champ de bataille.

Faites que cette ténacité s'attache uniquement à des entreprises raisonnables.

Un enfant dont l'esprit est ouvert et l'imagination ardente sent vivement.

D'autant plus hardi qu'il ne connaît pas le danger, il affronte les périls les plus imminents. Dans son courage, il se vante à tous les échos. Sa souplesse et sa vivacité lui font surmonter des obstacles qui feraient reculer un homme. Ramenez l'enfant à la modération, à la modestie, à la réflexion, à la bravoure raisonnée.

Dans nos troubles civils, nous avons vu de véritables gamins de dix à douze ans armés de pistolets chargés par eux-mêmes.

Ces petits volontaires recherchaient avec impétuosité l'occasion de faire le coup de feu.

Leur point de mire, ils le disaient hautement, c'étaient les gros bonnets, les grosses épaulettes, les habits d'uniforme brodés.

Ces gamins intrépides montaient sur les bornes au coin des rues, tenant en main un pistolet chargé et caché sous leur blouse; dans cette position, ils attendaient de sang-froid le passage d'un régiment afin d'ajuster les officiers supérieurs.

Ils se croyaient braves : ils n'étaient que des assassins.

N'avez-vous pas vu ce petit garçon de six ans qui souvent parcourt à cheval les Champs-Élysées, dirigeant l'animal avec l'aplomb et la fermeté d'un cavalier consommé?

Cet enfant est simplement attaché à la ceinture, et manifeste son dépit quand on procède à cette mesure de précaution pour le préserver d'une chute. Il lui paraît extraordinaire qu'on le prive de la liberté de ses mouvements.

Son père, qui assiste à ses exercices d'équitation, peut seul l'obliger à se laisser attacher.

Nous ne connaissons pas cet enfant : nous lui prédisons une brillante destinée, si la mère préside à son éducation.

Ce cavalier lilliputien monte les chevaux les plus vifs et fait ses évolutions aux Champs-Élysées, à la stupéfaction des promeneurs.

On le mit un jour sur un cheval retif et vicieux jusque-là indompté; le jeune enfant plein de feu et d'entrain le piqua, le harcela, en un mot le

fit manœuvrer avec une telle énergie, que l'animal dompté par un cavalier plus qu'imberbe, devint en peu de minutes charmant d'allure et de docilité.

Ce cavalier improvisé sera quelque jour un Alexandre : moins les conquêtes et les vices, espérons-le.

Préservons nos enfants de nos préjugés ; ne les admirons point, même lorsqu'ils se battent avec acharnement : le courage brutal n'est plus du courage.

Deux petits garçons jouaient aux Tuileries ; ils se prirent de querelle à propos de vétille, et voulurent se battre en duel : l'un, pour venger son honneur outragé ; l'autre, pour laver dans le sang son injure. Ils ne savaient pas bien pourquoi ils étaient en fureur ; amis de la veille, ils se détestaient le lendemain.

Brandissant chacun un sabre, les deux champions résolurent de vider leur querelle par le sort des armes.

Celui qui se croyait vivement offensé dit à son agresseur : « Donne-moi ton sabre, je lui ferai donner le fil avec le mien par l'armurier de papa ; et quand tu viendras me voir, si on nous laisse seuls un instant, nous dégaînerons et nous nous couperons la gorge. »

Quelle forfanterie de jeunesse ! quel courage de préjugé ! En vérité la tête des enfants bouillonne sans cesse.

Leurs mères n'eurent pas connaissance de ce

projet héroïque ; elles eussent été hors d'elles-mêmes.

Le père aurait sans doute embrassé fièrement son fils, il aurait pris augure de son courage : comme si l'esprit de bataille et de violence, entre bambins de huit à neuf ans, était, pour l'avenir, une preuve irrécusable de bravoure !

Des moralistes prétendent que le caractère des enfants qui plus tard font des merveilles laisse voir, dès leur plus tendre enfance, une étincelle, c'est à dire une particularité extraordinaire.

Ainsi, selon leur manière de voir, dans Jeanne Darc, Jeanne Hachette, Charlotte Corday, on pouvait pressentir, dès leur jeunesse, un feu sacré qui leur était propre, enfin quelque chose de surnaturel qui présageait qu'elles seraient un jour des femmes d'une énergie à produire de grands événements.

Puis, ils ajoutent : Les mères de ces jeunes filles connaissaient leur caractère en bas âge, et avaient un pressentiment vague de choses extraordinaires.

Les personnes qui ajoutent foi à la seconde vue magnétique regretteront sans doute de n'avoir pas été les contemporains de ces femmes illustres ; elles auraient prédit la destinée des deux Jeanne et de Charlotte ; mais la seconde vue est une fiction, une jonglerie, malgré ses succès dans le monde.

Il est certain qu'on rencontre des caractères d'enfant très sérieux, très étonnants par la précision, par la sagesse et le jugement.

Nous avons connu un petit garçon de dix ans, qui était en quelque sorte le juge de paix de la famille.

Son père et sa mère avaient parfois des altercations un peu vives. Qui n'en a pas en ménage!

Le jeune enfant intervenait dans les discussions; prenait tantôt la main de sa mère, tantôt celle de son père et disait :

« Allons, mon petit père, sois un peu plus raisonnable, un peu moins dur; tu es trop méchant pour petite mère; tu lui fais toujours de la peine; elle est bonne pour moi, elle doit l'être pour toi; tu sais que tu lui dois des égards.

« Et vous, mère chérie, ne vous fâchez pas si vite; quand je vous vois disputer, je crains qu'il ne m'arrive un malheur. »

Le père et la mère craignaient pour leur enfant, souriaient, et la paix renaissait au foyer domestique.

Tant de sagesse et de pénétration méritaient bien cette récompense.

Comment un père et une mère ne seraient-ils pas désarmés par ce langage si tendre, si judicieux de leur enfant!

N'est-ce pas une bénédiction dans une famille, que ces merveilles de logique et d'amour?

Ces petits prodiges ne nous inspirent aucune crainte pour l'avenir : ils devancent leur âge, mais par des qualités de cœur et d'esprit qui n'ont rien de forcé, rien d'imposé par une culture violente.

Un autre jour, à la promenade, ce même petit garçon, vit une mère battre son enfant.

S'échapper de sa mère et courir près de cette femme, fut chez lui un élan rapide et naturel.

« Madame, s'écria-t-il! ne faites pas du mal à votre enfant : il est bien jeune encore pour le corriger si durement; d'abord, on ne doit jamais battre personne; c'est une mauvaise action. Dieu veut que vous aimiez votre enfant, et non pas que vous le battiez; si la main vous démange, battez votre chien : il vous aimera tout de même.

« En battant votre enfant, vous le rendez méchant; vous perdez son affection, tandis que le chien est si bon, qu'il viendra aussitôt lécher votre main qui l'aura battu. »

La mère, stupéfaite de rencontrer dans un enfant de dix ans un aussi noble cœur, eut des remords de son action et ne battit plus ni son fils, ni son chien.

Un enfant très prévenant pour sa mère est aussi un petit prodige. Nous en voyons un si grand nombre froids et indifférents! et cependant la sollicitude de leur mère ne leur manque pas; mais telle est la puissance de notre égoïsme instinctif que nous nous préférons à tout et à tous, même à notre mère.

Et puis l'habitude de se voir entouré de soins et d'amour n'enlève-t-elle pas aux enfants la reconnaissance?

Hélas! n'est-ce pas pour cela que les enfants élevés durement sont plus aimables?

La privation de tendresse nous dispose, hélas! à la désirer, à mériter d'être aimé.

Les petits prodiges sont plus fréquents dans les pays civilisés, où les arts et les sciences sont portés à leur apogée; quant aux pays encore plongés dans l'obscurantisme, ils y sont d'autant plus appréciés, qu'ils s'élèvent au dessus des populations, comme les géants dans le pays des Lilliputiens.

De là peut-être ce respect des musulmans pour les enfants et pour les fous.

Mères, ménagez donc vos enfants! Prodiguez-leur votre amour, et l'hygiène du corps; veillez attentivement sur les premiers développements de leur âme; réjouissez-vous de les voir grandir lentement, attendez avec patience l'heure du collége, et jamais ne désirez qu'ils deviennent de petits prodiges.

VI

LES ENFANTS FACILES A DIRIGER. — LES ENFANTS IMPOSSIBLES. — LES MÈRES

Il existe chez les enfants une étonnante diversité de caractères.

Les uns sont d'une docilité extrême; d'autres d'un récalcitrant qui lasse la patience la mieux exercée, la plus résolue.

Les mères sont heureuses ou malheureuses, suivant le caractère de leurs enfants.

Elles recueillent les douces jouissances que donnent les enfants dociles; mais aussi elles sont en butte aux tourments et aux inquiétudes, lorsqu'une discipline juste et sage ne parvient pas à vaincre ni à persuader aisément un bambin rebelle.

Dans le premier cas, les mères éprouvent un bonheur indicible.

Des enfants soumis et raisonnables, toujours prêts à bien faire, sans cesse de bonne humeur, leur offrent les joies de la piété filiale.

A peine sortis des langes de l'enfance, ils semblent reconnaître les soins qu'ils ont coûtés.

Ces natures existent : elles sont là pour attester que le cœur de l'humanité est plutôt bon que méchant et, relativement, facile à diriger.

Les incorrigibles ne sont que des enfants mal dirigés.

Étudier le caractère d'un enfant, est une tâche à laquelle peu de pères et de mères s'appliquent peu médiocrement. Nous nommons les pères pour mémoire : en général ils ont autre chose à faire; nous nous adressons plus spécialement aux mères: le plus souvent la mère dirige ses enfants selon son caractère, selon sa manière de voir; elle est plus ou moins tolérante envers eux, et fait partager au père toutes ses opinions bien ou mal fondées. La paix du ménage est à ce prix.

Il y a des enfants que l'on engage constamment dans une fausse direction.

L'enfant qui a commis même une légère faute a de suite tous les torts : par faiblesse il ne peut se défendre, s'il y a injustice à son égard; et si son caractère le porte à se révolter contre celle qui lui a donné jour, il est condamné sans être même entendu.

Il sent l'injustice, d'instinct, de conscience; il se rebelle : au lieu de le châtier, il faudrait le prendre par des raisonnements logiques.

On le maltraite pour lui apprendre l'obéissance quand même, et s'il persiste, bientôt il exaspère le caractère de ceux qui ont tout droit sur lui.

Alors les punitions n'ont plus de mesure, ni d'efficacité; on l'abrutit; et cet hébétement prépare pour l'avenir une situation amère pour les parents, fatale à l'enfant.

On se justifie en disant : Il est incorrigible.

On voit des enfants d'une organisation morale tellement avancée, qu'ils n'ignorent, pour ainsi dire, aucune circonstance d'une conduite bonne ou mauvaise. Ceux-là sont rarement grondés, car ils ont le bon sens de s'observer à chaque instant de la journée; ils recherchent les caresses de leur mère, parce qu'ils ont la conviction d'avoir été sages; ils se dirigent en quelque sorte eux-mêmes : on n'a qu'à les suivre, à les aimer.

Aux yeux du vulgaire, tout le mérite d'une bonne direction appartient au père et à la mère;

on dit partout : Ce sont des gens bien dignes et bien capables qui dirigent admirablement leur leur petite famille. L'on fait peu la part du bon sens des enfants, bon sens qui vaut parfois l'expérience.

Mais il est si facile de fausser ce bon sens des enfants!

Que de fois n'avons-nous pas imploré les bénédictions de la bonté sur les malheureux enfants d'un caractère entier, personnel, en apparence indéchiffrables et incorrigibles.

Ils sont en butte à l'impatience, à l'irritation et même aux voies de fait du père et de la mère poussés hors des limites du sang-froid et de la présence d'esprit, désolés d'avoir reçu en partage des enfants aussi rétifs que le cheval le plus indomptable.

La brutalité rend l'enfant absolu, entêté, s'il a du cœur. Il n'y a pas de chevaux indomptables : ils céderont toujours à la douceur ferme et intelligente.

On retrouve dans le caractère de l'enfant beaucoup du cheval.

L'enfant caressant détourne par sa tendresse les punitions qu'on est en droit de lui infliger. Il sait qu'il a mal fait, mais il se repose sur l'indulgence et la bienveillance d'un père et d'une mère faciles à émouvoir.

Père et mère excusent un moment d'erreur, sont transportés de plaisir par les démonstrations câ-

lines de ces petits êtres qu'ils portent dans leur cœur, et auxquels ils se dévouent à chaque instant de la journée.

Quand les enfants sont jeunes, on se flatte de former leur caractère, et l'on se fait pour l'avenir des règles de conduite à leur égard.

On perd de vue les influences diverses qui viennent modifier les plans les mieux combinés.

Les uns prétendent ne commencer que tard l'instruction des enfants ; ils sont convaincus que l'enfant ne doit pas être trop tôt appliqué au travail ; d'autres sont pressés de commencer les études sérieuses ; ils fondent de grandes espérances sur le développement précoce de leur fils et l'attachent de bonne heure au labeur moral et intellectuel; lorsque ces prétentions sont portées à l'extrême, il y a danger.

Il n'y a point d'âge invariable pour commencer l'instruction ; il n'y a pas non plus de système absolu : l'éducation seule doit s'entreprendre de bonne heure, dès la naissance même.

C'est un mérite de savoir maîtriser un enfant tapageur, opiniâtre, colère, indiscipliné. Sans doute ; et vous y parviendrez plus souvent par l'action du raisonnement et des sentiments, que par la contrainte brutale.

Soyez persévérant dans l'idée de ramener votre fils par les sentiments, et vous triompherez de ses instincts vicieux.

Le mal ne se corrige que par le bien.

Mais la persévérance, si rare partout, au foyer de la famille comme ailleurs, peut seule assurer le succès des corrections intelligentes. Y a-t-il, dit-on, des natures d'enfants incompréhensibles, inexplicables et même inattaquables? Nous ne le pensons pas.

Employez les plus grands moyens de prudence et de conciliation; puis, vous réussirez là où vous échouiez d'une manière désespérante.

Si vous apportez une rigueur furieuse dans vos corrections, vous aigrissez l'enfant et vous lui inculquez l'idée d'agir de même, le jour où il comptera au nombre des pères de famille

Il se vengera dès à présent par l'insensibilité, peut-être par des bravades; il s'endurcira, de propos délibéré, aux coups, aux dures paroles : vous le tueriez avant de le faire céder.

Nous questionnâmes un jour un petit garçon qui avait, dans sa famille, la réputation d'un mauvais garnement, très insubordonné; sa réponse fut bizarre :

« Mon petit ami, lui disions-nous, savez-vous qu'en désobéissant à vos parents, vous désobéissez au bon Dieu? »

Il nous répondit :

« Dieu m'a fait ainsi; s'il ne me corrige pas, je puis encore bien moins me corriger moi-même.

— Vous raisonnez à faux, lui avons-nous ajouté; Dieu n'est pour rien dans votre mauvais caractère: c'est Satan qui poursuit votre cœur avec ses

griffes empoisonnées, et vous avez la faiblesse de suivre ses mauvaises inspirations.

— Eh bien ! alors, s'est écrié l'enfant, que faut-il faire pour le mettre en fuite, ce maudit Satan ? Il faut tous les matins, avons-nous ajouté, en vous levant, lui dire : Tu es un infâme, je ne t'écoute plus, ah ! tu veux que je fasse de la peine à mes parents ; mais dorénavant je serai sage, tu enrageras, tant mieux ; mais aussi je serai aimé de mon père et de ma mère. »

Quelque temps après, nous rencontrâmes notre insoumis ; il nous sauta au cou et s'écria : « J'ai mis satan en fuite et je lui ai coupé ses griffes : je suis devenu obéissant, sage, laborieux : regardez-moi comme je suis heureux ; mais aussi l'on ne me bat plus. »

Cet enfant brava le diable, comme il bravait les corrections et s'amenda. On l'avait élevé par la crainte ; mauvaise éducation, qui donne aux tempéraments énergiques l'esprit de révolte.

La tâche est plus ardue quand l'enfant résiste à toute insinuation de la raison et du bon sens. Il suit opiniâtrément et machinalement ses instincts, ses rancunes, ses accès de rageuse et secrète rébellion.

La colère, l'opiniâtreté, et l'insubordination n'excluent pas chez l'enfant la bonté du cœur.

On a vu des enfants indomptables et incorrigibles dire à leur mère en passant près d'un pauvre : Maman ! donne quelque chose à ce malheureux, il a peut-être faim.

Il n'y a jamais à désespérer d'un enfant, son cœur est plus porté au bien qu'au mal : il est sensible aux caresses, déteste les mauvais traitements. Pour le corriger, aimez-le.

Un père intelligent, une mère sagace, doivent toujours avoir des moyens en réserve pour ramener leur enfant aux caresses méritées. Où trouver ces moyens? Dans la justice et dans l'amour.

Les parents devront d'autant mieux espérer cet heureux résultat, que l'enfant aura moins de fréquentations vicieuses, et au foyer paternel plus d'exemples de vertus domestiques. Telle vie de famille, tels caractères d'enfants!

On prétend généralement dans le monde que l'enfant colère, opiniâtre reçoit son mauvais caractère en naissant : c'est une tâche originelle, dit-on, c'est presque une erreur. En effet il reçoit de la nature son tempérament, ses penchants, mais sa conscience dominera toutes les dispositions natives, si vous savez le diriger.

On voit des enfants méchants chez des parents d'une extrême bonté; de même il y a des pères et des mères d'une mauvaise nature, qui ont des enfants d'une sagesse et d'une docilité charmante : affaire de conscience désillée ou endormie.

Dans la nature rien d'uniforme; le brin d'herbe varie, la feuille varie, en un mot tout ici bas est soumis à une loi de diversité dans l'unité, l'homme n'échappe pas à cette loi; les tempéraments varient, la conscience est une.

Il n'est pas essentiel qu'il existe des enfants dociles et obéissants, d'autres acariâtres et méchants ; mais puisque nous sommes soumis à la loi générale du bien et du mal, ne nous étonnons pas de la diversité des caractères.

Amenez vers le bien, écartez du mal et cherchez le bien uniquement dans la conscience, qui ne trompe personne.

La petite fille, quoique plus entêtée au premier abord, est plus susceptible d'un retour favorable que le petit garçon ; dans ses exigences il y a un côté faible : elle est déjà femme. Pour la faire céder, ne flattez pas ses goûts pour la toilette, pour ses poupées. Parlez toujours à son cœur, jamais à ses penchants vers la frivolité.

Tout en elle dénote l'instinct et les habitudes de la femme : soyez doux, dans vos remontrances, impassible dans vos sévérités ; point d'emportement ; mais aussi pas trop de conciliant, ce serait une marque de faiblesse qui, renouvelée, anéantirait votre autorité. Inspirez-lui l'amour de l'ordre et de la régularité par l'exemple et par les conséquences matérielles du désordre.

Voulez-vous avoir une petite fille insupportable ? Allez au devant de tous ses désirs. Voulez-vous qu'elle commande avec un ton d'autorité l'exécution de ses caprices, qu'elle ait des manières d'arrogance et qu'à tous ces agréments se joigne la coquetterie ? adorez-la comme un fétiche, et faites vous ses très humbles adorateurs. Vous réussirez

à former une jeune fille détestable et détestée de tout le monde.

Et plus tard, quel magnifique présent pour un mari ! quelle femme, quelle mère ! Elle donnera le jour à des enfants impossibles, parce qu'elle les élèvera comme elle-même fut élevée.

Elle se verra bientôt à bout de moyens, ayant recours aux stratagèmes qui enseignent l'hypocrisie. Désespérera-t-elle d'elle-même et de ses enfants?

Si c'est un fils, elle aspirera au moment où elle pourra l'expédier dans un régiment; c'est à dire à l'école de l'obéissance par la crainte de la mort.

La vie des camps, des garnisons et des casernes, jointe à la discipline rigoureuse de la profession des armes, soumet les jeunes gens les plus indomptables; elle apprend à se dévouer au péril, à affronter tout, excepté la consigne, à respecter les ordres reçus, à les exécuter quand même.

Il peut s'ensuivre une amélioration morale.

On a vu des exemples de conversion par ce moyen. Ainsi des jeunes gens, mauvais sujets chez leurs parents, deviennent des hommes sages et d'une obéissance passive par l'effet seul de la sévérité disciplinaire de l'armée.

Ce moyen pour les enfants, qui n'ont pas de vocation vers le métier des armes, n'est qu'une ressource de désespoir.

Que d'instants de douleur et de tribulations pour les parents, en attendant l'âge auquel ils peuvent être admis sous les drapeaux!

Que de fois le cœur de la pauvre mère saignera de l'opiniâtreté irremédiable de son enfant! que de fois elle gémira des dures corrections que le père inflige à son fils dans l'espoir de le ramener vers le bien!

Élevez donc bien vos filles, pour qu'elles deviennent des mères heureuses; qu'elles ne disent pas un jour : Ceux qui possèdent de pareils enfants sont bien à plaindre!

N'eût-il pas été préférable que ce mauvais sujet ne vît jamais le jour! du moins n'eût-il pas empoisonné l'existence du père et de la mère!

Nous savons que le père a le droit de mettre, pour méfaits graves, son fils en prison, ou dans une maison de correction.

Il y a aussi des établissements particuliers qui offrent à l'enfant toute latitude de réhabilitation près de ses parents, moyennant un amendement et un repentir sincères.

Mais ce n'est plus là de l'éducation.

Entourez, dès son berceau, votre enfant de tendresse et d'hygiène; plus tard d'exhortations et de conseils salutaires. Donnez-lui le goût du travail, qu'il l'accomplisse par goût des belles choses et par habitude, et vous n'aurez pas à gémir d'avoir un mauvais fils en partage.

Vous lui aurez inculqué l'obéissance, l'honnêteté, l'aménité, le dévoûment et vous n'aurez pas à souhaiter pour lui et pour vous son entrée dans un régiment.

Le plus gâté des enfants, et par conséquent le plus terrible, est en général le premier-né. La famille s'accroît, l'aîné donne le mauvais exemple, et cet exemple est contagieux.

N'oubliez donc pas que la véritable tendresse regarde vers l'avenir et ne voit pas seulement les choses présentes, sous prétexte que vous n'avez encore qu'un fils ou qu'une fille.

N'allez pas vous préparer par des gâteries insensées des douleurs incurables.

Nous n'admettons pas qu'il existe des enfants entièrement incorrigibles; ils conservent toujours le côté vulnérable de la conscience.

Mais les efforts, la patience, la douceur, la fermeté, l'intelligence de tous les instants, les aurez-vous, pères et mères, qui ne les avez pas eues, et qui avez formé, sans le savoir, ni le vouloir, un enfant vicieux?

L'absence est quelquefois un remède efficace; elle change les habitudes, les dispositions, calme l'irritation; arrête ou interrompt les mauvais traitements; parfois elle éveille dans l'âme de l'enfant des sentiments meilleurs.

Mais l'absence est souvent l'oubli de la famille, comme l'allaitement par une nourrice est l'oubli de la mère.

Lorsque l'enfant n'est pas dépravé dans ses mœurs, et qu'il se laisse aller seulement à un caractère obstiné et méchant, la plaie de l'âme n'est pas profonde, elle peut se cicatriser; mais si, par

suite de votre négligence ou de votre faiblesse, il est dissolu, corrompu, tâchez de découvrir d'habiles médecins de l'âme et du corps et remettez-le promptement en leurs mains.

Un atermoiement serait désastreux. Votre inhabile direction l'a déjà trop engagé dans le mal.

Observez vous-même les mœurs de votre enfant, surtout à partir de l'âge de onze à douze ans ; faites-vous renseigner sur sa conduite privée; tenez-le sévèrement, mais soyez juste avec lui, exhortez-le sans l'humilier et surtout récompensez-le s'il fait bien.

Dans la suite, la satisfaction du devoir accompli lui sera une suffisante récompense.

Ne soyez jamais désagréable dans vos exhortations, dans vos remontrances : vous vous exposeriez à des sorties irrévérencieuses, qui vous obligeraient à une sévérité peut-être inopportune.

D'ailleurs, pesez toujours chacune des paroles que vous adressez à votre enfant : il vous juge, et de son jugement dépendra sa confiance en vous et sa tendresse.

Devez-vous donc le rendre seul responsable de son obstination et de sa mauvaise humeur? Non, certes; ses passions ont une part d'impulsion dans les mouvements de son âme, mais n'agit-il pas le plus souvent sous le choc de vos propres passions?

On voit surtout des mères d'une impatience déplorable; c'est un parti pris chez elles de rappeler

leurs enfants à l'ordre du matin au soir sans interruption et de les accabler d'observations, d'ordres contradictoires, de reproches violents.

Ces jeunes caractères, susceptibles par cela même qu'ils ne sont pas formés, se contractent, se raidissent, méconnaissent le respect, s'obstinent à ne rien céder, parce que le sang coule trop vite dans leurs veines : et ils répondent malhonnêtement.

A qui la faute?

Nous sommes loin d'autoriser les enfants à une pareille conduite; mais n'y a-t-il pas des ménagegements à garder avec les enfants? Si nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes, auront-ils plus que nous la force de se dominer?

Songez que de jouissances nous offrent les enfants faciles à diriger; quelle douce satisfaction pour un père et pour une mère, de voir se reproduire dans leur fils et dans leur fille leur douceur, leur justice, leur bienveillance!

Les joies de la famille ne sont-elles pas les plus pures de ce monde? L'enfant qui vous sourit à la moindre parole que vous lui adressez, qui obéit avec empressement à toutes les objections qui lui sont faites, ne répand-il pas la joie dans l'intérieur du ménage?

Le foyer domestique n'est-il pas un paradis dont ces petits êtres sont les chérubins?

Oh! qu'il est doux d'être père, d'être mère dans une telle situation!

Qu'il est triste d'avoir des enfants aux instincts

vicieux, qui bouleversent l'harmonie du foyer de la famille!

Règle générale : il n'y a jamais à désespérer d'un enfant, toutes les fois qu'il est sous l'aile de la tendresse maternelle. Il ne songera jamais à quitter le toit paternel.

A mesure qu'il grandit, il prend ce foyer en antipathie s'il s'y trouve maltraité; les idées d'émancipation s'emparent de son esprit, et ce toit où il a reçu le jour lui apparaît comme un lieu sinistre.

Oh! alors calamité pour lui, calamité pour les auteurs de ses jours!

Les enfants dociles, aimables et complaisants arrachent des larmes et des chagrins au père et à la mère forcés de s'en séparer.

Que de soupirs s'exhalent de la poitrine de la pauvre mère, à l'idée que l'heure approche où elle ne verra plus son fils, même pour quelques jours. Elle verse des pleurs d'attendrissement à l'espérance des joies qu'il lui donnera, lorsqu'il rentrera au foyer de la famille.

La comblera-t-il encore de ses caresses filiales? D'autres affections ne vont-elles pas naître dans son cœur?

On prétend que les enfants ne doivent point vivre au contact de la société des grandes personnes, et qu'une conversation trop avancée pour leur âge nuit aux idées simples et naturelles qu'ils doivent avoir.

Nous sommes d'avis que les enfants n'assistent

pas aux dîners de cérémonie : il ne s'y échange pas d'idées utiles à l'enfance; et les compliments obligés qu'on leur adresse leur fausse le jugement.

Mais l'enfant disposé déjà au mauvais vouloir et à la méchanceté entretiendra ses vicieux penchants si l'on donne souvent des dîners d'extra, et s'il est fréquemment sous la direction d'une bonne qu'il ne craint pas ou de parents faciles à le reléguer parmi les domestiques.

Il vaut mieux mille fois, pour former son caractère et lui inspirer les belles manières des relations mondaines, le placer au contact de personnes polies, raisonnables, toujours prêtes à lui faire de justes observations, quand il se met hors de la portée de son âge.

La place des enfants n'est pas dans le monde. Les enfants impossibles sont ceux qu'on initie avant l'heure aux conventions, aux formules, à la politique du monde.

Ne croyez pas que les vices ou les ridicules de vos invités leur échappent; n'espérez pas que cette société les rende meilleurs : le lendemain ils seront plus mauvais qu'à l'ordinaire, avec plus de dissimulation.

Ils sont plus perspicaces et plus fins qu'on ne le suppose généralement; ils savent peu s'exprimer par la parole; leurs sensations restent à l'état de mystère, mais ils sentent, ils comprennent très bien ce qu'il faut faire pour ne pas être puni ; après

leurs observations du monde, ils sauront davantage ; ils joueront mieux leur petite comédie. Laissez-leur l'ingénuité de leur mauvais caractère si vous tenez à les corriger.

C'est un immense catéchisme, que celui des recommandations aux mères à propos des enfants qu'on déclare difficiles ou impossibles à conduire.

L'homme a l'instinct de la docilité lorsqu'il est d'une nature médiocre; il a l'instinct de la rébellion, lorsqu'il possède en lui des facultés supérieures. Ne vous désespérez donc pas si votre fils est récalcitrant.

La docilité des enfants n'est un fleuron de l'enfance, qu'à la condition d'être volontaire et non pas imposée. Tout fruit de la crainte sent la servitude.

La docilité est le point de départ d'une bonne éducation; sans docilité il est impossible que l'enfant se prête aux enseignements qu'il reçoit; mais obtenez de lui, par une sage et patiente direction, qu'il veuille sérieusement s'amender; nous disons qu'il veuille sérieusement.

Nous aimons mieux un enfant impossible, qu'un enfant hypocrite.

A vous, pères et mères, d'accomplir cette noble tâche des éducations difficiles. Pour y réussir, examinez d'abord si vous êtes satisfaits de votre propre éducation. Cet examen vous donnera de la patience pour supporter vos enfants.

VII

LES ENFANTS CONFIÉS AUX SERVITEURS A GAGES. — LES MÈRES.

Nous avons étudié en général le caractère des femmes qui ont charge de soigner, de promener et de surveiller les enfants.

Ces femmes sont des mercenaires; mais en dépit des pessimistes, un grand nombre d'elles se vouent de tout cœur au service d'autrui, adorant par tempérament les enfants, et les entourant de soins, de prévenances et même de caresses.

Ce ne sont pas de ces natures toujours chagrines, soignant par grâce, s'inquiétant peu si le petit ou la petite souffre soit d'une épingle mal attachée, soit d'un coup ou d'une égratignure, soit enfin d'un malaise, les rudoyant même.

Félicitons toutes celles qui, en l'absence de la mère, consacrent aux enfants une sollicitude toute maternelle.

Sachons avoir des reproches contre les serviteurs qui acceptent la mission sacrée et délicate de la responsabilité des enfants, pour exposer ces chers étourdis aux accidents, aux contusions, quelquefois à la mort.

Les servantes surtout ont, à la promenade, des distractions et des conversations avec les premiers venus. Les serviteurs ont la conscience plus

rigoureuse : l'homme en cela vaut mieux que la femme.

O vous, mères de famille, à qui vos occupations interdisent d'accompagner vos enfants à la promenade; faites un choix raisonné de la bonne qui en aura soin; lorsque vous rencontrez une servante douce, polie, prévenante et honnête, n'hésitez pas; attachez-la à votre maison par de bons procédés, par de bons gages et des présents que vous lui ferez offrir par vos enfants.

Votre sécurité et celle de votre petit garçon ou de votre petite fille, valent bien quelques sacrifices. Songez qu'une négligence peut amener des malheurs!

Une petite fille excellait à sauter à la corde; les promeneurs ne cessaient de l'admirer. Un jour, sa bonne, fière de ses succès, la laissa sauter sans répit, l'encouragea même à ne pas s'arrêter. Cette femme était flattée des compliments que chacun adressait à la petite fille; elle se figurait qu'on l'admirait elle aussi, et la vanité sautait dans son cœur à chaque bond de l'enfant sous la corde.

La petite fille prit chaud et froid, toussa, continua de sauter, de transpirer, de se réfroidir; puis rentrée chez sa mère, elle se mit au lit. Une fluxion de poitrine la tua.

La mère est toujours inconsolable; elle ne sut jamais que la bonne avait donné le coup de la mort à sa fille.

Cette servante, jeune, étourdie, sans expérience

eut un meurtre à se reprocher. La mère fut-elle irréprochable? ne devait-elle pas mieux choisir, et surveiller?

On voit des petites filles soigner minutieusement des enfants en bas âge. La mère confie à son aînée le plus jeune enfant; elle le recommande à ses soins et la corrige si, par maladresse ou par négligence, elle manque de prévenance et d'attention.

La petite craint sa mère, et la crainte d'une correction soutient son zèle et ses petits soins.

On ne peut pas corriger une servante. Vous voyez, lecteur, que la mère a jugé sa fille assez raisonnable pour la charger de cette mission délicate. La petite fille s'en acquitte à merveille : elle n'est pas un serviteur à gage!

Nous avons été attendri en remarquant une petite fille de huit ans qui soignait un petit enfant. Elle le portait avec la même aisance qu'une bonne expérimentée; elle jouait avec lui sur le gazon et ne le quittait ni des yeux, ni des mains : rien ne pouvait la distraire du devoir qu'on lui avait imposé près de son petit poupon.

Sous des vêtements grossiers, c'était un ange qui entourait un petit chérubin de sa sollicitude.

Nous nous approchâmes; et à nos questions elle nous répondit :

« C'est mon petit frère que je soigne; il est bien gentil, je l'aime bien. S'il se faisait du mal, je pleurerais; puis maman me gronderait et peut-être me battrait.

« J'ai son déjeuner dans ma poche; mon petit frère a des dents. Vous allez voir avec quel appétit il va manger. » Elle lui présenta une tartine; le petit frère tourna dans ses mains mignonnes la tartine sens dessus dessous, la lécha des yeux et dévora le tout avec une aisance incroyable; puis une petite fiole d'eau et de vin le désaltera de sa tartine.

La petite fille satisfaite nous jeta à la dérobée un regard fier et glorieux, prit son petit frère sur les bras et continua sa promenade.

Ces deux enfants sur l'herbe, l'un gardé, veillé, choyé, l'autre attentive et dévouée; une verte colline et des arbres encadrant ses soins maternels, quel charmant paysage!

La petite fille avait une expression de pureté et de candeur qui révélait son âme, couronnée d'innocence et de jeunesse.

Le petit garçon avait le teint rosé, de beaux yeux, des cheveux blonds frisés et une bouche où n'eût point passé un bouton de rose qui va s'épanouir.

Cette petite paysanne aurait pu donner des leçons de maternelle sollicitude à bien des bonnes qui entrent en service et savent, disent-elles, soigner les enfants.

Combien y en a-t-il qui s'acquittent avec conscience de cette tâche délicate?

Mais ne sommes-nous jamais injustes envers nos servantes? Que d'exigences déplacées nous avons parfois contre elles! Quelle inexpérience aussi nous avons des serviteurs et des enfants!

Si l'enfant est joli, peu espiègle, aimant et gai par nature, la bonne s'y attache peu à peu et lui prodigue tous ses soins ; si au contraire l'enfant est d'un physique désagréable, maussade, exigeant et colère, elle le soigne sans goût et de mauvaise grâce, ne lui passe aucune peccadille et le rudoie plus souvent qu'elle ne le caresse.

Sommes-nous meilleurs que nos servantes ? N'avons-nous pas d'iniques prédilections pour les bébés gentils ? l'enfant peut-il être responsable de la laideur dont il fut frappé à sa naissance ?

Son caractère maussade et difficile n'est-il pas une conséquence du mauvais accueil qu'il reçut dès son entrée dans la vie, mauvais accueil qui ne cessa de continuer ?

Choisissez pour l'enfant laid une bonne au cœur d'or, cherchez bien : mauvaise bonne, enfant perdu !

Que de difficultés dans la vie pour arriver à donner aux petits enfants les soins que leur frêle nature exige, quand ils sont en bas âge !

Règle générale : un enfant est rarement aussi bien soigné par une main étrangère que par sa propre mère ; mais la société exige tant de fonctions des femmes ! et les mères ont leurs passions comme les autres femmes.

On peut distinguer, parmi les mères, quatre catégories :

Les unes sont malades et ne peuvent elles-mêmes prodiguer des soins à leurs enfants ; d'autres

exercent des professions qui excluent la présence des enfants; d'autres, par goût des plaisirs et du monde, les font soigner par des serviteurs à gage; d'autres enfin, libres de leur temps, ne se séparent jamais de leurs enfants en bas âge. Elles ne les perdent pas de vue un seul instant de la journée jusqu'à l'âge de raison.

Pourquoi nous le dissimuler? Il y a des femmes à gage qui n'aiment pas les enfants, qui l'avouent hautement et qui, réduites à la domesticité, refusent d'entrer dans un service où il y a plusieurs enfants.

Comment une femme peut-elle être assez dénaturée pour détester les enfants? Comment peut-elle avoir perdu tout sentiment, au point d'en faire franchement l'aveu?

Ne vous indignez pas trop vite :

Il y a des mères qui détestent les enfants!

Vous rencontrerez aussi des bonnes dont le cœur est assez dur pour ne pas attendre, à la promenade, un petit enfant qui ne marche que depuis quelques mois; elles précipitent le pas pour taquiner la petite créature qui s'efforce, qui s'essouffle, qui crie dans la crainte de se voir abandonnée; il tend les bras en désespéré; la bonne de se réjouir et de se moquer ou de se fâcher.

Tandis qu'elle se met à rire, l'enfant pleure et trépigne de ne pouvoir joindre sa bonne, qui ne se doute pas qu'elle reçoit en ce moment, de ce petit cœur, une marque de naïf attachement.

L'enfant souffre, son cœur s'ulcère; il devient mauvais, égoïste comme la bonne.

Si celle-là devient un jour mère, plaignons ses enfants.

Quiconque n'a pas pitié des enfants d'autrui, n'aura aucune prévenance pour les siens propres, et qui n'aime pas les enfants, ne sait pas aimer.

Mères de famille! fuyez donc les bonnes maussades, personnelles, qui se croient trop grandes dames pour se mêler aux jeux des enfants; elles les grondent à propos de la moindre futilité; elles les frappent si l'enfant manifeste la moindre velléité de mauvaise humeur.

Peu endurantes, encore moins bienveillantes, elles voudront leurs aises avant tout et leur brutalité impose silence aux cris du bébé, par les mauvais traitements.

Voilà les bonnes dangereuses, malfaisantes; néanmoins n'étendez pas sur toutes les bonnes votre suspicion et vos antipathies. Vous rencontrerez dans cette profession des femmes de cœur, douées de sensibilité, attentives aux moindres soins envers les enfants confiés à leur garde.

Nous nous assîmes un jour sur une des pelouses du bois de Boulogne; là jouaient plusieurs petits enfants surveillés par des bonnes.

Ces femmes, du faubourg, des villes et de la campagne, souriaient au sourire des enfants, s'ébattaient à leurs ébats, suivaient du geste et du regard leurs plus petits mouvements.

Une petite fille égratigna un petit garçon qui se mit à pleurer à chaudes larmes ; sa bonne vint au devant de lui le consoler, le couvrir de baisers, et parvint à faire rire le bambin si profondément affecté de l'égratignure de la méchante petite fille.

Une mère eût-elle mieux réussi à faire oublier ce gros chagrin à son enfant?

D'autres femmes à gage s'attachent tellement aux enfants confiés à leur garde, qu'en quittant la maison pour toujours, elles ont le deuil dans l'âme, longtemps avant le jour de leur congé.

Voilà le véritable cœur de la femme! Voilà sa plus belle mission! Aimer les enfants, quel mot doux à l'oreille! Aimer les enfants n'est-ce pas faire partie de la famille? N'est-ce pas même, dans les humbles fonctions de bonne, accomplir ici bas une destinée utile?

Que d'idées vraies ou fausses peuvent entrer dans l'esprit d'un enfant par l'influence de la bonne! et qu'il est difficile d'effacer plus tard ces impressions premières!

Recommandons aux maîtresses de maison qui ont des petits enfants à faire soigner, de ménager leurs bonnes. Nous le répétons : ces bonnes sont des femmes et des femmes sans éducation.

Elles sont en général d'une excessive susceptibilité de caractère. Bien souvent la maîtresse a provoqué la mauvaise humeur de la bonne, humeur qui attire sur l'enfant des rancunes et des représailles.

L'injustice touche de près à la mauvaise humeur; faites vos observations avec aménité, c'est d'un bon exemple pour la servante qui va sortir en portant votre fils ou votre fille dans des courses ou à la promenade.

Nous ne prétendons pas que l'indulgence d'une maîtresse de maison envers la bonne soit poussée jusqu'au laissez tout faire.

Traitez vos serviteurs comme vous voudriez qu'on vous traitât, dans le même sort.

Nous conseillons aux mères de famille la plus grande circonspection, afin d'éviter la mauvaise humeur de la bonne qui doit toujours conserver sa gaîté pour distraire, amuser l'enfant, et garder son égalité d'âme pour le bien surveiller.

C'est en observant le caractère de la servante, qu'une maîtresse intelligente sait concilier la bienveillance avec la fermeté, afin que les enfants ne soient pas victimes d'une observation trop vive ou maladroite, que les serviteurs pardonnent rarement.

Les pauvres petits sont fréquemment victimes des amourettes de leur bonne.

Distractions, causeries, digressions de toute sorte, promenades loin des parages indiqués. De cet état de choses les enfants ont tout à souffrir, quand ces femmes ont l'amour en tête; alors les soins assidus dégénèrent en négligence intermittente, puis chronique, et l'enfant devient un souffre-douleur.

Il y a des dames d'une sagacité extrême pour connaître le caractère des femmes qui entrent à leur service. D'autres, moins perspicaces, ne savent jamais juger, sinon sur les rapports plus ou moins inexacts de leurs petits enfants.

En effet, jusqu'à quel point peut-on ajouter foi au récit d'un enfant?

Nous voyons des mères livrées à leur profession, obligées à une stricte économie, faire soigner leurs enfants par des jeunes filles de quatorze à seize ans, aux gages de dix à douze francs par mois avec la nourriture, le logement et des promesses d'augmentation.

A son début, la jeune servante est aux petits soins pour les enfants; mais peu à peu la mère s'aperçoit d'un réfroidissement de zèle et d'une insouciance qui peut compromettre la sécurité de ses enfants.

Il est facile de s'expliquer la cause de ce ralentissement.

La jeune bonne a jasé avec ses compagnes, leur a fait part de son gain mensuel; elle a été critiquée sur sa modeste condition; et ce motif a suffi pour lui donner le dégoût de sa position et la faire rêver à des gages plus importants.

En général, le contact des bonnes entre elles est pernicieux pour les maîtresses de maison, et cependant on ne peut pas les astreindre à la solitude.

Les mettre en quarantaine serait les exciter à rechercher leurs compagnes.

La domesticité est un état si pénible, que les serviteurs s'accordent des compensations.

Dans leurs causeries où trop souvent il est question des maîtres, ils médisent par péché d'habitude.

Faites-vous aimer de vos serviteurs : ni moindres gages, ni médisances ne les détacheront de vous.

Quand une bonne est aimable et polie avec un enfant, soyez certain qu'elle s'y attachera.

Nous sommes en bas âge reconnaissants des égards qu'on nous prodigue. L'enfant ingrat est celui qu'on frappe aujourd'hui et qu'on caresse demain; il a mémoire de la brutalité qu'on exerce contre lui; et jamais, dans son étroit esprit, une caresse qu'il reçoit çà et là ne peut atténuer la peine qu'il ressent des coups qu'on lui inflige.

Son cœur en gémit, mais il n'a pas la force de riposter; il répand sa douleur dans des cris perçants et dans une abondance de larmes.

Lorsque les petits garçons et les petites filles avancent en âge, il est imprudent de les laisser toute une journée avec une domestique dont on ne connaît pas la moralité.

Les enfants sont curieux et comprennent à demi mot. Les mères doivent éviter qu'ils soient témoins de conversations un peu libres, et qui même quelquefois sont immorales.

Une bonne qui réunit les qualités de sa profession doit surveiller sévèrement les mœurs des enfants confiés à ses soins.

On a vu des exemples déplorables.

Nous conseillons aux mères d'y apporter la plus scrupuleuse vigilance.

Croyez-nous, mères de famille! ne vous endormez jamais sans vous être rendu compte de la conduite de vos enfants et de votre bonne durant la journée.

Une faute est si vite commise qu'il faut faire toute diligence pour la prévenir.

Vous faites le compte de vos dépenses : faites aussi celui des profits et pertes de l'éducation de vos enfants.

Ce sont des hommes d'expérience qui vous parlent et qui ont vu, de leurs propres yeux, des choses dont il leur répugnerait de décrire le tableau.

Non pas qu'il faille demander aux bonnes un esprit et une intelligence aussi développés que les vôtres! elles ne seraient point bonnes si elles avaient de l'éducation; mais vous devez exiger des principes de conscience et de probité, des mœurs saines, un caractère doux et conciliant.

Le lecteur trouvera ces descriptions peu récréatives; mais notre enfance n'est-elle pas le point de départ de notre adolescence et de la carrière que nous devons parcourir dans la société, qui nous tendra les bras si nous sommes honnêtes, ou qui nous repoussera si nous avons grandi parmi des principes dangereux.

Peut-être n'aimez-vous pas entendre parler des

domestiques; cependant ne sont-ils pas la cheville ouvrière de tout ce qui est indispensable à notre existence physique, depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse la plus prolongée ?

En effet, la plupart du temps, qui nous aide à ouvrir les yeux, sinon une femme à notre service? qui nous les ferme, soit prématurément, soit dans notre vieillesse? Presque toujours une femme à gages.

Qui nous prodigue des soins et des consolations dans nos maladies? Encore une femme à notre service.

Pourquoi dès lors ne pas reconnaître que cette femme, même de la naissance la plus obscure, est souvent notre ange gardien dans nos douleurs physiques et morales?

La femme honnête, domestique ou grande dame, est une perle hautement estimée par les nobles âmes.

Ni la naissance, ni l'habit, ni l'éducation, ni les manières du monde ne font les sentiments; les sentiments élevés de l'âme, qui sont quelque chose à part que nous tenons de l'essence divine, font un ange d'une domestique tout aussi bien que d'une demoiselle de grande maison.

Qui remporte les prix Montyon, si ce n'est les humbles serviteurs?

Nous avons voulu profiter de la circonstance pour rendre hommage à la servante vertueuse, seconde mère pour les enfants dont elle est le

guide, dévouée jusqu'au sacrifice de sa santé pour la maîtresse qui sait apprécier ses qualités et ses services, dévouée à tout instant du jour et de la nuit, du matin et du soir.

Admettons un instant que la domesticité soit reconnue un état flétrissant, incompatible avec la dignité de l'homme et de la femme. Alors pourquoi confiez-vous à des êtres flétris vos enfants? vos enfants! ce que vous avez de plus cher!

Quel serait le sort des jeunes enfants que vous ne pourriez ni soigner, ni surveiller? ces natures frêles et délicates ne dépériraient-elles pas, pour ainsi dire, en naissant, si elles ne pouvaient compter que sur vos soins.

Les bonnes sont donc aux enfants comme la nourriture est au corps, et nous ne pouvons jamais faire trop d'éloge d'une bonne qui soigne consciencieusement les enfants et s'y intéresse avec l'abnégation d'une mère.

Ce mérite est rare, sachons l'apprécier; ne blâmons pas à tort et à travers, à la légère et par habitudes, les servantes qui remplissent, en général, leur devoir avec conscience, avec dévoûment.

Si, malgré les mille prévenances dont elles entourent les enfants, nous avons encore à déplorer des accidents graves qui un jour font, d'un sujet robuste, un être rachitique et infirme; sont-elles coupables?

Nous pourrions prolonger ce chapitre. Les femmes servantes à gage, préposées à la garde

des enfants, sont, nous le répétons, appréciées par les mères de famille.

Pourriez-vous vous passer de leurs services? vous dont l'expérience n'est pas encore complète sur tout ce qui se rattache aux devoirs de la maternité ; vous qui travaillez pour élever votre famille, et vous qui préférez vos plaisirs aux devoirs du foyer?

VIII

MALADIE DES ENFANTS, SOINS MÉDICAUX, SOINS HYGIÉNIQUES. — LES SOINS DE LA MÈRE.

Nous n'avons pas l'ambition de vous offrir un traité de pathologie : que nos amis se rassurent.

Dans les maladies des enfants, l'on peut distinguer deux catégories bien différentes : 1° les maladies qui tiennent au tempérament; 2° celles qui dérivent d'imprudences ou d'accidents.

Pour les premières, appelez un docteur, et appliquez à la constitution de votre fils ou de votre fille la chimie médicale : on peut, par la science, reconstruire à nouveau l'organisation d'un enfant.

Pour les maladies d'imprudence ou d'accident, appelez encore un docteur; mais n'oubliez pas ce principe :

Parents! vous êtes responsables de la santé de vos enfants, et vous pouvez l'assurer par une observation attentive des lois de l'hygiène.

Par hygiène, entendez non pas seulement les soins donnés au corps, mais aussi et surtout les soins donnés à l'âme.

Que l'âme domine le corps, et la moitié des maladies sera dominée, vaincue, évitée.

L'enfant malade est généralement un enfant mal soigné. L'incurie ou l'ignorance des soins maternels amène chaque jour la mort au berceau du nouveau-né.

Une mère qui met au monde un être destiné à devenir un homme n'a point satisfait à tous ses devoirs par le seul fait de la maternité.

Combien de périodes l'enfant doit parcourir avant d'arriver à la force définitive!

L'adolescence! que de fléaux la menaçent! la petite vérole ravage parfois des générations entières. Faites vacciner de bonne heure vos enfants; renouvelez l'opération au moment de la puberté.

La vaccine perd sa vertu préservatrice au bout d'un certain nombre d'années.

Nous ne savons pas si la vaccination détériore la race humaine, nous ne le croyons pas, malgré certains avis alarmants: d'ailleurs les règlements des écoles publiques exigent un certificat de vaccine.

Faites vacciner vos enfants deux ou trois fois plutôt qu'une seule, et à différents âges.

N'oubliez pas que la propreté fait la moitié de la santé; observez attentivement, chaque jour, si

l'enfant a le ventre bien libre, la tête fraîche et les pieds chauds.

Apprenez à tâter le pouls, à soigner les indispotions des organes digestifs.

Sachez les principes de la chimie culinaire; la plupart des maladies viennent d'une alimentation ignorante, qui échauffe ou constipe et bientôt congestionne.

On peut dire que la vie tient au fonctionnement régulier de l'estomac et des intestins : si l'on ingère une nourriture lourde, l'estomac s'épuise en efforts douloureux pour transmettre aux vaisseaux capillaires le suc des aliments; s'il y réussit, c'est après des efforts qui l'irritent, lui font parfois rejeter une partie des aliments; d'une indigestion à une congestion, d'une congestion à la mort, le chemin est direct. Et chaque jour, à chaque repas, l'enfant se trouve exposé à ces périls.

Il ne faut pas nourrir l'enfant sanguin, de la même manière que l'enfant lymphatique, ni l'enfant nerveux de même manière que l'enfant bilieux.

La moindre distraction dans l'acte de boire ou de manger peut aussi causer la mort : qu'un fragment de pain ou de viande, qu'une forte gorgée de vin ou d'eau se trompent de route, incontinent l'enfant étouffera et périra sous vos yeux.

Habituez vos enfants à s'occuper uniquement de ce qu'ils font.

Coqueluche, rougeole, scarlatine, croup, tous les maux qui épouvantent les mères, diminuent

d'intensité par l'hygiène générale et par la résistance de l'enfant à la douleur, à la fièvre, à l'abattement.

Les pauvres gens qui vont chercher à l'hôpital les soins et le médecin dont ils sont privés à l'atelier ou chez eux, meurent ou se guérissent selon le degré de leur force morale. Le plus ou moins de gravité de leur maladie influe, assurément, sur les chances de guérison; mais cette influence est inférieure à celle de la volonté : tel malade a la fièvre violente, implacable et perd la tête, par affaiblissement du moral, par défaillance de courage. Tel autre subira même une amputation sans abaissement de pouls bien sensible; l'un guérira, l'autre languira ou périra.

Il en est de même pour les enfants : l'énergie les sauvera souvent. En tout cas, elle diminuera leurs souffrances.

Les longs cheveux bouclés, c'est chose gracieuse, mignonne, ravissante; mais les garçons doivent avoir le crâne dur : coupez-leur les cheveux à ras. Laissez les longs cheveux aux petites filles : cet ornement peut décider un jour du charme de leur figure et d'une partie de leur bonheur.

Habituez les enfants aux courants d'air; qu'ils sachent supporter le froid et le chaud.

La dentition de l'enfant : quoique peu douloureuse, offre des dangers; durant le travail des gencives, prévenez les moindres désirs des petits patients. Les convulsions peuvent venir à la suite

d'émotions désagréables ou violentes, pendant les douleurs de la dentition.

Bien des mères, par sollicitude, frottent avec le doigt et avec pression les gencives de leurs enfants, pour faciliter le percement des dents; c'est une erreur : cette opération ne fait qu'irriter les gencives sans favoriser la dentition.

Laissez faire la nature; étudiez-la beaucoup avant de vouloir l'aider : par zèle vous la contrarieriez et le mal sortirait du bien intempestif que vous pourriez chercher.

L'enfant qui fait ses premières dents avant son sevrage, a plus de facilité pour le travail des alvéoles. Le sein maternel est plus favorable que le biberon pour la dentition.

La nature est toujours supérieure à l'art.

Mères! nourrissez vous-mêmes vos enfants. Quelle que soit la maladie d'un enfant, ne portez pas votre superstition sur la médecine : espérez plus de la nature que de la science.

Les enfants ont tous, ainsi que nous, un tempérament particulier. Tel médicament convient à l'un, et reste sans efficacité pour un autre.

Ne changez pas de médecin à la légère; votre docteur connaît vos tempéraments : ne vous aventurez pas dans les expériences d'un nouvel hypocrate.

Faut-il préférer les médecins spéciaux dans les maladies de l'enfance? Tout se tient dans la science.

Le médecin prend ses résolutions d'après ses ob-

servations personnelles, et sur les renseignements qu'il recueille des personnes qui donnent des soins au malade.

Que ces renseignements se bornent à des faits précis ; gardez-vous d'exagérer.

L'enfant qui tombe malade avant d'avoir le don de la parole est d'un traitement plus délicat ; il ne peut pas dire où il souffre, ni ce qu'il ressent ; il indique ses souffrances par des pleurs et des cris, signes insuffisants pour marquer le siége de la maladie.

Le docteur procédera par présomption et selon l'expérience qu'il a acquise sur les maladies de l'enfance ; les symptômes peuvent tromper.

Mères ! soignez vous-mêmes alors votre enfant, selon l'instinct de la nature et les lois de l'hygiène : le docteur vous le conseillera lui-même, s'il vous est dévoué.

Il y a des maladies inhérentes au sang de certaines natures et qui se communiquent aux enfants. Ces maux héréditaires n'ont rien d'effrayant, si les parents peuvent recourir à la science : on renouvelle aujourd'hui le corps humain par les agents chimiques ; on modifie les organes.

Mais malheur à l'enfant du pauvre ! Les animaux sont supérieurs à l'homme en ce point : chez eux, il n'y a ni riches ni pauvres. La nature les crée sains et robustes en général : ceux qui sont difformes ou malingres ne vivent pas ; quelquefois même ils sont tués et dévorés par leurs parents.

Mieux vaut la mort qu'une vie souffreteuse, telle est la loi que la nature semble imposer aux bêtes.

Nous qui passons pour les rois des animaux, nous qui en usurpons superbement le titre et les prétentions, que sommes-nous? si ce n'est de pauvres êtres qui ont grand'peine à pourvoir à leurs besoins et fort tard et qui périraient bientôt si, dès notre naissance, nos parents ne veillaient sur nous et s'oubliaient eux-mêmes pour ne songer qu'à nous.

Jusqu'à l'âge d'une profession, nous avons moins de valeur qu'un animal; et même après cet âge, avons-nous plus de raison que les animaux?

Pourquoi sont-ils à ce point nos maîtres? Parce que leur intelligence, quoique bornée, les préserve des mille raffinements des passions qui pervertissent l'espèce humaine. Leur destinée est inférieure à la nôtre, leur enfance est plus heureuse.

Les animaux, en bas âge, ne sont pour ainsi dire sujets à aucune maladie; à peine venus au monde, ils marchent et se dirigent presque sans guide, se procurant eux-mêmes leurs moyens d'existence.

A peine ont-ils ouvert les yeux, qu'ils ont l'instinct de craindre le danger et de suivre leur mère partout où elle porte ses pas pour leur faire chercher, sous sa protection, la nourriture qu'ils trouveraient encore mal par eux-mêmes.

Il s'écoule deux ans, en moyenne, avant que l'enfant puisse manger seul. Si nous osions entrer dans les desseins de Dieu et tenter d'expliquer le

plan de la création, nous dirions que l'enfant marche ainsi pas à pas vers la vie personnelle, pour apprendre à penser, à réfléchir, à vouloir.

Les traditions des animaux sont éternellement les mêmes; les traditions des hommes varient : il faut du temps pour qu'elles se transmettent dans tous leurs progrès.

Si l'espèce humaine, avec tous les genres de maladie qui l'assiégent, eût été réduite à un pur instinct équivalant à celui des animaux, combien n'y aurait-il pas d'enfants décimés à leur entrée dans la carrière de la vie!

Le génie a eu raison de bien des maladies de l'homme, il triomphe chaque jour de cas désespérés.

La médecine a fait d'immenses progrès par l'observation ingénieuse de l'art en progrès et par la chimie; mais elle est encore éloignée d'avoir résolu le problème de la vie et de la mort.

La chirurgie fait de merveilleuses opérations, Dieu merci! elle n'a pas beaucoup à travailler sur les enfants; mais elle peut ne plus les faire souffrir, même dans les plus cruelles opérations : le chloroforme endort leurs douleurs et les livre immobiles au couteau de l'opérateur.

Nous avons connu un enfant qui avait une tumeur au genou; était-ce une suite de contusion, de blessure ou vice du sang? La section de la jambe fut jugée indispensable et pratiquée sans accident, sans douleur, grâce au merveilleux et précieux concours du chloroforme.

S'il y avait eu opération pure et simple, ainsi que cela se pratiquait chez nos pères, l'enfant était perdu : il n'eût pas survécu à ses souffrances.

Faites usage du chloroforme dans toutes les opérations douloureuses qui s'appliquent aux enfants; mais plutôt, par une hygiène attentive, par des soins intelligents, rendez inutile ou du moins fort rare l'intervention de la médecine et de la chirurgie.

Tout le monde ne sera-t-il pas d'avis qu'il soit rendu un hommage éclatant et public au grand savant, inventeur du chloroforme, en lui élevant une statue dans la cour d'honneur de l'École de chirurgie?

Un tel gage de la science serait admiré avec vénération par les générations présentes et futures.

Peut-on jamais trop honorer cette sublime découverte?

Tout à l'heure encore, nous entendions gémir sur les jeunes infortunés qui naissent avec un vice du sang, pour devenir en quelque sorte la pâture de la douleur et de la médecine.

Quel avenir! quelle pénible situation pour cet enfant malingre ou privé d'une jambe! Il ne pourra plus courir avec les autres enfants; le voilà condamné aux béquilles; quelle enfance! et plus tard, quelle vie!

Il n'y a guère de maux que la science ne guérisse : mais ne les laissez pas se développer dans l'enfant.

On est généralement disposé à conseiller le céli-

bat aux reproducteurs défectueux : c'est blesser les susceptibilités et prêcher dans le désert que de donner de pareils conseils.

L'idée du mariage a une puissance naturelle qui ne connaît pas d'obstacles ; puis, on se flatte intérieurement de ne pas communiquer à ses rejetons les infirmités dont on est atteint.

Le genre de maladie que l'enfant apporte en naissant se déclare rarement dès les premières années. La force vitale qu'il possède en venant au monde, paralyse momentanément le germe qu'il a dans le sang.

Ce germe ne se développe qu'à partir de quinze à seize ans, pour progresser indéfiniment jusqu'à désespérer.

Soignez le malade avant le développement de la la maladie ; ayez un bon médecin pour confident de vos infirmités secrètes, et commencez, dès le berceau, le traitement de votre enfant : vous êtes responsables de sa santé.

Une simple indisposition chez l'enfant ne doit point alarmer la mère ; l'enfant est aussitôt rétabli qu'indisposé. Sa nature est aussi impressionnable à la maladie qu'à la santé.

Toutes les mères ne sont pas raisonnables, ni maîtresses d'elles-mêmes. Nous en voyons s'abandonner au désespoir par excès de tendresse, aussitôt que l'enfant est moins bien portant que de coutume.

Parmi ces alarmes, le médecin est demandé :

il ne reçoit pas un accueil favorable, s'il pense à se retirer sans avoir prescrit une ordonnance.

Les docteurs sont généralement aguerris contre ces attaques de la sollicitude maternelle; la plupart du temps, pour être agréables à la mère, ils prescrivent une ordonnance quand même, une suite de remèdes insignifiants.

Mères! ne tentez pas ainsi votre médecin, par vos désespoirs ou par vos défiances!

Dans les maladies héréditaires, consultez-le souvent. Dans les indispositions, faites de l'hygiène; et donnez à vos enfants, chaque jour, la vie du corps et celle de l'âme.

IX

JOIES ET DOULEURS DE L'ENFANCE. LA PART DE LA MÈRE.

Nous sommes naturellement portés à la tolérance envers les enfants, lorsque nous les voyons s'ébattre dans la simplicité et dans l'innocence.

Il y a néanmoins des esprits moroses, intolérants, que le bruit, les jeux, les ébats, la vue même des tumultes d'enfants, irritent ou font fuir. Laissez-les donc sauter, crier, se démener : plus ils sont espiègles, plus nous devons éprouver de satisfaction à la pensée qu'ils sont dans les plus beaux jours de la vie ,et que rien plus tard

ne pourra égaler les mille félicités qui rayonnent présentement autour d'eux.

Les plaisirs que les enfants recherchent le plus ne sont pas des plaisirs de retraite ou de solitude; réunissez-les : ne les isolez pas.

Les jeux spontanés et sans prétentions sont presque toujours mis en train par l'esprit malin et insinuant des petites filles; elles ont le bon esprit de placer ensemble les enfants qui se conviennent, en tenant, autant que possible à l'écart les plus vifs, les plus espiègles, les plus brouillons et aussi les plus mauvaises têtes.

Laissez faire ces petits Mentors en crinoline. Cette quarantaine ne sera pas de longue durée; les tapageurs ne tarderont pas à faire irruption au milieu des groupes : et au calme, à l'ordre, succéderont les cris, les pêle-mêle et le vacarme.

Les petites filles les plus sérieuses se laisseront aller au mouvement de la tempête.

Le jardin des Tuileries devient une succursale de bureau de placement des bonnes et des nourrices sur lieux; les promeneurs et les élégantes y sont rares, depuis que les idées ont changé et que le bois de Boulogne et les Champs-Élysées ont accaparé toute la vogue.

On traverse le jardin plutôt qu'on n'y flâne, avant ou après les heures du concert; les enfants y ont beau jeu.

Les petites filles de haute ou d'opulente maison se réunissent sur un même point; là, on

décide que celles d'une toilette élégante seront seules admises aux jeux en commun ; et lorsqu'elles se trouvent en nombre suffisant, les jeux se développent sur toute la ligne avec un entrain et une souplesse, qui sont les priviléges exclusifs des jeunes enfants.

On exécute successivement les jeux en vogue et à la mode ; ces ravissantes petites créatures s'envolent au loin comme des tourterelles échappées d'une volière.

Pour éviter trop de fatigue, elles ont soin de faire un intermède, elles vont toutes s'asseoir en rond sous l'ombrage des grands arbres. On s'arrange mignonnement, on s'accommode au mieux, on se querelle un peu, et les petites langues ne cessent de jaboter.

Que de petits riens, que de conversations intarissables ! Que de mots bizarres, que de brio, que d'imprévu ! que de naïves coquetteries !

Une petite fille blonde disait à une jolie brunette :

« Mademoiselle, comment vous appelez-vous?

— Aglaë Durosay, répond la petite.

— Vous avez une maman ? lui dit une autre.

— Bien sûr ; car, si je n'avais pas de maman, je ne m'appellerais pas Aglaë. »

Trouvez donc de meilleurs termes pour dire innocemment que si vous n'aviez pas de mère, vous ne seriez pas au monde.

« Obéissez-vous toujours à maman, lui crie une petite cervelle du centre?

— Oui, mademoiselle, car maman est gentille pour moi. »

Puis on lui lance à bout pourtant :

« Votre père a-t-il équipage?

— Non, répond-elle, parce que nous avons des jambes; et le dimanche nous allons à la campagne par le chemin de fer. »

La questionneuse lui répond :

« Oh! moi, je vais me promener en équipage; maman a trois voitures. Si vous saviez comme elles sont jolies!

— Tant mieux, lui vibre à l'oreille une voix criarde, tant mieux si vous avez trois voitures. Est-ce que vous dînez trois fois?

— Comment vous appelez-vous? dit une autre à une petite fille timide qui osait à peine parler.

— Je m'appelle Moutonnette, répond aussitôt celle-ci. » Alors toutes de partir d'un éclat de rire et de se moquer.

La petite, sans se douter qu'elle est la risée de ses jeunes compagnes, ajoute :

« Oui, mesdemoiselles, maman m'appelle Moutonnette, quand je suis sage et gentille; mais aussi elle m'appelle Roquette, quand je suis désobéissante.

— Et votre véritable nom?

— C'est Isaure; mais maman n'aime pas ce nom-là. »

Enfin, une autre lui crie d'une lèvre caustique et mordante : « Mademoiselle, vous êtes trop simple pour jouer avec nous. »

La petite se mit à pleurer, se leva, sortit du rond, et se dirigea vers sa bonne tout en murmurant : « Que ces petites filles sont impertinentes! »

Les enfants sont exigeants et intolérants entre eux et parfois terribles, quand les nuages obscurcissent tout à coup la sérénité de leur ciel.

Ah! répondez avec empressement à leur appel, consolez vos enfants, embrassez-les, serrez-les dans vos bras, tendez-leur votre cœur, offrez à leur souffrance toutes les distractions que votre tendresse et votre sollicitude pourront vous suggérer.

Oui, plaidons... plaidons, de toute la chaleur de notre âme, la cause des enfants! encore une fois, c'est la cause de l'humanité, la cause de la civilisation, de la famille, du bonheur même des mères et du foyer.

Pouvons-nous retenir des larmes d'indignation, lorsqu'en passant nous voyons soit une mère, soit une bonne frapper vertement un enfant qui vient de tomber ou de se blesser? Y a-t-il de sa faute? et quand bien même il eût été malavisé, sommes-nous en droit d'exiger de lui une dose d'intelligence et de prévoyance au dessus de son âge?

Pauvres créatures! sans cesse tourmentées par trop d'exigences, beaucoup d'entre vous sont sacrifiées et le droit de vous plaindre et de gémir vous est interdit!

Il y a une religion que Dieu lui-même a écrite au cœur de toute créature venant au monde : c'est

la religion de la tendresse, de la pitié, de la justice. Cette religion-là ne doit pas avoir de profanes, encore moins d'incrédules ou d'athées parmi les mères.

Oui, c'est un crime de laisser souffrir un enfant sans l'aider à traverser les phases de la douleur; et c'est un plus grand crime de lui faire volontairement endurer des tortures. Avez-vous donc l'espoir qu'il succombe sous le poids de ses maux physiques, pour en agir ainsi?

Quelle différence y a-t-il entre un homicide et ce lent, ce secret assassinat?

Détournons un moment notre pensée des peines physiques que les enfants doivent subir et des souffrances qu'on leur inflige; ne prolongeons pas ces amères réflexions.

A voir croupir et dépérir tant de fils et de filles, qui n'apporteront un jour à la société que des membres et des âmes étiolés, on se sent pris de chagrin, on souffre, on cherche ce que devient le patriotisme dans ces âmes-là!

Le patriotisme! il doit être dans nos cœurs, et certainement il y est profondément enraciné. N'en voyons-nous pas, dit-on, des preuves sensibles dans l'élan des petits garçons, particulièrement en France, où ils ont des dispositions naturelles pour le métier des armes? Nous les voyons armés de sabres et de fusils, s'enorgueillir comme les héros d'Austerlitz, se choisir des chefs, apporter une obéissance passive aux ordres qu'ils reçoivent;

imiter l'infanterie, la cavalerie et même l'artillerie, avec l'impétuosité de soldats aguerris.

Dans les combats qu'ils se livrent, les prisonniers sont traités avec tous les égards dus au courage malheureux ; pour leurs jeunes imaginations, le patriotisme consiste uniquement à se bien battre : le seul courage est le courage militaire.

Dans ces exercices d'une impétuosité guerrière, où préside un commandant en chef, cette jeunesse, toute brillante de *furia francese*, manœuvre avec les instincts de la victoire, fait le siége d'une forteresse et s'élance à l'assaut avec héroïsme.

Est-ce un bien de favoriser ces dispositions belliqueuses ?

Les goûts militaires qui se déclarent de si bonne heure dans l'esprit de nos jeunes garçons, manifestent des idées de subordination et de discipline. Ils nous font présager pour l'avenir de braves défenseurs de la patrie, d'accord. Ne nous indiquent-ils pas aussi que l'homme est naturellement un animal chasseur ; et sans tomber dans les exagérations de M. Cobden, qui voulait retrancher partout des jouets de l'enfance, sabres de bois ou de fer-blanc, gibernes, fusils, pistolets, canons, bref, tous les joujoux militaires, ne vaudrait-il pas mieux tourner ces jeunes et ardentes passions vers les choses qui conservent, et non pas vers celles qui détruisent ?

Les vrais héros sont-ils tous sur les champs de bataille ?

Plus tard, l'enfant qui portera son courage et ses armes contre le courage et les armes de l'ennemi, sera-t-il supérieur à l'enfant qui nous élèvera d'importantes usines, nous construira des chemins de fer, et supprimera la guerre par la logique des bienfaits de la paix?

Un héros de la bataille serait-il plus grand qu'un héros de la science, de l'industrie, de la justice, du dévoûment et de la probité?

Enfin tous les hommes qui pensent ne sont-ils pas, au bout de peu de temps, avec peu d'exercice, des soldats aguerris? Le mépris de la vie n'entre-t-il pas victorieusement dans les âmes avec l'instruction, avec les luttes quotidiennes de la vie? Les guerres gigantesques de l'Amérique n'ont-elles pas montré récemment la puissance militaire des héros du comptoir ou de la manufacture?

Apprenons à nos enfants le maniement des armes, laissons-les jouer au colonel, au zouave, au grenadier : mais par dessus tout, enseignons-leur le courage qui dompte les mauvais instincts, l'amour qui seul fait les grandes choses, la logique à laquelle sera soumise, bon gré mal gré, leur existence et dont les triomphes sont implacables, parce qu'ils sont éternels.

Nous savons que flatter les goûts de l'enfance pour ses jeux, c'est satisfaire sa nature et ses instincts. La contrainte au travail répugne à son esprit léger? A mesure qu'elle grandit, initions-la aux labeurs de la vie, tâchons de la soustraire in-

sensiblement aux jeux, pour l'attacher à l'étude, qui seule peut développer ses facultés.

Ne nous figurons pas qu'il faille attendre longtemps le jour où l'enfance devient apte aux travaux de l'intelligence : les enfants ont l'esprit d'imitation, et par conséquent d'observation.

Écoutez-les discourir entre eux. L'un s'appelait Gustave, l'autre Georges; l'un avait huit ans, l'autre à peine neuf ans.

Georges dit à son petit camarade :

« Apprends-tu bien à l'école? »

Gustave répond aussitôt :

« Le maître me dit toujours que je suis un paresseux; qui sait? lorsqu'il était jeune, c'était peut-être un fainéant?

— Vois-tu? tu as tort, répliqua George; à notre âge, il faut travailler, car si tu perds ton temps, on te mettra les oreilles d'âne et ton père te punira.

— Et toi, est-ce qu'il te punit, ton père?

— Oui, je te l'assure : il me frappe à me tanner comme un vieux morceau de cuir; mais je n'aime pas qu'on me frappe; et je suis plus disposé à travailler quand il me fait seulement un petit sermon. Le sermon m'ennuie, mais les coups me mettent en colère : et je travaille pour que papa ne m'ennuie plus avec ses sermons.

— Vas-tu le dimanche à la promenade?

— Oui, j'y vais tous les dimanches, et je suis toujours meilleur le dimanche, parce que je ne quitte pas maman.

— As-tu une sœur? lui ajouta Gustave.

— Oui, j'en ai une, deux et trois.

— Est-ce qu'elles te taquinent quelquefois?

— Bien souvent, lui répond Georges; mais je leur tape sur les ongles et je les fais pleurer, puis elles vont se plaindre à maman, qui ne les écoute pas parce que ce sont des rapporteuses.

— Vois-tu? tu n'es pas gentil pour tes sœurs. Eh bien! moi, si j'avais une petite sœur, je l'aimerais bien; c'est si gentil une petite fille!

— Oui, s'écrie Gustave, quand elle n'est pas piegrièche. »

Nous n'inventons pas ce dialogue, nous l'avons entendu.

Ces deux petits hommes n'étaient-ils pas capables de comprendre les vérités mêmes de la science élémentaire? Il y en a des milliers qui leur ressemblent.

A quel âge les enfants comprennent-ils? Les enfants, dès l'âge de huit à dix mois, sont assez intelligents pour désirer des jouets; la forme et la couleur frappent leurs regards; ils cherchent à saisir les objets qu'ils voient ou qu'on leur montre. Tout est nouveau poux eux, tout est sensation à l'entrée dans la vie.

Les petits garçons, sans y être préparés autrement que par le sentiment de l'initiation, adorent, pour ainsi dire, en naissant, les voitures, les chevaux, les fouets, les balles, les sabres, les fusils et les canons. Les petites filles ont une prédilection

particulière pour les poupées, les chiffons et les petits accessoires de la toilette; les petits garçons ont vu les hommes en costume militaire, en calèche, à cheval ou sous les armes; les petites filles ont regardé davantage leur mère.

Un enfant malade oublie pour un instant ses souffrances et se livre même à la joie, si on lui présente un jouet qui lui plaît; il s'en amuse assez longtemps, l'abandonne, le reprend, pour l'abandonner encore par l'effet du désir du changement qui nous caractérise tous sans dictinction; car il devient indifférent pour le jouet qui lui avait donné tant d'émotion. Il a possédé ce qu'il désirait, il n'y tient plus.

Tant il est vrai, qu'au début même de la vie, nous retrouvons dans nos mœurs cette instabilité qui est le symbole de notre éphémère existence.

On voit des enfants qui, au lieu de délaisser les jouets qu'ils ont possédés, les gardent près d'eux, les conservent pendant longtemps. Ils se prennent en quelque sorte d'affection et de reconnaissance pour ces jouets qui les amusent; c'est presque un camarade animé, dont ils disposent à leur gré; ils s'y attachent.

Plus tard, ces enfants-là seront des hommes de tendresse, de dévoûment, de sacrifice. Heureuses natures, car leurs douleurs seront consolées! Le sacrifice appelle le sacrifice, la tendresse appelle la tendresse.

Les jouets sont aux enfants ce que les plaisirs

sont au bien-être de notre existence. Néanmoins, il y a des enfants pauvres condamnés à ne jouir d'aucun jouet; mais il y a pour eux quelques compensations d'un autre genre.

Les enfants des pauvres prennent de la joie et s'amusent avec les choses les plus simples; un légume, un fruit, des chiffons et même une pierre ou un morceau de bois les récréent ou fixent leur attention.

Quand on les promène, ils convoitent des yeux les jouets qu'ils aperçoivent aux mains des autres enfants; la plupart du temps ils passent sans pleurer, ni murmurer, après avoir tendu leur petite main vers l'objet désiré.

Les jouets sont pour les enfants une cause de joie et de plaisir; ils leur donnent aussi des tribulations. Que de fois ces bambins se disputeront un polichinelle, ou une toupie, se l'arrachant des mains! le plus fort triomphe, et le vaincu trépigne, pleure et se lamente; c'est déjà la vie et ses vicissitudes. C'est déjà l'esprit de propriété, l'entêtement, la personnalité, qui grandissent avec nous.

Empêchons ce germe de croître chez l'enfant; l'égoïsme, l'avarice, la brutalité en sortiraient.

Quel sujet de larmes quand l'enfant a brisé un jouet par étourderie! l'en voilà privé! n'ajoutez pas à son chagrin par dépit ou par correction : vous irriteriez sans amender.

Les enfants de maisons opulentes ont à leur dis-

position des armoires entières encombrées de jouets, qui devraient faire toute leur joie ; l'habitude de les voir sans cesse et de s'en amuser à chaque instant du jour, leur amène la satiété ; ils les négligent pour jouer avec des choses insignifiantes.

Ne donnez pas trop de joujoux aux enfants : il y a des maisons où il n'entre même pas un jouet; la première période de l'enfance s'y passe en privations. Habituez vos enfants à offrir leurs jouets à leurs voisins déshérités, faites qu'ils conçoivent tout de suite que la naissance n'apporte aucun droit, que le hasard seul fait naître un enfant misérable ou fortuné.

Entre ces deux créatures qui viennent de naître, Dieu n'a établi aucune distinction, aucune supériorité. Qui sait même si ce n'est pas du berceau d'osier que sortira l'homme supérieur?

Penchez-vous sur ces berceaux : quoi de plus attendrissant que le sourire de ces enfants! Quelle attraction nous entraîne à les voir et à les entendre! Quelle sympathie éveille notre rire par cette hilarité naïve!

Nous rions dans le monde, et bien souvent, sans savoir si nous nous amusons; les enfants rient si gaîment qu'ils s'amusent de rire.

Et comme ils choisissent les compagnons de leur gaîté! Comme ils les discernent entre les grandes personnes elles-mêmes! Comme ils devinent celles qui les aiment et qui doivent leur

plaire, partager leurs jeux, se réjouir de leur joie, s'attrister de leurs chagrins!

Ces nuances si fines et si délicates sont comprises par les bonnes mères; leur sollicitude incessante vole au devant de tout ce qui peut améliorer le sort de leur enfant.

Bonheur et malheur de l'enfance, vous tenez à la tendresse ou à l'indifférence de la mère.

X

LE TRAVAIL, LA MUSIQUE ET LES JEUX DE L'ENFANCE

Pour l'homme et pour l'enfant, il y a deux situations nettement tranchées : s'amuser et se divertir, ou travailler avec courage, avec énergie. L'une ne peut avoir lieu en même temps que l'autre. Seulement on sait que pour bien se divertir, il faut bien travailler : les plaisirs fatiguent, quand ils sont pris au détriment du travail.

Les ignorants et les paresseux n'admettent guère cette maxime; ils prétendent que les plaisirs à profusion sont les seules véritables jouissances, et que le travail qui vient les interrompre les gâte et les détourne.

Pauvres gens! ils sont sans doute d'une autre nature que nous; le plaisir ne les lasse pas : leur sensibilité est toujours prête à fonctionner, sans intermède de repos par le travail.

Il est indispensable que l'enfant parvenu à l'âge de huit et dix ans soit tenu au travail : afin que l'intelligence et la volonté s'exercent déjà sérieusement.

Les jeux et les divertissements doivent lui être accordés comme hygiène du corps, comme distraction de l'esprit et de l'âme, et enfin comme une douce compensation aux peines qu'il s'est données dans un travail proportionné à ses forces.

Lorsqu'un enfant a peu de dispositions au travail, armez-vous de patience, ne désespérez pas de le voir un jour moins se porter au jeu et prendre part au travail avec autant de zèle que ses petits camarades. Donnez-lui les jeux qu'il préfère, laissez-le se rassasier de ses jouets, et vous le verrez bientôt demander lui même à travailler.

Les dispositions de l'enfance pour les choses sérieuses ne se développent pas toutes au même âge; on voit des enfants précoces, sous l'inspiration d'une facilité inouïe; d'autres, retardataires, semblent manquer d'intelligence; ne vous tourmentez pas, leurs facultés ne sont qu'engourdies : c'est à nous de les raviver.

La plupart des enfants ont besoin d'être stimulés, quelquefois même avec une certaine énergie; il faut amener l'enfant à craindre les reproches de sa conscience, bien plus que son maître ou son supérieur.

Apprenez-lui la fermeté, la justice contre lui même.

L'appréhension d'une correction le déciderait souvent à aborder le travail qui lui est assigné, il s'y appliquerait peut-être, il semblerait devenir aussi grand travailleur qu'il est joueur.

Décevante apparence! triste réalité! ce travail ne profitera pas, parce que ce sera le travail d'un lâche qui a peur.

Plus l'enfant est pétulant, vif dans ses jeux, plus la vie est énergique dans son organisation; ne craignez pas qu'il s'en donne à cœur joie; il peut même suer et suer encore. Épargnez-lui seulement les refroidissements; plus tard, moyennant quelques précautions, vous l'habituerez aux transitions subites du chaud et du froid, aux courants d'air : vous lui donnerez insensiblement un corps invulnérable aux intempéries.

Soyez parcimonieux dans l'achat des jouets que vous lui destinez; des jouets nombreux n'est pas précisément ce qui leur convient; lorsqu'il y a profusion, l'enfant casse, brise et d'estoc et de taille.

Le jouet favori n'est pas toujours le plus dispendieux; ne lui en donnez que dans une juste mesure, pour éviter la satiété.

Parmi les jeux de l'enfance, les uns fortifient les membres par des exercices de force et de souplesse, d'autres sont en quelque sorte le point de départ de l'instruction.

Les barres, le ballon, la toupie, les raquettes exercent et fortifient le corps; le jeu de domino apprend à compter, le jeu d'alphabet à connaître

les lettres, le jeu de patience à disposer, symétriquement et par ordre, des pièces qui n'offriraient aucune forme, si elles n'étaient à leur place incrustées l'une dans l'autre.

Les boîtes de couleurs et de dessin, les crayons et le papier à dessiner sont recherchés par les enfants; ils veulent tracer des bons-hommes, de petites maisons, de petits paysages, et le tout ne retrace que des dessins fantastiques sans forme, qui excitent l'hilarité.

Encouragez ces applications de l'esprit : c'est déjà un apprentissage du travail.

Ne leur donnez pas le goût des cartes : plus tard ils se rappelleraient ces premières impressions, ils se passionneraient peut-être pour le jeu, qui coûte tant de larmes et de soupirs aux pauvres mères.

Depuis une vingtaine d'années, on applique les enfants à la musique.

La musique entre essentiellement dans l'éducation de la petite fille; on l'initie de bonne heure aux principes de cet art séduisant et plein de charmes, après les durs labeurs du savoir élémentaire.

Faites en sorte qu'au début, l'enseignement musical soit pour elle plutôt un jeu qu'un travail. Vous ne pouvez enlever à la musique les exercices minutieux, et en quelque sorte insignifiants; mais tout est habitude dans la vie.

Vous verrez la petite fille qui a des dispositions pour la musique se placer au piano, à l'heure indiquée, avec autant de bonne volonté qu'elle ap-

porte de plaisir avec différents jeux qui lui sont permis.

Il n'est pas encore venu à l'idée des inventeurs de créer un jeu des principes de musique, si ardus pour les enfants.

Nous offrirons prochainement un de ces jeux à nos petites filles chez Susse ou chez Giroux. Par exemple : la valeur des notes, c'est à dire la partie mathématique de la musique, sera représentée par des signes caractéristiques et amusants.

La blanche serait la reine, la ronde la dame d'honneur, la noire son Chambellan, la croche son page, la double, la triple et la quadruple croche un enfant, un jeune homme, un homme dans l'âge mûr et un vieillard ; le soupir, le demi-soupir, le quart de soupir les objets de toilette de la Reine.

Et enfin, les accidentelles, savoir : les dièzes, les bémols et les bécarres des bonbons de diverses couleurs ; le tout agencé d'après une règle écrite que l'enfant devra suivre de point en point.

Mais nous voulons vous en laisser la surprise.

En même temps qu'on lui place les doigts sur un piano, l'enfant doit apprendre la valeur des notes, sans laquelle point de musique possible.

Il y a des organisations de petites filles pour lesquelles apprendre la musique, n'est qu'un jeu; d'autres sont malhabiles et si joueuses, que l'on use de correction pour les tenir au piano et les obliger à étudier avec assiduité.

Les principes du piano sont arides, et d'autant

plus difficiles que les deux mains doivent fonctionner ensemble et avec une extrême régularité.

Laissez jouer les petites joueuses : dans quelques mois, si vous leur faites aimer la musique par votre indulgence, au lieu de la leur faire haïr par vos sévérités, elles vous demanderont d'elles-mêmes une leçon de piano.

Dès que l'enfant a saisi les premiers principes, donnez-lui tout de suite à déchiffrer des airs faciles, pris dans les chansons populaires, et surtout des passages des maîtres.

Les chants populaires bien choisis seront des souvenirs d'enfance, les passages des maîtres formeront le goût; n'abandonnez pas cependant les gammes par gradation de vitesse, ne délaissez pas les études.

On est généralement disposé à exiger des enfants des progrès rapides; on veut étonner les auditeurs par la précocité du jeu, par l'expression, par des tours de force : c'est un système de temps d'arrêt plutôt que de progrès.

Les enfants ordinairement apprennent à bredouiller avec des fautes innombrables et n'ont plus mémoire du morceau appris avec peine, s'ils sont deux jours sans le répéter; c'est ce que nous appelons un travail sans fond ni consistance. L'enfant s'en dégoûte peu à peu, au lieu de s'y adonner avec plaisir, avec ardeur.

Un moins grand nombre de jeunes garçons apprennent la musique, et les études sérieuses aux-

quelles on les destine n'admettent aucune perte de temps.

Il faut un si long apprentissage pour faire un musicien! Néanmoins, beaucoup d'entre eux reçoivent des notions de musique; mais bientôt ils cessent de cultiver ce qu'ils ont appris de cet art.

Il en résulte qu'il ne leur reste dans la mémoire que des idées confuses sur les principes et sur l'exécution musicale.

Nous aimerions mieux une ignorance complète de cet art.

Le dessin, qu'on apprend à presque tous les enfants, est d'utilité première : partout et dans tout on trouve du dessin; faisons des vœux pour qu'on prenne dans les arbres et dans les plantes les premiers modèles de la nature, qui est le meilleur maître.

L'artisan, le rentier, l'ouvrier, l'homme opulent, tous ont plus ou moins l'occasion de dessiner ou d'apprécier le dessin, soit par utilité, soit par fantaisie. D'ailleurs le goût public est intéressé à de bonnes études de dessin.

Le dessin offre aux enfants plus de facilité que la musique, en ce sens que les études sont moins arides et moins longues.

Le dessin avant la musique : le chant est fort goûté, fort apprécié, cela se conçoit, puisqu'il est l'instrument de la voix humaine, le plus mélodieux, le plus sympathique et le plus sublime. Le

chant entre assez dans les goûts de la jeunesse; c'est fort heureux!

Les labeurs sont moins rudes pour le travailleur qui chante en travaillant; l'enfant acerbe s'adoucit en chantant.

Le plain-chant en usage dans les églises pose la voix en lui donnant la sonorité et l'éclat que nous nous plaisons à rencontrer dans les intonations élevées et vibrantes.

On l'enseigne dans les écoles primaires pour le besoin du culte, et des cérémonies religieuses.

Comme le plain-chant parle en latin, nous croyons qu'il ne peut entièrement contribuer à l'éducation de la voix.

Ce n'est pas cette éducation que nous recommandons pour le moment.

Les parents sans fortune et chargés d'enfants destinent un ou deux de leurs enfants à la musique.

L'enseignement de cet art peut devenir un gagne-pain.

Les uns parviennent à un degré assez élevé pour professer; d'autres, aux dispositions moins heureuses, se destinent aux orchestres de bals et de théâtres, et l'on sait que ce nombre de musiciens est considérable, particulièrement dans les capitales.

La médiocrité dans l'art est une condamnation au malheur, à la misère; à moins de dispositions extraordinaires et bien constatées, ne

faites pas de votre enfant un musicien de profession.

Il y a des personnes qui n'admettent pas que l'étude de la musique soit un travail; elles prétendent que cet art offre un tel charme, que les principes, si difficiles qu'ils puissent être, s'apprennent d'eux-mêmes, à la faveur de la mélodie.

La musique est une langue; elle a sa grammaire et par conséquent ses difficultés.

Les principes de la musique sont arides pour l'enfance; la mesure en musique est assez difficile à saisir : c'est une application mathématique.

On n'apprend un instrument qu'avec des études sérieuses, et l'enfant ne goûte réellement le charme de la musique qu'après avoir vaincu les premières difficultés.

Non seulement cet art par lui même est difficile à acquérir, mais il exige beaucoup de temps, beaucoup d'études; et encore faut-il entretenir chaque jour ce qu'on est parvenu à savoir même couramment.

De nos jours, les jeunes garçons ont fort à faire. On exige d'eux des connaissances de plus en plus solides, de plus en plus variées; ils n'ont guère de loisirs pour cultiver sérieusement la musique, en même temps que les études compliquées auxquelles ils sont assujettis par la puissance de la civilisation moderne.

Ils auraient encore quelques loisirs à consacrer à cet art consolateur, s'ils le voulaient bien : leurs

goûts se placent ailleurs. Ils aspirent à l'émancipation, ils y travaillent sans cesse ; et cette ardeur est un obstacle à l'étude des principes de la musique : ils ne peuvent être appris utilement qu'avec des goûts sédentaires et des habitudes tranquilles.

La violence n'est pas faite pour les ravissements de la musique. Les dispositions pour cet art sont bizarres chez les enfants.

Ceux qui ont des parents musiciens et mille occasions d'entendre de la bonne musique, ne sont pas, pour cette raison, disposés aux aptitudes musicales et à la vocation de véritables musiciens.

Ce qui donne à un enfant des facultés exceptionnelles pour la musique ne peut se définir ; c'est une disposition particulière qui ne peut s'acquérir et que nous tenons directement de notre constitution naturelle.

On peut faire l'éducation de l'oreille et de la voix ; mais l'acquis ne vaudra jamais la nature.

En général, l'enfant qui a des dispositions pour la musique sent à peine l'aridité des études qu'elle exige ; il est séduit par la mélodie des sons qui frappent son oreille et son cœur ; le travail musical pour lui est une récréation, et il exécute les études les plus compliquées avec une facilité qui surprend, avec une justesse qu'il trouve sans la chercher.

N'obligez pas un enfant à apprendre la musique, lorsqu'il n'a pour cet art aucune disposition ; vous le tourmenterez inutilement ; il prendra de l'aver-

sion pour la musique et ne sera plus disposé à l'entendre avec plaisir, s'il s'est rebuté dès les principes élémentaires.

Or il manque un sens à ceux qui n'aiment pas la musique!

Le travail est à l'enfant ce que la rosée est à la plante. Il se développe mieux après l'application de l'esprit; il se livre au jeu avec plus d'entrain, quand il est satisfait de son travail. Il n'aura plus d'activité, s'il a passé son temps à des niaiseries. Il s'engourdit il se prend de torpeur.

Tout ce qui est art est ennemi de la contrainte.

Le génie des arts est un don naturel que nous développons avec le secours de l'intelligence, et qui nous conduit à la supériorité par l'application,

C'est par le travail que nous augmentons les facultés innées, c'est aussi par le travail que l'enfant exercera un jour une profession honorifique ou lucrative.

Stimulons l'indolence dès le berceau! Les goûts de paresse et d'oisiveté qui, dès les premières années, s'empareraient d'un enfant, seraient d'un augure fâcheux; car remarquez bien que la nonchalance, qui est la mère de l'oisiveté, ne naît pas tout à coup: elle a son point de départ comme toutes choses dans ce monde, avant de dégénérer en habitude.

Nous sommes trop souvent portés à exagérer les dispositions de nos enfants. L'amour, dit-on, est aveugle; notre tendresse pour eux nous obscurcit les yeux. Nous faisons mille conjectures

sur leur avenir; nous poussons même la vanité jusqu'à croire les nôtres bien supérieurs en génie et en intelligence à ceux d'autrui.

On aime à flatter ce qu'on chérit, ou plutôt on est jaloux et fier du mérite de ses enfants; et jamais, ou rarement, on ne reconnaît soi-même leur infériorité.

Tâchons de bien juger nos enfants, si nous voulons les bien diriger.

L'enfant qui, dans ses jeux, s'anime et laisse percer son feu sacré, possède une vivacité d'intelligence qui lui sera utile dans ses études. Son esprit se développera par les choses qui saisissent; il aura les généreuses ardeurs, les nobles élans : modérez ce feu des premières années.

La mémoire, si précieuse en ce monde, se meuble progressivement de tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils entendent, de tout ce qu'ils admirent.

Lorsque le moment sera venu de la cultiver, nous verrons bientôt ces jeunes gens réciter des tirades de vers avec le feu et l'accent de leurs émotions.

Nous le répétons, rien de ce qui touche aux devoirs qu'ils ont remplis ne doit rester sans récompense; mais cette récompense sera d'autant plus efficace qu'elle sera moins souvent accordée : et que jamais elle ne soit proposée comme un appât au désir de bien faire.

S'agit-il d'une partie de campagne? n'y laissez participer vos enfants qu'après vous être assurés qu'ils ont rempli la tâche imposée à leur âge.

Faites-leur bien comprendre que sans travail, pas de plaisir; sans le principe, pas de conséquence.

En suivant ce chemin du bon sens et de la raison, vous ne faillirez pas à vos devoirs, et vous vous féliciterez un jour d'avoir été justes, indulgents, et d'avoir appris à vos enfants le désintéressement.

Il y a des enfants capricieux dans le choix des jeux qu'on met à leur disposition. Froids et insouciants, peu sensibles aux émotions de la reconnaissance, ils regardent, pour ainsi dire, du haut de leur grandeur les jeux que, dans leur manière de voir, ils considèrent comme étant peu susceptibles de les amuser.

Ils s'arrogent d'ordinaire un ton de commandement qui déplaît à leur entourage; mais ils n'en sont pas moins d'excellents travailleurs : avec le temps, ces airs de suffisance disparaissent. Institution, pension, lycée, collége y contribuent; là tout est en commun : jeu, peine, chagrin et travail; là il faut obéir à la règle, là règne l'égalité.

On comprend si bien l'importance des jeux auxquels la jeunesse doit se livrer, que les récréations sont réglementées avec autant de ponctualité que le travail.

Quant à la privation des jeux, elle est plus sensible aux natures légères qu'aux natures sérieuses ou peu disposées à s'amuser.

Mais, dans tous les cas, cette privation doit s'exercer avec mesure, avec prudence : pas de récréation, mauvais travail.

Les jeux en plein air, même par un peu de pluie, sont favorables à la santé des enfants ; c'est en cas de mauvais temps que les récréations doivent avoir lieu à l'abri, quoique le vent et la pluie ne soient pas préjudiciables aux enfants bien nourris, bien vêtus, bien surveillés.

Il y a une affinité remarquable entre l'enfant et le vieillard ; tous deux sont aguerris contre le mauvais temps ; ils endurent le froid et le chaud avec une impassibilité que n'ont pas les personnes peu habituées au grand air.

Le vieillard, à la suite des années, s'est endurci ; la sensibilité du système nerveux s'est émoussée ; et il semble avoir un tempérament qui brave les intempéries.

L'enfant, de son coté, emporté par la passion du jeu, échauffé par les ardeurs du sang, ne pense pas à l'atmosphère dans laquelle il se démène et joue au grand soleil avec autant d'action qu'exposé à une pluie fine et désagréable ; et même si on ne veillait pas à sa santé, il se laisserait mouiller jusqu'aux os.

Ne forcez pas vos enfants à s'appliquer trop au dessus de leur âge : les uns pour en faire des savants, d'autres pour en faire de grands industriels, les uns et les autres pour en faire des aigles.

Si vous les surmenez, ils s'allanguiront et tomberont.

On ne s'attache pas assez à proportionner le travail des enfants ; on veut trop vite en faire des

docteurs de la science ; la plupart du temps on n'en fait que des oies.

Au lieu d'élévation, ils n'ont que prétention et pédantisme ; et au lieu de science, ils ne produisent que de la superficie : ils paraissent plus posés, plus sérieux : ils ne sont qu'épuisés.

Dans les manufactures, les enfants sont soumis à un travail rigoureux ; parfois on les soumet à des efforts trop énervants pour leur faible organisation.

Il serait à désirer que ce travail pénible pour leur âge fût interrompu par des heures de récréation et d'école ; mais on ne leur accorde que les heures de repas, ou bien souvent on les emploie à aller chercher au dehors le déjeuner de l'un ou de l'autre des ouvriers ; et s'ils font les récalcitrants, ils sont battus : c'est ainsi qu'on leur apprend à obéir.

Dans toutes les vicissitudes de la vie, les faibles sont toujours sacrifiés aux forts, comme dans la nature.

Il semble que les instincts des animaux dominent encore dans la société.

Appliquons-nous à combattre ces instincts dans les enfants.

La musique est sans contredit un des moyens les plus puissants d'inspirer la douceur et l'aménité aux enfants.

Nous avons connu des jeunes gens de vingt ans qui regrettaient amèrement de n'avoir pas appris la musique dans leur enfance.

Ils avaient dû demander à des efforts terribles de volonté l'adoucissement de leur caractère.

La musique doit résonner doucement autour du berceau et des jeunes années; elle ravit l'âme et la porte à la tendresse, à la bonté.

Ce langage est entendu de tous, jeunes ou vieux, ignorants ou lettrés.

Heureux celui qui sait parler et transporter les âmes vers les grandes choses !

L'exercice du cheval est utile, bien que l'électricité et la vapeur remplacent avantageusement les messagers les plus rapides.

Le dessin est indispensable à une éducation moderne :

La musique est le plus ravissant des arts d'agrément, la récréation la plus charmante et la plus civilisatrice,

La création d'orphéons d'enfants dans toutes les écoles devrait être déclarée d'utilité publique. En attendant ce progrès, apprenons la musique à nos enfants; qu'ils en connaissent au moins les éléments, et qu'ils puissent en éprouver le charme.

Dans les douleurs de la vie, la musique adoucit la souffrance; dans nos joies, c'est elle qui chante nos transports.

Chez les anciens, le poète ne s'accompagnait-il pas d'une lyre? Et dans les festins, les convives ne se passaient-ils pas de main en main la lyre pour célébrer leur bonheur?

XI

LES ENFANTS DES VILLES. — LES ENFANTS DES CAMPAGNES. — LES MÈRES

Nous avons tous un intérêt puissant à connaître de quelle manière sont élevés les enfants de la campagne : c'est à la campagne qu'on envoie souvent les enfants des villes.

Enfants de la nature primitive, ils ont conservé, dans certaines régions du globe, pour ainsi dire la sauvagerie du commencement du monde ; sans aucune notion de leurs facultés intellectuelles, et sans la moindre idée des bienfaits d'une éducation première.

Ils s'avancent dans le sentier de la vie, n'ayant pour lumières que le soleil, sans raisonner ni leur position, ni le but que peuvent atteindre leurs facultés.

Mais depuis que les illettrés reçoivent tant de soins, depuis que des écoles s'ouvrent de toutes parts, la tradition de l'ignorance se perd : et l'on imprime enfin aux enfants des campagnes un élan vers le développement des facultés.

On croit généralement que plus un enfant est soigné, plus il a de chances de vivre. Cette idée, sous bien des rapports, a effectivement sa raison d'être ; mais elle n'implique pas tous les enfants sans exception.

A la ville, les enfants sont entourés des soins les plus minutieux, et cependant la mortalité y sévit avec plus de rigueur que dans les campagnes.

Il est facile de s'en convaincre par la statistique des décès.

Pour commencer une éducation sérieuse des enfants de la ville, il faut nécessairement les tenir assidus, dans le recueillement et pour ainsi dire enfermés; des récréations tempèrent à la vérité cet état de choses; mais la distance est grande entre la liberté accordée aux enfants des villes, et celle qui est si largement distribuée aux champs et au village.

Quel air pur et bienfaisant ils y respirent! Quels membres vigoureux et robustes ils acquièrent au travail des champs qu'on leur fait subir de bonne heure!

Quelle nourriture saine et salutaire que celle de l'atmosphère pure et des aliments grossiers qui leur sont offerts; ils n'éprouvent pas d'indigestions, ni de malaises, pas de nausées; là les estomacs sont vigoureux comme l'air qu'on y respire.

Le petit paysan est plus fort que le petit citadin, non pas seulement parce que la race des campagnes a plus de robuste vigueur que celle des villes, mais parce que l'oxigène de l'air garde intacte sa puissance sur le renouvellement du sang.

Les maladies y sont rares, parce que les aliments y sont simples et d'une frugalité constante.

Tous les enfants sans exception sont allaités

par leur propre mère, qui ne connaît ni les bals, ni les fêtes, ni les soirées, ni les spectacles. Elle nourrit son poupon même jusqu'à la période de deux ans.

Le lait des femmes de la campagne ne subit pas, comme dans nos villes, l'échauffement qui provient d'un état sédentaire, des veilles et des nourritures raffinées ; il en résulte que ce lait est toujours dans un état de pureté qui donne aux enfants l'embonpoint et le tempérament le plus solide.

Ajoutez l'influence de la vie en plein air. Aussitôt qu'ils quittent le sein de leur mère, ils commencent un ordinaire de lait, d'œufs et de farine qui ne leur gâtent ni la bouche, ni les intestins.

Les autres situations sont en rapport avec les aliments; vêtus légèrement été comme hiver, ils s'habituent à braver le froid et la chaleur : aussi sont-ils exempts de rhumes et de presque toute autre maladie. Ces enfants, à un pareil régime, sont tellement robustes, qu'ils peuvent courir sans relâche, sans s'exposer aux réfroidissements; et même s'il pleut, ils reçoivent toute une averse, sans éprouver le moindre frisson : leur peau s'est endurcie à l'air.

Nos petits citadins sont capitonnés, ils ont la peau tendre.

De plus, condition essentiellement hygiénique : on ne veille guère au village, les enfants y sont réglés minutieusement : couchés avec le soleil, levés aux premiers rayons, ils acquièrent des forces supé-

rieures à celles des enfants de la ville, parce qu'ils sont davantage les enfants de la nature.

En ville, on ne se fait aucun scrupule de faire veiller les enfants, et même de les conduire en soirée ou bien au théâtre.

On leur échauffe la tête, on échauffe leur sang, ils dorment mal : et le lendemain matin, ils sont en mauvaise disposition de travail, ils se livrent avec peine à la besogne qui leur est assignée.

On les gronde, on les punit : l'on oublie que c'est la faute des veilles.

Ce n'est pas une médiocre tâche que d'être mère dans l'âge des plaisirs ; au sein des voluptés, malgré nos conseils, hélas! combien de mères voudront ramener la vie de leurs enfants au cours du soleil?

L'enfant habitué à veiller prétend ne plus jamais se coucher de bonne heure; le sommeil d'ailleurs ne lui vient pas avant l'heure accoutumée ; presque tout se fait habitude dans l'enfant, comme dans l'homme.

Va te coucher, dit-on : et l'enfant n'y va pas ; il n'a pas sommeil.

L'enfant est un jeune arbre ; ne perdez pas de vue que pour lui donner une bonne direction, il faut qu'il soit souple et docile. Il faut vaincre ses répugnances, quand elles n'ont d'autre but que celui de faire à sa petite tête et de ne céder en rien.

Couchez-le quand vous avez résolu de le mettre au lit.

Les veilles sont pernicieuses aux enfants, comme aux grandes personnes; l'heure du repos a été réglée par le cours du soleil. La nature a mesuré à la faiblesse de notre corps la réparation nécessaire de nos forces.

Si les cultivateurs, dans leur pénible métier, conservent une si grande puissance de vigueur physique, ils la doivent en partie à l'usage d'un régime frugal et tempéré, mais surtout à l'habitude de se coucher, pour ainsi dire, après les derniers rayons du soleil et de se lever avec l'aube du jour.

La vie des champs force le paysan à observer, pour ses heures de travail, les heures mêmes du soleil; ses habitudes prennent nécessairement quelque chose de celles des animaux par la régularité, par l'obéissance à la nature.

Il se couche avec les poules, parce que les poules l'éveilleront de bonne heure, parce que ses chevaux et ses autres bestiaux auront besoin de lui dès l'aurore.

Il y a donc une différence sensible dans la manière de vivre, soit à la ville, soit dans les campagnes.

Les petits campagnards, les plus misérables, ne vivent que de lait, de pommes de terre et de pain; et néanmoins ils jouissent d'une force musculaire qui se développe peu à peu, sans qu'il soit indispensable de leur donner de la viande comme aliment.

Il y a des contrées où le paysan ne mange du rôti qu'à Pâques, et au nouvel an : en est-il moins bien portant? en est-il moins fort? c'est qu'il est constamment exposé à l'air des champs qui le baigne et le retrempe incessamment; l'exercice continu lui fait braver les intempéries.

Cela ne tient-il pas lieu d'une nourriture confortable.

Ne craignez pas que les enfants de ces hommes de la nature soient plus moroses et plus chagrins que ceux de nos villes. Élevés simplement, et même misérablement, ils reçoivent de la nature et de l'exemple de leurs parents l'instinct du travail de la terre, aussitôt que les forces le leur permettent. Dès le berceau, ils aiment la terre : on dirait qu'ils pressentent qu'elle sera pour toujours leur mère nourricière.

Ils n'ont pas grand travail d'intelligence, leur cerveau est constamment dans un état de repos et de quiétude; ils vivent à l'instar des animaux, au point de vue de l'hygiène, et ils consacrent toute la somme de leurs forces physiques, aux pénibles travaux des champs.

Pauvres enfants! ils sont mis à l'école; mais, malgré le zèle et le désespoir du maître d'école, à peine savent-ils les lettres de l'alphabet et les premiers éléments de la lecture, que déjà le père et la mère pensent à les priver de l'éducation, pour tirer parti de leur activité, de leurs bras et de leur bonne volonté.

S'ils ont occasion de venir en ville, ils y passent comme des voyageurs : ils y voient une existence antipathique à leurs habitudes.

En ville, les enfants sont l'objet d'une sollicitude qui dégénère en contrainte. S'ils ont une toilette plus belle que de coutume, on les accable de recommandations : ayez bien soin de ne pas tacher vos vêtements! On leur fait quitter une contrainte pour une autre. Quelle méthode on emploie pour en faire des enfants instruits et bien élevés ! .

Souvent même, aux jeux, ils sont gênés dans leurs mouvements; on craint qu'ils ne se blessent, ou qu'ils ne se salissent, ou qu'ils ne s'échauffent, et en même temps qu'ils ne prennent pas trop d'exercice.

Au village, aucune surveillance n'est exercée autour des enfants : le père et la mère n'ont pas de temps à perdre; ils sont, pendant toute la journée, préoccupés de leurs travaux et laissent les enfants courir, sauter et jouer, à la grâce de Dieu. Et Dieu sait dans quel costume!

Les enfants misérables de la campagne, élevés pour ainsi dire comme les petits animaux de la basse-cour, quoique nourris dans le dénûment du pauvre foyer de la famille, grandissent gais et dispos.

Le grand air et la vie active entretiennent leurs forces.

Nous nous plaisons à signaler les efforts que l'on fait pour améliorer sinon le présent, au moins

l'avenir des enfants des campagnes. L'instruction tend à s'y propager; mais les villages éloignés des villes, et privés de tout contact avec la civilisation, compteront encore longtemps des parias, des misérables, des victimes de l'ignorance, tant que l'instruction ne sera point obligatoire. L'on dit : Est-il d'une nécessité absolue que l'enfant du village reçoive une instruction supérieure à la profession qu'il doit exercer? ne serait-ce pas au contraire un acheminement vers la désertion des campagnes? car, par l'influence qu'on exercera autour d'eux, s'ils sont instruits, ils contracteront des idées d'émancipation qui les porteront vers les villes pour y jouir des agréments de la vie et y tenter fortune.

Les travaux de la campagne ne souffriraient-ils pas de ce détournement de puissances physiques si précieuses pour l'agriculture?

Non, l'instruction n'éloignera pas des campagnes ; ce qui pourrait écarter des villages et dépeupler les champs, ce serait la médiocrité des salaires. Élevez les salaires, surtout pour les femmes, et l'on restera.

On vit mieux dans les villes ; on y va; mais comment élever les salaires? Par l'économie qui résulte de l'emploi des machines, par l'abandon de la routine, par l'enseignement des méthodes modernes d'agriculture, par une meilleure culture du sol.

Les campagnes de l'Angleterre, où tout se fait

par les machines, ne sont pas dépeuplées; et le sol, à superficie égale, produit trois fois plus qu'en France.

Tout dans ce monde a son bon et son mauvais côté; les enfants des paysans se portent mieux et sont destinés en général à la médiocrité; les enfants des citadins se portent plus mal, mais plus tard ils domineront.

Puisque l'homme est appelé, sans distinction de naissance, dans les champs ou dans les villes, à remplir ses devoirs envers la patrie et envers ses semblables, répandons si largement l'instruction, que tout enfant qui naît puisse un jour vivre de la vie de l'intelligence et aspirer à un état sans cesse meilleur.

Nous sommes les guides naturels des enfants qui naissent sur la terre. Le bonheur dont ils jouissent, ou le malheur qui les frappe, sont en partie l'ouvrage de notre initiative et de notre prudence.

Nous ne savons pas élever les enfants!

Ces innocentes créatures sont souvent à la merci des contrariétés du ménage, du peu d'aisance qui y règne, ou même de la misère. Ils n'ont ni l'esprit, ni l'intelligence assez développés pour se plaindre efficacement; et nous ne voyons que trop souvent des enfants victimes d'une situation qu'ils n'ont pas faite, et dont ils ne sont pas responsables, dépérir faute de soins et ne faire que des sujets rachitiques, au moral comme au physique.

Dans les campagnes, les enfants sont moins exposés à cette situation pénible; le tumulte et la cupidité des villes n'y règnent pas et le travail en commun qui s'y exerce, est d'une simplicité, d'une franchise, d'une bonhomie relatives dont les villes ne peuvent se targuer.

L'intelligence, il est vrai, y est peu exercée ; et cependant nul ne peut dire que l'enfant des campagnes ne soit pas aussi apte que celui des villes, soit à l'étude des sciences et des arts industriels, soit même à l'étude des beaux arts. C'est une affaire de développement et de nature.

Dieu donne-t-il à tous les enfants les mêmes facultés, sans distinction de race, de nationalité, de richesse ou de pauvreté?

Grave problème, devant lequel nous reculons de toute l'humilité de notre faiblesse.

La tradition, le progrès, l'éducation sont les éléments vitaux qui développent les intelligences et qui donnent au génie et à l'esprit de conception cette impulsion, cet élan généreux que réclament les puissantes applications de nos facultés.

Néanmoins, nous sommes forcés d'admettre les faits de l'observation.

En naissant, il y a des enfants doués d'une plus grande intelligence que d'autres; mais est-ce à dire qu'en cultivant celle de tous, on ne parvienne à en faire des hommes supérieurs?

Non, assurément; mais de tous on peut faire des hommes distingués.

Les enfants du village ne ressemblent pas physiquement aux enfants de la ville; le soleil et la réverbération brunissent leur teint.

L'atmosphère énergique des bois et de la plaine fait courir dans leurs veines un sang plus riche et plus vaillant; il ne redoutent pas les intempéries des saisons; ils sont robustes comme les arbres du grand chemin; ils défient les maladies qui assiégent l'humanité; ils ne les connaissent même pas.

Un simple officier de santé suffit, en général, au village.

Nous avons maintes fois observé l'allure presque sauvage des enfants de pays encore privés de civilisation. Malgré leur démarche gauche, saccadée, embarrassée, nous avons vu percer dans leur attitude le feu de leur âme, feu trois fois sacré dans ces vaillantes natures.

En les voyant, nous nous répétions nos regrets de tous les instants, d'hier, d'aujourd'hui, de vingt ans, de demain :

Pourquoi l'instruction n'est-elle pas répandue dans toutes les races? Pourquoi y a-t-il sur terre tant d'ignorants et si peu de gens instruits?

Pourquoi y a-t-il en France, à l'heure qu'il est, douze millions d'illettrés?

Ce pourquoi est facile à s'expliquer : la question tient essentiellement aux exigences de la vie, surtout dans les campagnes. Le paysan se fait aider par ses enfants, au lieu de les envoyer à l'école. L'indigent laisse vagabonder les siens.

A la ville, les enfants d'ouvrier sont destinés de bonne heure au travail manuel; ils ne peuvent prendre le temps nécessaire à l'étude même des premiers éléments de l'instruction; ou bientôt ils négligent la lecture et l'écriture dont ils ont reçu les premiers principes. Le travail, les distractions, les fatigues, le besoin de repos les emportent.

L'instruction et les sciences ne sont pas incompatibles avec le travail des champs ; mais les enfants n'ont guère de goût décidé que pour l'agriculture; ils ne connaissent pas autre chose que la campagne que cultivaient leurs ancêtres, et que cultivent leurs parents; la main qui se sert de la bêche et de la houe, ne peut se servir avec succès de la plume; cette main calleuse, habituée aux rudes travaux, ne peut faire usage d'un instrument aussi léger, aussi délicat.

La main du laboureur tremble en écrivant. Les machines! elles lui rendraient le calme de la main! Des obstacles multiples empêchent les campagnards d'aimer tout ce qui se rattache à l'instruction. L'intérêt mal entendu les domine par dessus tout.

Comment obtenir dans les campagnes des résultats favorables pour ce qui tient à l'éducation?

En faisant, des petits paysans, des conscrits de l'école primaire, par une loi.

Un paysan ne peut donner à son enfant d'autres principes que ceux qu'il a reçus lui-même.

Quant à la délicatesse de sentiment, il l'éprouve

à sa manière, selon son expérience, sa finesse d'esprit et selon les facultés de sa nature, facultés qui ne peuvent se transmettre.

C'est pourquoi nous voyons au village des paysans intelligents, pleins de cœur et de sentiment, dont les enfants restent, toute la vie, dans un état de rudesse et de grossièreté de mœurs que rien ne peut adoucir.

Si nous avons à déplorer cet état de choses malheureusement trop fréquent, nous avons aussi la satisfaction d'admirer les mille et une circonstances où l'esprit et l'intelligence du petit campagnard sont mis à l'épreuve et obtiennent un plein succès.

Nous avons fait notre éducation dans un collége de province où les premiers prix étaient assez souvent remportés par des fils de fermier et autres enfants de la campagne.

Qui de nous n'a, depuis les bancs de l'école, acquis la conviction que l'intelligence et les autres facultés de l'âme appartiennent à tous les enfants indistinctement, au moins jusqu'à un certain degré de puissance?

Ces enfants étaient au collége, moins initiés aux mille secrets de la civilisation ; ils étaient plus appliqués que ceux des villes, ils ne se permettaient aucune distraction au détriment de leurs devoirs ; ils se consacraient entièrement à l'étude : en toute chose, ils agissaient plus énergiquement.

Déplorons l'esprit qui se répand parmi les jeunes

gens des écoles et qui nuit au complément de leurs études. Les pauvres écervelés se trouvent trop vieux pour achever leurs études jusqu'au bout ; ils veulent entrer tout de suite dans la vie, sans armes ni bagages ; ils réclament une émancipation hors des limites ; et ils sont incapables de se conduire.

Pour connaître à fond les ressources que renferme l'organisation de l'enfant des campagnes, il faut le sortir du village, aussitôt l'âge de raison, l'amener à la ville, et le placer entre les mains de maîtres éclairés.

Si tous les petits paysans étaient amenés comme à une revue générale des intelligences, on trouverait en eux peut-être une aptitude supérieure à celle de cette jeunesse plus brillante qui, dans trop de circonstances, a plus de clinquant que d'or pur dans l'esprit et dans le cœur.

Si l'enfant des campagnes a des dispositions, il s'instruit d'autant plus sérieusement qu'il sait être venu à la ville en qualité de petit garçon raisonnable, pour faire un jour un homme tout autre qu'un paysan.

Sous les armes, le soldat du village ne le cède en rien au fils de la bourgeoisie ; ce n'est pas l'éducation qui donne du cœur ; c'est la flamme qui pétille dans les veines et dont tout homme doit être pénétré, s'il est appelé sous les drapeaux à la défense de ses libertés, à la délivrance de ses frères opprimés.

En ville, il existe, parmi les enfants, une démarcation plus sensible que dans les campagnes.

Il y règne des couches d'aristocratie qu'on ne détruira jamais aisément. Le riche ne met pas son fils dans la pension du pauvre. Les petits bourgeois ont des écoles à part, et les enfants du peuple sont réunis dans des écoles spéciales gratuites.

Hélas! quelle éducation distribue-t-on dans la plupart de ces écoles gratuites?

Les enfants sont mis à l'école dès l'âge de cinq ans; le père et la mère, vivant au jour la journée, ne peuvent disposer d'un instant pour surveiller leurs enfants; ils préfèrent les mettre en commun dans les écoles, pour éviter les accidents qui peuvent résulter par le peu de surveillance à leur égard; en un mot pour dégager leur responsabilité, plutôt que par zèle pour l'instruction.

Il y a des mères dans l'aisance qui font elles-mêmes l'éducation de leurs enfants, surtout de leurs filles; ce système n'a que de bons côtés, lorsqu'il y a plusieurs enfants; mais le défaut de contact avec d'autres petites filles nuit à la petite toujours seule; elle n'a pas l'occasion de former son caractère dans des réunions, où, toutes ensemble, elles apprennent à se céder l'une à l'autre et dont les innocentes conversations, quoique empreintes de frivolités, n'en sont pas moins un enseignement mutuel dont elles tirent profit.

Parmi les mères de famille, les unes, par prévention et par esprit de crainte pour la moralité

de leur fille, s'abstiennent de les mettre en pension; elles se persuadent que les soins les plus assidus de la part des maîtresses ne valent jamais l'œil vigilant d'une mère.

D'autres, dont les petites filles ont des caractères entiers et opiniâtres s'empressent de les mettre jeunes en pension, pour former leur caractère et leur inculquer l'esprit d'ordre et d'obéissance dont elles ne manquent que trop souvent au foyer de la famille.

Sur ce point, les opinions diffèrent : les enfants, d'après l'impulsion qui leur est donnée dès le berceau, commencent leur carrière sous des auspices plus ou moins favorables à leur avenir.

Le pire des systèmes est celui qui abandonne les enfants à eux-mêmes.

Dans les campagnes, les enfants ne sont ni contrariés, ni tourmentés, soit pour un objet de toilette, soit pour un manque de politesse, soit pour une mauvaise tenue; en plein air on les élève, comme le ciel accorde le développement aux arbres et aux plantes, sans avoir égard aux détails d'une pousse plus ou moins droite, plus ou moins garnie de feuilles; mais ils sont dressés, par la brutalité, à l'obéissance active et passive.

Nous n'approuvons pas ce rustique abandon des enfants. Ils ignorent tout ce qui tient aux bienséances et à la politesse; et quoique ces qualités soient moins essentielles au village qu'à la ville, on verrait avec satisfaction les petits paysans un

peu mieux élevés, pour ne pas être déplacés partout où ils pourraient être présentés.

La rudesse des manières se retrouve toujours dans les sentiments : elle les gâte.

Pour polir cette rudesse, il faut que l'instruction pénètre plus avant dans les campagnes.

Voyez : à peine âgé de cinq à six ans, l'enfant trotte déjà dans les champs, portant dans les bras, sur le dos ou sur la tête, soit un peu de bois ou de racines, soit des légumes, soit un faix d'herbes. Pieds et jambes nus, les trois quarts de l'année, il ne connaît que le soleil, le travail, le jeu et la messe du dimanche.

Avec des principes aussi austères, aussi simples, aussi élémentaires, comment exiger des enfants de la campagne une éducation de belles formes et de belles manières, analogue à celle des enfants de nos villes?

Nos jeunes citadins en valent-ils mieux? Quant au caractère de ces enfants de la nature, il est généralement plus souple et plus facile que celui de nos enfants, et cela se conçoit.

En ville, on offre aux regards des enfants mille séductions pour l'esprit et l'imagination.

Tout va bien, quand rien ne leur est refusé; mais si l'on résiste à leurs petites volontés, ce sont des cris et des trépignements qu'on a bien de la peine à réprimer.

Ces exigences, il faut éviter de les satisfaire : elles gâtent le cœur et le caractère des enfants et

les disposent à une intempérance de désirs déplorable.

L'enfant a peu de raison : plus vous vous efforcez de l'amuser, plus il sera chagrin et maussade quand l'heure sera venue où les jeux cesseront.

Dans les campagnes, point de ces exigences, point de ces volontés absurdes qui rendent les enfants insupportables ; pas de distraction pas d'amusement qui les surexcitent; on fait autour d'eux peu d'usage de l'esprit et de l'imagination, ils vivent de la vie matérielle, de la vie primitive qui les exempte des douleurs et des chagrins auxquels sont chaque jour en butte nos enfants des villes, au sein d'une civilisation où l'on ne vit guère que d'une existence de convention.

L'expérience prouve qu'un enfant, retiré tout à coup de la ville pour séjourner dans les campagnes, s'habitue aisément à l'austérité et au peu de bien-être des petits campagnards; tandis qu'un enfant du village, amené en ville pour y demeurer, se fait difficilement au train de vie de nos enfants, dont on se préoccupe du matin au soir. L'acclimatation lui est pénible.

Les champs ont un attrait irrésistible, pour tous les âges, pour tous les caractères; on y trouve le bonheur sans effort, sans affectation, sans préparation, et aussi simple que les prairies aux mille fleurs, inondées de soleil et de lumière naturelle.

La ville a trop d'ombre et de becs de gaz pour le jeune paysan.

Aux champs, c'est un autre air qu'on respire! en un mot, c'est aux champs qu'on trouve le calme de l'esprit et le repos de l'imagination; mais en ville, c'est un assaut perpétuel de contraintes, d'invraisemblances, de contre-vérités, de déceptions, de tiraillements. Puis surgissent le besoin d'argent et le désir du luxe qui bouleversent les jeunes années des enfants à la ville.

Les enfants des campagnes n'ont ni le langage, ni les manières pour séduire; en revanche, ils sont doués d'une bonhomie qui les rend naturels, sans fard, ni contre-façon : leurs rudes manières ont aussi leur charme.

Les prévenances du père et de la mère ne sont pas les mêmes au village et dans nos villes.

Nous sommes toujours préoccupés de nos enfants; nous plaçons notre amour-propre à les faire valoir aux yeux du monde; nous ne cessons de les combler de soins, d'attentions, de prévenances et de recommandations.

Au village on ne se préoccupe que d'avoir des enfants actifs, laborieux et le plus obéissants qu'il est possible.

Il y a dans le monde des préventions que rien ne peut déraciner.

Quand on voit un enfant sans éducation, on est porté à lui croire des facultés inférieures. Les dehors sont importants dans ce monde. Si nous voulons réussir, nous devons d'abord séduire les yeux; une bonne mine, un galant extérieur nous fait

juger moins défavorablement. Sous une mise et des manières communes, nous baissons dans l'estime des gens. Tâchons de donner à nos enfants la solide constitution des petits villageois, par l'hygiène et la gymnastique, et par une bonne direction, l'élégance et la politesse des petits citadins.

Par dessus tout, efforçons-nous de leur donner les délicatesses de la conscience.

XII

LES ENFANTS ENTRE EUX. — L'ŒIL DES MÈRES.

Les enfants trop émancipés, dès l'âge de raison, ont la vanité de se croire assez expérimentés pour se soustraire à toute surveillance ; ils raisonnent des choses avec une suffisance grotesque ; tout contrôle leur est à charge, ils n'en font qu'à leur tête et condescendent aux observations de leurs parents, plutôt par résignation que par obéissance volontaire ; ils ne sentent pas les services qu'on s'attache à leur rendre.

La fréquentation d'autres enfants pousse tantôt au bien, tantôt au mal ; mais presque toujours à l'émancipation. Ils prennent un aplomb qu'il est dangereux de ne pas combattre.

La vanité et la suffisance ne sont plus de nos jours, où la vie devient si rude pour les hommes et où ces défauts sont non moins funestes chez les enfants que chez les grandes personnes.

Un jeune homme sérieux et modeste est toujours recherché ; un jeune homme de ton tranchant dans ses manières ou dans sa conversation ne tarde pas à être jugé à sa valeur.

Son amour-propre souffre des jugements qu'on portera sur lui, sa vaine fierté tombera et pourra même descendre jusqu'à l'humiliation.

Pères et mères ! étudiez le caractère et la conduite des enfants que les vôtres doivent fréquenter : l'influence des instincts de l'enfance a des suites décisives.

Une dame avait deux petits garçons, ennuyés de jouer ensemble sans avoir jamais près d'eux d'enfants étrangers. Cette mère, pleine de sollicitude, les réunit un jour à de petits amis de son voisinage.

L'aîné pria sa mère de les laisser jouer avec les enfants d'un ouvrier. La mère, à qui ce contact répugnait, s'y refusa formellement ; elle craignait qu'ils ne fussent mal élevés et donna pour société à ses deux enfants les trois fils d'un de ses amis.

Mais qu'arriva-t-il ? Ces trois garnements, bourrus, malhonnêtes et vicieux, donnèrent aux enfants de cette dame un exemple funeste.

Elle s'aperçut du danger et fit rompre ses enfants avec leurs petits amis ; puis elle les fit jouer avec les enfants de l'ouvrier, les suivit pas à pas, se rendit compte de tout ce qui pouvait se passer entre eux : elle obtint la conviction que les enfants de cet ouvrier étaient modestes, sages et bien

élevés, qu'ils ne pouvaient communiquer à d'autres le venin corrupteur de mauvais instincts, de sentiments bas et condamnables.

Ce n'est pas toujours où se trouve la fortune que sont les enfants les plus charmants.

Les caractères d'enfants sont mal observés en général; dans les grandes maisons ils recèlent des tendances vicieuses qui, plus tard, se développent par la facilité que donne l'opulence pour assouvir les passions.

Cet ouvrier locataire de deux mansardes est honnête comme sa femme; tous deux ont des sentiments délicats; ils n'ont pas de fortune à laisser à leurs enfants, mais ils leur légueront les principes de vertu, de travail et de probité qu'ils pratiquent eux-mêmes. Les enfants ont déjà profité de ces exemples; ils sont doux, réservés, polis.

On n'a pas toujours le bonheur de diriger ses enfants selon les sentiments dont on est animé soi-même.

Les caractères sont si bizarres, si difficiles à saisir, que bien souvent on fait fausse route dans la manière de les diriger.

On échoue par impatience, par déception, par erreur sur le caractère qu'on veut réformer, par croyance en l'efficacité des moyens de violence ou d'autorité.

Bien élever matériellement les enfants, c'est une difficulté; leur faire apprécier le bien, c'est une difficulté; les préserver du contact vicieux, c'est

une difficulté; en un mot tout n'est-il pas difficulté dans la vie, depuis le jour où elle nous ouvre ses portes jusqu'à l'heure fatale qui nous précipite dans la tombe?

Si vous réunissez un essaim d'enfants, surveillez de loin ou de près, sans les gêner, sans les gourmander : et jamais ne les laissez trop longtemps seuls, trop longtemps abandonnés à eux-mêmes.

Dans un fruitier, il suffit d'une seule pomme malade pour semer la contagion parmi toutes les autres.

Il est prudent de chercher à connaître l'enfant qui peut corrompre ses camarades. Celui-là aura peut-être l'extérieur le plus aimable, le plus avenant.

C'est une étude à faire, étude de tous les instants, et dès que vous avez reconnu qu'une brebis est galeuse, n'hésitez pas; plus de considérations, plus d'égards, pas de faiblesse; emmenez vos enfants, ayez la fermeté de les séparer; quelles que soient les personnes que vous puissiez froisser : les susceptibilités que vous exciterez contre vous sauvegarderont vos fils et vos filles.

Si vous avez vous-même un garçon vicieux, rendez à vos amis le service de ne pas le quitter des yeux, quand il joue avec d'autres enfants; et à la moindre action malfaisante de sa part, corrigez-le avec sévérité, en présence même de ses petits camarades, mais toujours par des paroles énergiques ou persuasives, par la privation de ce qu'il préfère,

jamais par la brutalité. Vous avez envers les parents une responsabilité morale à sauvegarder.

Il n'y a point d'âme qui n'ait en quelque sorte sa fibre sensible : cherchez-la, vous la trouverez. Ce n'est pas en frappant l'arbre, ou bien en lui cassant les branches que, vous obtiendrez de bons fruits.

Soyez-en convaincus : on vient à bout des caractères dits incorrigibles, enracinés dans le vice. Corrigez par l'amour, non par la haine; améliorez par la prudence et par le tact.

Observez donc les enfants quand ils se réunissent. Les uns sont d'un caractère froid et peu communicatif; ils doivent être surveillés de plus près que ceux qui ont la physionomie ouverte et enjouée, qui sont prévenants et doux avec leurs camarades et qui obéissent à la plus légère injonction d'un père ou d'une mère. Vous seriez bien trompés si ceux-là avaient des instincts vicieux, et autre chose dans le cœur que la naïveté et l'innocence de leur âge.

Il y a des nuances à saisir, quand vous observez la conduite d'un enfant; s'il a commis une faute, tâchez d'en obtenir l'aveu de lui-même. Ne l'abordez pas avec colère, avec emportement. Sachez mener la scène peu à peu, sans rien brusquer.

Si vous criez, l'enfant croira avoir fait une faute grave, craindra un châtiment sévère et se renfermera dans des dénégations mensongères; alors rien ne pourra faire sortir de sa tête la vérité, que vous avez si grand intérêt à connaître.

Agissez par les voies persuasives, sans mauvaise humeur, sans courroux, sans brusquerie : l'enfant avouera ce qu'il a fait, même la faute la plus impardonnable.

Ce courroux, cette humeur, cette brusquerie, seraient une inconséquence de votre part : de juge que vous êtes, vous deviendriez coupable. Les enfants ne s'y trompent pas : ils ont une finesse et une droiture d'esprit singulières.

L'enfant juge sans aigreur, sans passion, et son léger bon sens le porte même à ne conserver aucune rancune contre la main qui l'a frappé, s'il sent qu'il a eu tort.

Mais, au nom de Dieu, ne frappez pas : punissez pour amender. Même après une punition, l'enfant est encore disposé à jouer ; ses mouvements, ses allures nous prouvent qu'il n'a pas d'arrière-pensée, tout est chez lui aussi simple que la nature primitive ; mais il est fâcheux que les enfants aux instincts de vertu et de bonté corrompent fatalement la pureté originelle de leur caractère, au contact des petits mauvais sujets.

Il n'y a pas d'enfants qui, devenus grands, n'aient souvenance de la manière dont ils ont été dirigés. Interrogez, observez, et vous verrez que les hommes s'applaudissent chaque jour d'avoir été maintenus, dans leur jeunesse, par des procédés justes et énergiques. Ils ne seraient pas devenus des hommes de cœur et de raison, si on les avait abandonnés à leur pente naturelle.

Ce raisonnement judicieux, cette sensibilité délicate, ce dévoûment à la justice, à la vérité, tout cet ensemble de vertus ou de talents est le fruit de l'éducation.

On prétend que les mauvais sujets sont ceux qui ont le meilleur cœur. Comment interpréter cette parole malheureuse?

Doit-on attribuer la bonté de cœur à un enfant qui, déjà grand, donne à ses parents de graves sujets de tristesse? N'est-ce pas plutôt par l'effet de son mauvais cœur, qu'il tourmente et qu'il afflige sa mère? N'est-ce pas aussi par ses actions coupables qu'il déconsidère sa famille? Ces mots *mauvaise tête* sont-ils dénués de sens?

Nous sommes trop indulgents envers les enfants pour les accabler; mais il y a des circonstances où ils sont si peu raisonnables qu'ils mettent le désordre partout et chagrinent tout le monde.

Supporter cette conduite, c'est l'approuver. Constamment les flatter, c'est les encourager au débordement de leurs fantaisies et de leur égoïsme naturel.

Ce qui a pu faire dire que les mauvais sujets avaient bon cœur, c'est qu'en maintes circonstances, s'il s'agit d'aumônes par exemple, on les voit s'offrir les premiers pour donner aux pauvres.

Cela tient au vif élan de leur caractère, aussi prompt pour le bien que pour le mal.

Dirigez cet élan uniquement vers le bien. Le mauvais sujet est rarement avare; il vit dans les

prodigalités. Néanmoins on voit des exemples de la cupidité tournant chez lui à l'égoïsme.

Un mauvais sujet ne devient pas instantanément un être repoussant. Ses vices vont par gradation comme toutes les maladies; et pour en arrêter l'envahissement, il faut apporter des remèdes efficaces à son esprit et à ses tendances déréglées.

Mais si le remède est entièrement impuissant, préparez-vous à le voir se traîner dans la fange et à finir misérablement avec des vêtements en lambeaux, ne laissant après lui qu'une âme avilie et dégradée.

Ce livre, nous l'espérons, sera lu par les jeunes gens. Dans ces feuillets, plusieurs reconnaîtront la définition exacte de leur caractère et de leur manière de voir; ils y puiseront des réflexions utiles pour eux-mêmes, et pour ceux sur lesquels un jour ils auront de l'ascendant.

La mère possède un coup d'œil presque infaillible pour juger son enfant; lorsqu'elle veut ne plus s'aveugler, elle entrevoit insensiblement ce qu'il sera, ce qu'il deviendra. Mais si elle l'entoure d'une sollicitude exagérée, fruit de la faiblesse et de l'aveuglement, il est à craindre que l'enfant, se faisant sur toutes choses une volonté irrévocable, ne perde peu à peu le fruit de la bonne éducation qu'il reçoit.

L'enfant ne sait guère s'aider lui-même ; il faut qu'il soit soutenu, secondé, encouragé vers le bien et détourné du mal; ses instincts sont vifs,

son esprit toujours préoccupé; et s'il ne travaille pas dans un sens, il travaille dans l'autre, soit pour satisfaire ses goûts, soit pour flatter son petit amour-propre.

C'est pourquoi nous exhortons les parents à lui imprimer une bonne direction.

Nous entendions l'autre jour un musicien parler ainsi des enfants :

« L'enfant, disait-il, est une corde sensible : pour la faire vibrer afin qu'elle rende un son pur, il faut un archet qui ait toutes les conditions de supériorité; et, dans ce sens, l'action de l'archet, c'est la manière de diriger l'enfant et de le châtier quand il fait mal. »

Un horticulteur répondit :

« L'enfant est une fleur en bouton, qui, par sa délicatesse, ne supporte pas le moindre froissement; si cette fleur est soignée, et garantie des petits vers disposés à la ronger, avec le temps le bouton s'épanouit et présente à nos yeux une fleur charmante dont on s'empresse de savourer le parfum.

« Si au contraire le bouton, à peine éclos, est rongé peu à peu par le vice et la corruption, il ne produit plus qu'une fleur livide et étiolée. »

On a vu des mauvais sujets reprendre, en grandissant, le sentiment du devoir et de l'honneur; et cela sans que des moyens de coercition aient été mis en usage à leur égard.

Ce revirement tient à la disposition du caractère qui, à un moment donné, se trouve aidé par le dé-

veloppement d'un jugement sain; dans ce cas, le père et la mère s'applaudissent de cet heureux changement et comblent leur fils d'éloges, en oubliant son passé.

Ne devraient-ils pas aussi se louer d'avoir su mieux, quoique tardivement, diriger leurs enfants?

D'autres, d'un jugement étroit, d'une mauvaise volonté désespérante, s'enracinent dans le vice.

Infortunés parents! il ne vous reste plus qu'à verser des larmes sur la conduite de votre malheureux fils: il est mort moralement. Et cependant, dites-vous, il eût été facile à ce mauvais sujet, en appréciant les qualités de son père et de sa mère, de s'amender, de devenir meilleur et de faire oublier ses fâcheux antécédents; mais Satan le poursuivait et tenait parfois sa victime étroitement serrée.

Avez vous rempli tous vos devoirs envers vos enfants? N'est-il pas plus facile d'accuser le diable, plutôt que vous même?

Nous le répétons : les préférences, dans l'intérieur des familles, au détriment de l'un ou de l'autre, sont une plaie et un péril.

L'enfant aigri et rebuté au moindre mot qu'il prononce, au moindre geste qu'il fait, s'assombrit, devient mélancolique : et s'il a des tendances vers l'émancipation, ce sera un mauvais sujet.

Pas de préférences, pas de sujets de jalousie, pas de remontrances injustes, pas de punitions exagérées : récompensez vos enfants au même degré lorsqu'ils ont fait bien; mais sachez choisir

vos récompenses : qu'elles n'excitent pas la cupidité.

Ces conseils, ce sont les lois de la famille pour toutes les minutes, pour tous les instants ; si vous vous en écartez, à vous seuls la responsabilité des suites fâcheuses.

Dieu, en créant l'animal raisonnable, a voulu qu'il fût responsable de ses faits et gestes envers ses enfants. Comme sa puissance est infinie, aucune particularité de l'intérieur d'une famille ne lui échappe : et si nous devons en croire notre pressentiment, un jour viendra où tous indistinctement nous serons appelés à rendre un compte sévère de nos actions.

Veillez donc, veillez sur les réunions d'enfants : vous y rencontrerez en raccourci l'image de notre société.

Parmi ces petits êtres, il existe, comme dans nos réunions d'hommes, un ou deux grands parleurs qui stimulent et dominent les autres, tranchent les questions et décident de la direction que prendront les jeux de tout genre ; puis, conduisant leurs camarades comme par un fil électrique, ils s'arrogent même le droit de punir les récalcitrants : eux aussi se font rendre des comptes.

Les enfants ont l'esprit faible et trop aisément dominé, à tel point que, si l'un d'entre eux reçoit un coup ou une blessure, ce n'est pas toujours le coupable qui est dénoncé.

Celui qui a le plus d'influence, s'il protége

l'agresseur, tient l'attaque secrète et déclare aux parents tout autre enfant, étranger à cette mauvaise action. C'est déjà ce qu'on appelle un politique! Comme si la politique et l'honnêteté pouvaient se séparer!

L'enfant dénonciateur n'a pas conscience du rôle odieux qu'il joue en pareille circonstance.

Il ne comprend pas que, d'après les lois naturelles, le coupable seul doit subir le châtiment d'une faute.

On doit donc le tancer vertement et l'humilier. s'il se peut, sur sa dénonciation mensongère ou non : la dénonciation n'est pas honorable.

Chez les enfants, le mensonge est une faute de raisonnement, un fruit de la crainte.

Le proverbe « un menteur est un voleur » est assez exact; mais le proverbe aurait dû ajouter:

« Le menteur est un paresseux.

« La paresse, comme le mensonge, conduit à tous les vices.

« Le menteur est un sot : la vérité ne tardera pas à le confondre. »

Soyez sévères sur les déclarations de vos enfants; tenez-les en garde contre le mensonge; placez-les toujours en face de la vérité : évitez de mentir en leur présence, car ils s'en autoriseraient pour agir de même à votre égard.

Un mauvais sujet est presque toujours paresseux; un paresseux est presque toujours un menteur. Il dissimule afin de cacher aux yeux de son

père ou de sa mère le motif blâmable qui l'a déterminé à ne pas exécuter un ordre, à ne pas remplir une tâche, à ne point prendre une peine ou une fatigue.

Ainsi, le mensonge et la paresse agissent sous la même influence ; tous deux sont solidaires, tous deux attaquent la dignité de l'homme.

L'enfant invoque le mensonge à son aide, afin de se soustraire à une correction ; et si son mensonge est dévoilé, il est victime de sa duplicité ; car on lui inflige une punition plus sévère que s'il eût déclaré la vérité.

Mensonge, imprévoyance, faux calcul, sottise : tout cela se tient.

Les enfants entre eux se prêtent aide et assistance : l'homme est un animal destiné à vivre en société. Nous voyons des enfants naturellement protecteurs, soutenant les plus faibles et les aidant même à se tirer de péril.

Les plus avancés en résolution se donnent un air d'importance dans l'exercice de leur protection ; ils rappellent à l'ordre, imposent leur autorité, infligent des punitions et quelquefois menacent de voies de fait, tant ils apportent de zèle à primer et à faire les petits maîtres.

Il est dans certaines natures, dès l'enfance, de prendre un ton de supériorité.

Il leur est si doux de commander, sans avoir appris à obéir, et de dominer les autres !

Il leur est dur, il leur est aride d'obéir passive-

ment; primer est leur côté faible, ou, si vous préférez, leur côté fort.

Enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse, tout âge a des tendances à dominer dans les natures énergiques : c'est dans le sang, c'est dans les nerfs.

Que les parents détestent les rapporteurs, les dénonciateurs! Toute dénonciation implique chez l'enfant une lâcheté, ou le désir de faire du mal à quelqu'un.

Il y a cependant des circonstances qui nécessitent pour vous la connaissance d'une faute commise, afin d'arrêter le progrès des conséquences. Dans ce cas, un rapport selon la vérité est utile; mais n'attendez pas que l'enfant en prenne l'initiative. Éclairez-vous en interrogeant.

Par exemple : les dénonciateurs pour une vétille, pour une queue de cerise, pour un brin d'herbe, et cela avec la mauvaise pensée de faire punir un enfant, font une dénonciation coupable et perfide; c'est une mauvaise action préméditée qu'on ne peut trop blâmer.

Il y a des parents qui soutiennent et même encouragent les enfants rapporteurs; mais il y en a d'autres qui les ont en horreur.

Les premiers se disent :

Pour savoir la vérité, il faut tout entendre, rapports faux ou rapports vrais; les derniers, peu disposés à punir, reçoivent très mal les instigateurs et les provocateurs de corrections.

Quand le rapport est dans la vérité, il a jusqu'à

un certain point sa raison d'être ; vous devez savoir ce qui se passe : mais prenez garde!

Tout rapporteur enfle et brode sur le délit pour lui donner un caractère de gravité. Il y a souvent bassesse et méchanceté.

Les dénonciations courageuses, celles qui consistent à s'accuser soi même, doivent être seules supportées.

Jusqu'ici nous avons fait mention particulièrement des petits garçons, sous le rapport du caractère et de tout ce qui constitue l'organisation morale.

Néanmoins nous ne devons pas oublier le caractère des petites filles entre elles, malgré l'analogie de leurs habitudes avec celles des petits garçons.

Les petites filles entre elles émaillent leurs jeux de causeries piquantes, naïves, bizarres, originales.

Lorsqu'on est à portée de les entendre deviser, jaboter, crier, chanter, on se fait une idée de la langue particulière aux dames.

Déjà, dès sa première désinvolture, la petite fille ne manque pas d'une certaine élégance et d'expressions choisies.

La petite fille est instinctivement initiatrice; si elle reconnaît à sa mère un bon ton et de belles manières, elle la copie à merveille, prend un langage fin et délicat, en se donnant des airs de dame.

Cela soit dit des petites filles de grande maison : elles conservent entre elles une certain étiquette, jusqu'au moment où la joie, les espiègleries et les rires s'emparent de leurs petites personnes.

Il y a toujours dans les réunions de petites filles une ou deux *influences* qui se donnent des tons de maîtresses de maison, allant et venant, félicitant l'une, grondant l'autre, donnant des ordres, veillant à tout, corrigeant même celles qui transgressent les limites où doit s'arrêter la liberté de chacune.

On leur demande conseil, on brigue une place auprès d'elles, on satisfait le moindre de leurs désirs; et, lorsqu'elles imposent silence, toutes se taisent et s'efforcent de leur plaire.

Il y a parmi ces petites filles des esprits très fins, très déliés et très rusés même; on reconnaît leur sexe à leur démarche, à leurs manières, à leur langage.

En général, on les rend coquettes, dès le seuil de l'existence : cette coquetterie précoce est pour les mères un coup d'œil enchanteur dont elles savourent les délices.

N'oubliez pas que la coquetterie mène au désir de plaire quand même.

Dans l'intérieur des familles, on remarque des petites filles qui ont naturellement un esprit d'ordre à offrir en modèle. Vous les voyez, tour à tour, sur une simple injonction de leur mère, donner des soins au ménage, et en même temps trouver des loisirs pour soigner le plus jeune enfant de la maison.

Ces circonstances se présentent plus particulièrement dans les familles d'ouvriers.

Là point de serviteurs, pas d'autres secours que de l'aînée des enfants, assez raisonnable pour se prêter de bonne grâce aux exigences de la vie d'intérieur.

Lorsque ces petites filles pauvres se réunissent, elles jouent, chantent et sautillent avec le même élan que celles de grande maison.

Mais ce qui est à leur avantage, c'est qu'elles sont sans manières, sans affectation, telles que la nature les a faites, ne craignant pas, dans la simplicité de leur toilette, de se salir, ni de se chiffonner : tandis qu'on assujettit les petites filles en toilette à une démarche raide et empesée qui nuit à la grâce naturelle.

XIII

LES BALS D'ENFANTS A LA VILLE. — LES MÈRES AU BAL.

Les bals d'enfants sont une des réunions où l'on peut observer les mœurs, les habitudes et les instincts de l'enfance : le plaisir les emporte loin de toute contrainte.

Les mères de famille s'enorgueillissent de l'attrait de ces assemblées ; elles se rappellent leurs années d'insouciante tranquillité, elles tiennent à donner aux enfants une distraction agréable, et elles y trouvent une satisfaction personnelle, dans

la musique, le bruit, le mouvement et surtout dans la vanité de produire leurs filles et leurs garçons.

Ce genre de récréation mondaine a un prix inappréciable aux yeux des enfants ; il a aussi ses dangers.

La coquetterie dont on entoure les enfants, dans l'âge tendre, est particulièrement nuisible aux petites filles : selon leur caractère plus ou moins porté à briller par la toilette et les minauderies, elles auront plus tard un bonheur plus ou moins sérieux.

Un bal d'enfants est réellement d'une attachante observation : les petites filles y déploient les qualités de l'extrême jeunesse, relevées par des toilettes de bon goût qui rehaussent encore leurs avantages physiques.

Les petites filles ont des rayonnements sur le front, à l'aurore de la vie.

Quelquefois infatuées de leur petite personne, elles se contemplent de la tête aux pieds, et font ingénument des réflexions pleines de finesse et, pour ainsi dire, de sel féminin.

La salle du bal est décorée de fleurs, de tentures, de grâce et d'élégance ; les mères, rangées sur les banquettes, ne quittent pas leurs filles et ne cessent de les admirer.

Ce brillant essaim de petites femmes en miniature est impatient de s'élancer au premier coup d'archet ; elles sautillent d'avance, jabotent ensemble ;

elles font un ramage qui témoigne de leur allégresse et porte le ravissement au cœur des mères.

Les jeunes garçons, déjà fiers des prérogatives de leur sexe, se préparent aux engagements, et disposent dans leur petit esprit le choix qu'ils vont faire parmi ces vivantes galeries.

Quelques-uns, gênés dans leur toilette, éprouvent des difficultés à mettre un gant trop étroit; un autre essuie avec un mouchoir la trace qu'un maladroit a imprimée sur son soulier vernis; l'un, dont la cravate est mal mise, se trouve pour ainsi dire étranglé : de dépit il frappe du pied et fronce le sourcil; un autre a perdu son mouchoir et prévoit qu'il sera obligé d'aller à l'emprunt pour s'essuyer le front; d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, pressentent le moment où ils seront dans l'embarras, ignorant les figures de la contredanse, et n'ayant aucune idée de la valse ou de la polka.

Tous ont déjà un grain de vanité : ils veulent avant tout qu'on les remarque.

Les petites filles sont moins susceptibles d'un dérangement de toilette; les mères ne les perdent pas de vue; elles ont l'œil attentif à leur moindre mouvement, toutes prêtes à remédier aux désordres, aux dérangements, aux accidents qui pourraient compromettre leur amour-propre de mère.

On donne le signal de la danse : avec quelle grâce enfantine ne voyons-nous pas ces ravissantes créatures s'empresser, s'agiter, se trémous-

ser, ainsi qu'un essaim d'étourneaux surpris à l'improviste.

C'est d'abord un mouvement de confusion, pour passer ensuite à un système d'ordre aussi ponctuel que celui des danseurs dans un vrai bal.

Les petits garçons relèvent la tête, fiers du rôle important qu'ils vont jouer; ils s'approchent des petites filles, non sans quelque émotion : l'incarnat sur les joues, l'incertitude dans le regard.

Il est à remarquer que l'homme en bas âge est plus timide que la petite fille : celle-ci au contraire est enjouée, légère, parleuse à l'infini, déliée; d'ailleurs son âge, ni l'éducation, ne lui ont pas encore donné conscience des réserves imposées à son sexe.

Les engagements ont lieu avec la naïveté et la simplicité de l'enfance, sans prétention et sans manières apprêtées.

Les petites filles déjà légèrement initiées à la finesse et à la diplomatie de leur sexe, paraissent flattées des prévenances dont elles sont l'objet; mais elles ne laissent pas voir toute l'étendue de leur satisfaction.

Puis la musique se fait entendre; de toutes parts, sous la direction de quelques mères complaisantes, empressées de procurer à leurs enfants les places d'honneur, les couples se cherchent.

Avant que les vis-à-vis soient placés, il règne une confusion qui ajoute au coup d'œil le charme du tumulte des toilettes et des têtes blondes.

Bientôt tout s'harmonise, et nos espiègles se livrent en cadence à leurs ébats; la musique semble les enivrer. Après quelques contredanses, ils ont, pour ainsi dire, plus que leur âge, tant l'entraînement de la danse communique d'énergie à leurs jeunes physionomies.

Entre deux contredanses, que de causeries! que de rires enfantins! c'est comme le gazouillement des oiseaux qui saluent l'aurore.

Que se disent-ils entre eux?

Quelles sont leurs sensations?

Eux seuls savent en apprécier tout le charme! Eux seuls savent ressentir, jusqu'à la plus petite émotion, leurs joies et leurs plaisirs.

Ils sont exempts des tribulations de la vie. Ils s'abandonnent sans arrière-pensée, et de tout leur cœur, à leurs innocentes joies.

Un certain décorum préside à ce genre de fête; la mise en scène en impose à leur jeune imagination, et leur communique un sentiment de convenance qui modère les emportements de leur âme.

Pas de cris, pas de disputes, pas de tiraillements : tout s'y passe avec une décente animation.

Il n'est pas nécessaire d'en rappeler un seul à l'ordre.

Les enfants sont comme les hommes : ils sont bien meilleurs et plus faciles à conduire, lorsqu'ils sont réunis.

Les plus mauvaises têtes s'améliorent loin de l'isolement.

Gâteaux et rafraîchissements circulent dans tout le bal; cet essaim de petites filles et de petits garçons se précipite sur les friandises et vers les sirops avec un empressement bien pardonnable à leur âge.

Néanmoins, les petites filles sont plus réservées; elles ne se jettent pas à corps perdu sur les gâteaux; elles ont la retenue de leur sexe.

Les mères les observent, s'en approchent et, à voix basse, leur donnent des leçons de bienséance; mais par nature elles ont plus de délicatesse que les petits garçons. Leur gourmandise est moins gloutonne.

Un bal d'enfants s'embellit des attraits de la jeunesse, du mouvement, de la musique, des fleurs, de la gentillesse et des émotions de tout ce petit monde.

Les Grecs appelaient la jeunesse le printemps de la nation.

Quel charme dans ce printemps à sa première aurore!

Quel présage pour l'avenir!

Combien d'hommes de cœur, d'art, de science, d'esprit ou d'énergie, sortiront un jour de ces jeunes danseurs, si on sait les bien élever! et parmi les petites filles, combien de femmes supérieures!

Une mère est toujours flattée, lorsque sa petite fille est engagée à un bal d'enfants. Une politesse de ce genre faite à une bonne mère la transporte

de joie; car ses enfants ont toutes ses aspirations. Elle est mère avant tout, et leurs plaisirs passent avant les siens.

Les maisons opulentes ont une aristocratie d'invitations; elles tiennent essentiellement au bon ton et aux manières distinguées de leurs petites filles; elles ne leur accordent la faveur d'un bal que dans les maisons de leur rang.

Les autres classes de la société sont moins susceptibles, et conduisent leurs enfants même à un bal mélangé. Les enfants y ont plus d'entrain et d'abandon.

Où sont les bals des misérables? Où sont les plaisirs d'enfance des malheureux? Ils sont déshérités des jouissances de la vie, dès le berceau. Ils n'ont pas d'autre avantage que celui qui appartient à tous : les rayons du soleil et la vive clarté de la lumière.

Les souvenirs d'enfance des malheureux sont pleins d'austérité, de privations, de durs traitements et d'obéissance.

Pour compléter l'éducation des jeunes filles et des jeunes garçons du monde, des leçons de danse sont indispensables. Les leçons peuvent rapidement s'enseigner; mais quel professeur de danse remplacera jamais la mère, qui sait inoculer la grâce à ses enfants?

De nos jours, la manière de danser consiste presque exclusivement dans un gracieux maintien; les entrechats et les ailes de pigeon sont passés de

mode, comme presque tout ce qui tient à l'ancien régime. Aujourd'hui l'on figure les pas, on ne les danse plus. Ce système échauffe moins les danseurs, et les préserve de refroidissements. Surtout, il permet de causer tout en dansant.

La danse n'est plus un exercice : c'est une causerie marchée en cadence.

Une conversation assez singulière avait lieu entre deux petites filles, qu'on allait introduire dans un bal d'enfants.

L'une se nommait Octavie, l'autre Marie.

« Ma chère, nous allons au bal! dit Octavie : regarde comme je suis belle! J'espère que les petits messieurs m'engageront à danser, quand ils verront une aussi jolie petite fille. Toi!... tu n'as pas une belle robe. Ta maman n'a donc pas d'argent pour t'acheter une jolie toilette? »

La petite Marie lui répond :

« Mademoiselle, vous êtes trop fière. C'est vilain pour une belle petite fille comme vous. Allez à l'école, plutôt que de dire du mal des autres. Vous méritez qu'au bal aucun danseur ne vienne vous engager. »

La mère d'Octavie entendit cette conversation, emmena sa fille, la déshabilla, la fit coucher.

N'eut-elle pas raison? Pauvre petite enfant! elle fut privée des joies qu'elle se promettait; mais n'est-ce pas une bonne leçon pour les petites filles sans modestie, qui ont toujours quelque chose de désagréable à dire à leurs petites compagnes?

Mais l'enfant était-elle seule coupable? la mère n'y était-elle pas au moins pour quelque chose?

L'esprit de la petite fille demande une grande surveillance : en elle rien de plus mauvais que les sentiments de grandeur, de suffisance, de dédain; déjà elle porte tout à l'extrême.

La simplicité et la modestie sont les ornements de la jeunesse : les parents ne peuvent trop cultiver en leurs enfants ces deux qualités, qui sont comme la source de mille vertus.

Une petite fille modeste dès l'enfance gardera également sa modestie dans l'intérieur que lui prépare la loi générale du mariage.

La modestie est le sûr garant d'une conscience droite et d'une conduite digne d'éloges; c'est elle qui tient en sauvegarde la pudeur et l'innocence.

Ce bal qui a tant d'attraits pour les enfants peut devenir, par la privation, une arme offensive contre les plus désobéissants.

On a vu des enfants mutins devenir charmants, à ces seuls mots prononcés devant eux :

« Il y aura prochainement un bal d'enfants, où les plus sages seront seuls admis. »

Ne vous étonnez pas de cette influence du bal sur les plus jeunes têtes : la danse est un des instincts de l'homme.

Les gens moroses, ou trop sérieux, n'admettent pas qu'on fasse danser les enfants dans un bal. « Qu'*ils* dansent et sautillent en plein air dans les promenades, disent-ils.

« A quoi bon leur inculquer des goûts de toilette, d'orgueil et de vanité, qu'ils ne contracteront, hélas! que trop tôt. »

Ce raisonnement a sa portée, quand on veut voir dans la danse un plaisir condamnable; mais il ne faut rien exagérer.

Quel mal y a-t-il à réunir des enfants pour les faire sauter au son de la musique? N'est-ce pas déjà les habituer à un maintien convenable, à la conversation, aux bonnes manières?

Tout, dans ce monde, a son bon et son mauvais côté; sachons reconnaître et appliquer les meilleures théories dans l'intérêt des enfants, sans préjugé.

Les enfants connaissent si bien le prix des jouissances qu'on leur procure, qu'un bal à peine terminé, ils pensent déjà à s'informer si un second bal suivra bientôt le premier.

Ce goût qui les domine ne vient-il pas d'un besoin de mouvement et de musique? et le bal d'enfants n'est-il pas pour vous un champ d'observations précieuses? Menez-y vos enfants pour les amuser et pour les mieux observer, afin de les bien diriger.

XIV

UN BAL D'ENFANTS A LA CAMPAGNE

Nous disions tout à l'heure que les misérables n'ont pas de bal pour leurs enfants.

Les paysans bretons, qui ne sont pas riches, font pourtant danser leur petit monde.

Nous avons eu l'occasion d'assister à un bal d'enfants, dans un de ces villages de Bretagne aux mœurs rustiques, mœurs dont on ne peut guère se former une idée par l'imagination.

Les enfants des villages voisins avaient été invités à cette solennité campagnarde; la salle de bal était une tente decorée de fleurs et de feuillage.

Les ornements de la nature valent bien les somptuosités de nos villes et notre luxe en carton doré, peinturluré.

La réunion était nombreuse : il y a beaucoup d'enfants dans les familles bretonnes. Il fallait voir, dans leur jargon national, la simplicité de leur langage et leurs façons primesautières!

Ces enfants bretons, élevés dans les hameaux au travail des champs, soumis à l'austérité primitive des villages éloignés du contact des villes, ces enfants nous réjouissaient les yeux et le cœur.

L'orchestre du bal était plutôt un charivari

qu'une musique. Des instruments faux et discordants, joués, Dieu sait! par quels musiciens, étaient loin de produire une harmonie agréable. C'était un ensemble de notes agaçantes pour toute oreille exercée à la bonne musique. Mais quelle verve de danse et de contentement!

Ces petits paysans des deux sexes, peu civilisés, n'étaient jamais sortis de leur village; ils ne connaissaient rien de mieux que leur rusticité : ils manifestaient leur joie, sans se douter le moins du monde qu'il existât de plus fins et de plus brillants plaisirs que les leurs.

Le maire du village, ceint de son écharpe, ouvrit le bal, afin de donner à la réunion un décorum inusité.

Les adjoints en habits de fête, bouquets et rubans au côté, le garde champêtre en grande tenue, avec le greffier de la commune, veillaient magistralement au bon ordre. Néanmoins l'on y entendait un bruit éclatant.

Nous nous plaçâmes de manière à tout observer. Nous avons gardé un souvenir délicieux des scènes franches et simples dont nous fûmes les témoins.

Le costume des petites filles bretonnes, composé de serge et de molleton rayé bleu et rouge, était original et bizarre; un fichu froncé en pointe couvrait leurs épaules, déjà basanées par l'ardeur du soleil; des bas et souliers de différentes couleurs composaient leur chaussure.

Elles étaient coiffées en cheveux parsemés de fleurs naturelles des champs, assez gracieusement agencées; elles avaient un caractère primitif qui plaisait, et qui aurait ému les cœurs que le raffinement des grandes villes n'a pas encore blasés.

Les petits garçons, en veste courte, chemise blanche plissée, pantalons verts, rouges ou bleus, chapeaux à larges bords orné de rubans; tous, quoiqu'un peu rustres et de manières sans gêne, avaient néanmoins auprès de ces bretonnes fillettes une certaine velléité de prévenance et de galanterie campagnarde.

Rien ne manquait à cette réunion villageoise si ce n'est peut-être un peu de civilisation à côté, pour la vigueur du contraste.

Les rafraîchissements et les comestibles préparés au dehors sur des tables grossières de campagne çà et là éparses, offraient un coup d'œil appétissant. Nous en aurions volontiers profité, si l'on nous eût offert quelque chose.

Les tartes, les tourtes et les galettes avaient été pétries et cuites dans la journée, par les soins bienveillants des mères, joyeuses par avance de la fête du soir.

Deux gardiens, choisis dans les hommes de bonne volonté du village, veillaient aux provisions, afin de les garantir de l'indiscrétion et même de la concupiscence des enfants, ou de la visite des chiens errants.

Le bal commença aux derniers rayons du soleil;

à la nuit tombante, de vieilles lampes moisies sur les bords et des lampions improvisés vinrent éclairer la scène, qui, par la naïveté de son ensemble, offrait un ravissant tableau de campagne.

Dès le prélude des danses, l'on eût dit que ces enfants comprenaient qu'ils devaient s'observer dans leurs gestes, dans leur démarche; chacun était à sa place; il y régnait une égalité qu'on ne rencontre que dans les campagnes.

Les pères et les mères, dans leurs plus beaux accoutrements du dimanche, formaient la galerie. Les grandes jeunes filles qui, selon l'ordonnance prescrite par M. le maire, ne pouvaient se mêler aux danses des enfants, renfermaient dans leur cœur leurs regrets, leurs désirs.

Au premier coup d'archet, une confusion générale se déclare; aussitôt le garde champêtre, ancien militaire, s'interpose, le sabre plaisamment dégaîné, pour faire former les quadrilles et faire tout marcher par ordre et mesure.

Ce brave fonctionnaire de village était à peindre; on en eût fait une image des plus réjouissantes. Il suait sang et eau pour organiser un champ de danse un peu présentable; mais les petits marmots, habitués à la bonté paternelle du garde champêtre, étaient rebelles à ses injonctions.

Verbaliser contre ces espiègles! il l'aurait bien voulu! mais le moyen de se fâcher en pleine fête!

Enfin il s'arma de patience, les fit placer le mieux possible : et la contredanse commença.

L'ensemble devint une mêlée générale, dans laquelle les petits garçons sautaient tout en poussant les petites filles.

Les unes criaient, d'autres pleuraient : et bientôt ces exclamations enfantines, jointes à la dissonance et aux criards étourdissements de l'orchestre, nous firent croire à une danse d'obérons en délire.

Plusieurs petites filles étaient naturellement gracieuses ; d'autres, guindées et d'un air gauche, paraissaient embarrassées ; toutes dansaient sur la plante des pieds, à pleine semelle.

Nous en avons vu quelques-unes d'un minois charmant. Pomponnées et habillées comme nos petites filles, à la mode bretonne, elles eussent figuré avec succès dans nos réunions du grand monde.

La contredanse, malgré l'hésitation et la confusion, qui régnèrent sans discontinuité, se termina néanmoins à la satisfaction générale des pères et des mères.

On y fut peu soucieux de l'exactitude des figures. Qu'importe? Les enfants s'amusaient. Puis, un peu de calme s'établit dans l'intervalle de la première contredanse à la ronde bretonne.

Il vous eût été impossible de conserver votre gravité en face de ces danses primitives, interprétées par ces enfants de la campagne, poussés en avant par leur instinct propre, et sans aucune prétention.

Le maire se tenait les côtes pour ne pas éclater de rire; et le garde champêtre, rasséréné, s'en donnait à cœur joie.

La ronde terminée, on procéda à la distribution des rafraîchissements et des comestibles, sous la présidence du maire, des adjoints et du garde champêtre.

Les consommations s'écoulèrent avec assez d'ordre. Les petits garçons, trop empressés et sans égard à la galanterie que réclame le sexe, reçurent quelques corrections sur les doigts; les petites filles, plus convenables et plus modestes, ne consommèrent rien qui ne leur fût offert.

Au fur et à mesure que les rafraîchissements et les comestibles disparaissaient, les cris de joie, les ébats et les conversations bruyantes succédaient dans toute la salle.

Le vieux garde champêtre eut bien des tracas pour ramener nos bambins au bon ordre, à l'oubli des petites querelles, qui pour un gâteau, qui pour sa danseuse, qui par taquinerie.

Il rappela solennellement que, contre les récalcitrants, il y avait dans la commune un violon.

Ensuite tous les enfants rentrèrent dans la salle, et terminèrent le bal par des rondes et des galops campagnards.

Les plus animés cabriolaient comme de jeunes poulains ; gare aux pieds de leurs danseuses ! gare aux dentelles, si les danseuses en avaient eu !

Le bal se termina à onze heures, par une des

plus belles nuits de l'été. Puis, en un instant, la salle fut vide : il n'y resta que le garde champêtre qui, en société de quelques vieux amis, se mit à vider les bouteilles qui avaient été épargnées.

Ces vieux amis, tout en fêtant la bouteille, s'aperçurent que le pauvre garde champêtre, déjà fort ému de la soirée, perdait entièrement de vue l'équilibre rationnel des choses.

Ses bons amis lui firent un lit de feuillage sous la tente, et le couvrirent des guirlandes qui avaient orné la salle.

Le lendemain, les petits enfants les plus malicieux disaient à leurs mères :

« Nous irons encore bientôt au bal, n'est-ce pas mère! » Elles leur répondaient : « Si vous êtes sages et si vous travaillez bien. »

Le maire de la commune avait autorisé ces bals en l'honneur des enfants sages!

En nous retirant de cette réunion, nous pensions à la joie rustique, expansive et tumultueuse qui l'avait animée.

Cette joie primitive ne se trouve dans toute sa force qu'au sein des campagnes éloignées des grandes centres.

Les bals d'enfants, dans les villes capitales, au milieu du goût le plus raffiné, du luxe et de ce qu'on appelle la civilisation, offrent-ils un bonheur plus pur que ces réunions sans étiquette, sans fard, sans façon, de ces petits paysans sans usage, sans éducation, sans exemple des manières du

monde, et dont les sentiments sont l'émanation de la nature elle-même.

Enfants des campagnes, gardez votre simplicité et ces emportements primesautiers vers les plaisirs honnêtes.

Enfants des villes, élevez vos âmes vers la nature!

Pères et mères, cultivez dans vos enfants le respect d'autrui et tous les sentiments qui rattachent les hommes les uns aux autres; faites de vos bals et de vos récréations des assemblées où les enfants apprennent à se connaître, à s'aimer au milieu des fleurs, de la musique et des ébats enfantins.

XV

LES ENFANTS AIMÉS, LES ENFANTS DÉTESTÉS. — LES MÈRES.

Tous les enfants ne savent pas se faire chérir au même degré. Quelques-uns savent se faire adorer.

L'étourderie, l'espièglerie et l'entêtement contribuent puissamment à la diversité de leurs caractères et de leur manière de juger les choses et les personnes.

On attribue particulièrement aux parents les défauts d'un enfant mal élevé. Certes, il y a quelque chose de fondé dans cette accusation; mais aussi

tient-on compte aux parents des difficultés de redresser un caractère mal formé? N'est-ce pas tout un monde à régénérer, que de dompter une mauvaise tête? N'est-ce pas un miracle de donner de la souplesse et une obéissance gracieuse à un enfant opiniâtre et méchant? Et ce miracle, peut-on l'accomplir sans le concours de l'enfant lui-même?

A la vérité, si l'enfant avait de l'expérience et raisonnait, il se ferait plutôt aimer que haïr : en un mot, il recueillerait le fruit de ses sacrifices et de son obéissance.

Pourquoi ne comprend-il pas les justes observations qui lui sont faites? pourquoi résiste-t-il à toute injonction amiable? Parce qu'il y est déterminé par une obstination de mauvais vouloir, d'esprit de résistance; tranchons le mot : l'enfant mauvais n'est qu'inintelligent. Développez-lui l'esprit, vous le corrigerez aisément.

Nous avons aussi les protestations trompeuses des enfants obstinés qui, vingt fois de suite, s'amendent et oublient le bon vouloir apparent qu'ils mettent en jeu pour obtenir leur pardon. N'ajoutez foi qu'aux actes : ne tenez pas compte des paroles, des promesses, etc.

Les enfants opiniâtres deviennent des souffre-douleurs; car la patience du père et de la mère, poussée hors des limites, expose les entêtés à des brutalités et à des corrections graves. Rigueurs déraisonnables, châtiment stérile. Frapper n'est pas corriger!

Ne caressez pas un enfant au détriment des autres, en vue de vous en faire aimer.

La jalousie ronge le cœur d'un enfant, quand il s'aperçoit que toutes les prévenances s'adressent à à un seul; alors, au lieu d'avoir le bon sens de rechercher les mêmes prévenances, il ne tient compte ni des bonnes dispositions, ni de l'indulgence de son père et de sa mère : il se fait détester avec bonheur, il recherche même les occasions de se rendre désagréable.

Aimez également tous vos enfants; ou, du moins, distribuez également vos caresses.

C'est le cas, ou jamais, d'étudier le caractère de ces petits êtres, afin de les rendre meilleurs.

Ils commettent quelquefois des fautes graves sans discernement, sans réflexion, en croyant même faire des prouesses qui seront applaudies.

Formez leur jugement; ne vous écartez pas de cette vérité : le jugement doit être la boussole invariable de la vie!

La petite fille a mille moyens que n'ont pas les petits garçons pour se faire aimer. Il est dans sa nature d'être aux petits soins près de sa mère; et, toutes les fois qu'elle n'a pas commis une faute grave, elle peut compter sur l'indulgence ou sur un pardon, si elle témoigne un repentir sincère. Mais, si elle avoue sa faute, en y apportant de la mauvaise humeur, en ayant l'air de dire : Je l'avoue parce que j'y suis forcée; oh! alors, la mère sort de son caractère et punit sa fille sévèrement.

N'eût-il pas mieux valu éclairer l'enfant, que la frapper?

Les enfants, en grandissant, conservent la mémoire des corrections qu'ils ont subies; il y en a même qui se les rappelent parfaitement à l'âge de vingt à vingt-cinq ans.

Consultez-les, ils vous répondront qu'ils approuvent la sévérité dont on a usé à leur égard; ils ajouteront même que les corrections sont indispensables pour former le caractère d'un enfant : car l'enfant gâté sera plutôt un mauvais sujet que l'enfant corrigé avec justice et sévérité. Ils parlent ainsi pour se justifier des rigueurs qu'ils exerçent à leur tour.

Dans l'intérieur d'une famille, il faut, dit-on, que l'un et l'autre des deux époux corrigent les enfants; car si l'un corrige toujours quand l'autre s'en abstient, l'enfant sera plus disposé à aimer celui qui l'excuse; puis il s'ensuivra des jalousies de ménage parfois fâcheuses.

Ne corrigez que par l'amour et par la privation des plaisirs : la paix du ménage ne sera pas troublée.

L'enfant, quand il veut, a une intelligence particulière pour se faire aimer; il n'a besoin d'aucune leçon : la moindre gentillesse qu'il fait à sa mère le réconcilie avec elle, et tout aussitôt il est couvert de baisers.

Un enfant a si peu de choses à faire pour se faire aimer! N'a-t-il pas pour lui la tendresse de

sa mère, son jeune âge, ses petites manières d'ange qui séduiraient les cœurs les plus endurcis, puis aussi son petit langage doux et naïf, qui enchante et transporte.

Les enfants qu'on appelle enfants terribles sont détestés, au dehors comme au dedans du foyer de la famille. Ce sont des enfants qui suivent leurs instincts.

Les espièglerie taquines et méchantes qu'ils ne cessent de faire les rendent à charge; on les déteste, on les hait, on les fuit; souvent leurs escapades causent des dommages qui retombent sur les parents.

Par amour de votre paix, et par économie, élevez bien vos enfants.

Il y a un frein à opposer à ces dérèglements : une sévérité de tous les instants devra être exercée sans faiblesse; car, si vous n'arrêtez pas cette funeste tendance, le mal prendra des proportions telles que les conséquences en seront fatales.

Donnez à votre enfant du bon sens, et il cessera d'être terrible.

Il y a de ces enfants assez osés pour pousser la taquinerie jusqu'à la licence, non seulement envers leurs parents, mais aussi au préjudice des serviteurs de la maison et même des étrangers en visite.

Jugements faussés : rendez-leur la rectitude par l'éducation.

Tous les stratagèmes pour arriver à leurs fins

sont médités par ces jeunes cervelles. Pitoyable défaut : on dirait qu'ils sont en chasse comme des animaux.

D'autres, avec le secours de leur petite expérience, s'étudient à flatter, à rechercher toutes les circonstances d'être agréables à leurs parents.

Vous les voyez assidus à bien faire, prévenants pour avancer les objets aussitôt que le père ou la mère les désirent, et cela de bonne grâce, en souriant, et d'un air de gentillesse à séduire le cœur le plus blasé.

Pensez-vous que vous puissiez bien élever vos enfants, sans que la plus grande part de ce bienfait ne soit le résultat de la douceur et de l'aménité de votre propre caractère?

Il existe en nous, dans nos plus tendres années, une sorte de courant magnétique. Selon son plus ou moins d'énergie, nous dominons ou nous sommes dominés. Les enfants terribles sont essentiellement dominateurs; pour les corriger, il faut les dominer eux-mêmes.

Il est constant que nous tenons notre âme et nos facultés de Dieu, qui en fut le créateur et le dispensateur; mais les défauts et les vices, de qui les tenons-nous? De notre condescendance envers nos instincts, qui tendent sans cesse à nous rapprocher des animaux. Si le corps nous mène, nous retombons dans la condition des bêtes.

Apprenez donc à vos enfants à triompher des instincts du corps.

Il y a des enfants auxquels on dit mille fois par jour : Soyez sages et dociles. Et ils ne tiennent aucun compte des observations. Agissent-ils de la sorte avec l'intention de vous faire de la peine? Nous ne le pensons pas. C'est quelque chose de l'instinct brutal qui les dispose à faire le contraire de ce que la raison et le bon sens indiquent.

Néanmoins on parvient à modifier les fâcheuses dispositions qui les font détester. Comment? Par des remontrances placées à propos ; et toujours, sous le patronage de la conscience, ils savent juger s'ils font bien ou mal.

Persuadez-vous qu'ils sont plus fins et plus sagaces que vous.

Étudiez les instincts de vos enfants dans les moindres détails.

Le père et la mère, soit par défaut de temps, soit par défaut de coup d'œil et de jugement, négligent trop souvent les nuances, tout en se persuadant qu'ils remplissent ponctuellement les devoirs qui leur sont imposés.

La crainte des corrections influe favorablement sur les natures timides et timorées ; mais elle est pour ainsi dire sans effet sur les caractères courageux, résolus.

La crainte est un guide immoral : n'en usez pas.

La mère a plus d'influence sur son enfant, les fonctions du père étant généralement en dehors du foyer de la famille ; elle conserve par ce fait la direction morale et matérielle de la maison.

Sa responsabilité est d'autant plus grande qu'elle a des comptes à rendre au père, qui va rentrer au logis.

Mères! élevez vos enfants par l'amour et par la conscience, jamais par la terreur, ni par l'arbitraire.

La question du beau ou du mauvais temps est aussi une cause sérieuse, soit de la soumission des enfants, soit de leur insubordination.

A la promenade, au grand air, l'enfant prend son essor et voltige de toutes parts; il n'est à charge ni à sa mère, ni aux serviteurs de la maison.

Ses gambades, ses taquineries, ses espièglerie de tout genre naissent et meurent dans l'espace qu'il parcourt, sans porter la moindre atteinte au repos et à la tranquillité des personnes qui ont mission de les surveiller.

Mais quand il fait mauvais temps, il n'en est pas de même dans l'intérieur du ménage, qui devient un marché, une halle, un champ de bataille, lorsque petits garçons et petites filles réunis, ennuyés d'une contrainte et d'une concentration fort peu de leur goût, ne savent que faire, que devenir, pendant des journées entières, se lassant de leurs jouets, demandant à grands cris d'autres jeux et, par un bruit et un tapage continus, étourdissant, fatiguant soit la mère harassée du labeur de la journée, soit le père qui rentre chez lui, après ses affaires, pour y jouir du repos du corps et de la quiétude de l'âme.

Dans ces moments pénibles, les enfants se font détester par des exigences sans nombre et par des volontés absurdes dont ils harcèlent les personnes qui les entourent.

Heureusement, il ne fait pas toujours mauvais temps; et ces enfants ne sont pas toujours tapageurs, surtout quand leurs volontés sont satisfaites, que l'on souscrit avec complaisance aux exigences qui fourmillent dans leur tête, et lorsqu'ils sont eux-mêmes fatigués de leur tapage.

L'enfant gâté, à peine, dans ses volontés capricieuses, a-t-il demandé blanc, qu'il demande noir; et cela se passe souvent avec accompagnement de vociférations et de trépignements à lasser l'indulgence la plus robuste.

Gâtez votre enfant, si vous voulez le voir colère, capricieux, malheureux.

Est-ce ainsi que les enfants peuvent se faire aimer? En cédant à leurs volontés pour faire cesser ce déplorable état de surexcitation, ne conserve-t-on pas pour le moment contre eux un ressentiment peu favorable à la tendresse qu'on est disposé à leur prodiguer.

Mais savent-ils qu'ils se font détester! En bas âge, ils n'ont pas conscience de leurs actions; le raisonnement est encore à l'état inerte; la vivacité et le besoin d'agir dans un sens ou dans un autre les poussent vers des exagérations de tout genre; et quand ils se font détester, ils sont plus à plaindre qu'à haïr.

Il y a dans le cœur de la mère un degré de sollicitude tellement élevé, que ce degré, dans sa hauteur, est toujours au dessus des contrariétés vives et cuisantes auxquelles l'enfant expose la mère chaque jour.

L'enfant n'est jamais profondément détesté par sa mère; il y a toujours au fond du cœur maternel un feu secret qui peut s'amoindrir, mais jamais s'éteindre.

En donnant des idées de conscience aux enfants détestés pour leur insubordination, on parvient à améliorer leur caractère.

Ne tenez pas compte de leurs promesses de s'amender; jugez leurs actes, mais pas leurs discours.

A mesure que le raisonnement se développe dans leur esprit, ils changent insensiblement de manière d'agir ; et nous les voyons souvent revenir à d'excellentes dispositions et faire oublier qu'ils furent à charge et détestables.

Par cette voie désastreuse de l'inconséquence, ils se préparent des jours de douleur et d'amertume.

Ne perdons pas de vue que nous faisons tous notre malheur nous-mêmes, quoique nous soyons instinctivement portés à attribuer à autrui la cause des maux que nous subissons et que nous aurions pu éviter, si nous avions réfléchi aux conséquences d'un avenir empoisonné.

On juge l'homme sur ses antécédents, et l'on a raison d'en agir ainsi.

Voyez à la barre des tribunaux : les juges, avant de prononcer un arrêt contre un criminel, ne se font-ils pas renseigner sur ses antécédents? Et si les antécédents sont plutôt favorables on adoucit la peine à infliger.

Tenez compte à vos enfants de leur passé.

Un enfant qui, en grandissant, ne sait se faire aimer, ni de ses parents, ni des serviteurs de la maison, éprouve mille vexations, mille humiliations en entrant dans la vie pratique.

S'il n'est ni aimable, ni complaisant, ni conciliant, on l'entoure de difficultés, on lui tend des piéges ; loin de le seconder, on cherche à nuire à ses intérêts ; et s'il a du bon sens, il finit par reconnaître que, si chacun lui tourne le dos, il ne peut en attribuer la cause qu'à sa raideur, qu'à son défaut de convenances et à ses manières peu agréables.

Les jeunes gens de nos jours se préoccupent peu des manières nobles et distinguées; ils agissent avec un sans-façon qui, selon leur déplorable manière de voir, est le type de la liberté et de l'émancipation.

C'est que leur enfance a été sans frein, sans direction.

Voyez-les auprès des dames : qu'ils sont peu galants, peu prévenants! Ils ont facilement négligé les principes d'égards, de convenances et d'honnêteté qu'on s'est appliqué à leur transmettre.

Ils préfèrent les réunions entre eux aux compa-

gnies où préside une étiquette qui entrave leurs mouvements.

Et cependant il leur serait si facile de se faire aimer! N'ont-ils pas tout à leur avantage : jeunesse, santé, activité, intelligence et gaîté? Voilà bien, il nous semble, les éléments qui promettent un ensemble d'agréments et de jouissances honnêtes.

Néanmoins, nous comptons des exceptions parmi les enfants.

L'enfance est supérieure à la jeunesse, parce qu'elle est plus simple, plus naturelle.

Ceux qui savent se faire aimer recherchent toutes les circonstances que tant d'autres évitent; ils ne mènent pas une existence monotone, terre à terre.

Nous le répétons, les enfants qui savent se faire aimer ne laissent pas enfouir les plus belles qualités et les plus nobles sentiments, ils les montrent.

Nous avons connu une dame dont la petite fille avait à peine atteint sa septième année; l'enfant était un modèle de sagesse, d'égards, de prévenances, de raisonnement posé, et d'expérience avant l'âge. La nature l'avait gratifiée, en naissant, de ces brillants avantages; en un mot, l'enfant était tellement accompli, que la mère craignait chaque jour qu'une maladie subite ne vînt lui enlever son trésor.

Il est dans nos instincts, lorsque nous possédons un objet précieux, qui fait notre admiration,

de craindre qu'il ne nous échappe par une catastrophe imprévue à laquelle nul obstacle ne peut être opposé.

Aussi, cette mère entourait sa petite fille de la plus inquiète sollicitude; elle ne la quittait à aucun instant de la journée, elle ne la confiait à aucune personne de sa maison.

L'enfant jouait très peu avec d'autres petites filles; elle se formait auprès de sa mère à l'apprentissage d'une petite femme de ménage, mettant tout en ordre, ne laissant rien traîner, et adressant même de judicieuses observations aux domestiques, lorsqu'ils négligeaient quelques détails de leur besogne.

C'était une merveille de soin, de propreté, d'aptitude et de politesse; nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment d'admiration, en présence de cette enfant : elle faisait plaisir à voir, elle réjouissait le cœur.

Quel contraste avec une autre petite fille, qui mettait pour ainsi dire sa mère aux abois : cette petite endiablée était un serpent, un démon incarné, cassant et brisant tout à la maison et ne respectant même pas sa mère.

Les remontrances les plus vives, les plus sévères, ne pouvaient rien sur son mauvais caractère. Elle se faisait détester même de ses parents.

Ils nous demandèrent conseil sur les moyens qu'il fallait employer pour ramener leur fille à de meilleurs sentiments.

Nous lui conseillâmes de s'en séparer pendant quelque temps et de la confier à des mains étrangères.

La mère suivit notre avis et l'enfant fut envoyée à une vieille dame, qui avait plusieurs petites filles auprès d'elle.

On piqua son émulation et ses meilleurs instincts par de fréquents exemples de soumission et de subordination.

Les petites filles avec lesquelles la méchante fut mise en contact influèrent sur ses habitudes, sur ses penchants.

Peu à peu les aspérités de son caractère s'adoucirent, elle devint bonne et aimable; puis elle supplia sa mère de lui rouvrir la maison paternelle.

Dès lors, la maison, d'un enfer qu'elle était, devint un paradis.

La petite donna dès lors toute satisfaction à ses parents; et afin de conserver à cette enfant le bien-être acquis par la fréquentation momentanée de petites filles sages et raisonnables, il lui fut permis de jouer, trois ou quatre fois par semaine, avec les mêmes petites filles qui avaient opéré une si merveilleuse métamorphose.

Nul ne conteste que les petites filles n'aient généralement le caractère difficile; plus avancées en intelligence que les petits garçons, elles comprennent à demi-mot les conversations qui ont lieu en leur présence, s'en préoccupent, y appor-

tent une attention particulière, et se rendent parfois détestables par leurs indiscrétions ou leur maladresse.

Il y a danger de parler légèrement en présence des enfants : on n'est jamais assez scrupuleux sur ce point.

Les parents doivent les éloigner quand, dans le ménage, il y a matière à une explication plus ou moins vive, ou plus ou moins libre : les enfants sont des juges.

Quand la petite fille est d'une bonne nature, il y a chez elle des ressources immenses pour se faire aimer. Son expansion, sa tendresse pour sa mère, elle les déploie avec la grâce enfantine de ses gestes et de ses paroles ; son œil expressif et perçant expriment tout le bonheur qu'elle ressent d'être agréable à sa mère.

Quelle récompense des sacrifices accomplis par les parents ! Comme l'avenir s'offre à leur imagination sous de riantes couleurs !

Une petite fille est plus intéressante qu'un petit garçon, en ce sens qu'on découvre déjà, sous cette délicate et ravissante enveloppe, les attraits séduisants de la femme.

Quand elle sait se faire aimer, c'est la joie du foyer.

Son esprit subtil et délié en fait une gentille bavarde de bonne heure ; son langage naïf et précipité offre un certain attrait ; et parfois, elle émet des idées si originales et des tournures de phrase

si bizarres, qu'on prend plaisir à son étrange conversation.

Le petit garçon est plus calme et moins expansif, les jeux absorbent son esprit; puis lorsqu'il commence à aller à l'école, le contact d'autres enfants le rend joueur, bruyant et turbulent, lorsqu'il ne l'est pas par nature.

Dans les pensions aussi, l'on voit des enfants aimés et des enfants détestés.

Les enfants indociles sont insupportables, parce que sans discipline, il n'y a point d'école possible; et l'on sait qu'ils n'aiment pas la discipline.

Les occupations des parents et l'indocilité des enfants rendent les pensions indispensables.

Les externats ne suffisent pas à l'éducation.

Nous sommes toujours tentés d'aller prendre par la main ces enfants indociles et de leur dire :

Allez, enfants, soyez sages et travailleurs.

Si vous voulez rester à la maison paternelle, ne vous laissez pas rebuter sans raison, approfondissez les choses avant de les dénigrer; montrez-vous à toute heure les dignes fils de vos pères et de vos mères, qui s'imposent tant de sacrifices pour vous voir un jour exercer une profession honorable; soyez honnêtes et convenables avec tout le monde; en un mot remplissez la tâche que votre conscience vous impose : et loin de faire partie des enfants détestés, vous serez généralement estimés; en tous lieux on applaudira à votre caractère, on louera vos bonnes actions.

Et plus tard, votre vie d'ordre et de probité pourra s'offrir en exemple aux générations qui arriveront après vous.

La vie est trop courte pour faire et refaire plusieurs fois l'éducation de la jeunesse.

Dans nos premières années, nous n'avons pas un instant à perdre pour apprendre tout ce que nous devons savoir. Hâtons-nous donc!

Si au lieu de rencontrer des enfants charmants, aimables et pleins de bonne volonté, nous voyons des caractères qui se raidissent à la moindre observation, à la plus petite contrariété, vous avez moins d'affection particulière pour l'enfant, et vous l'abandonnez à ses instincts.

Il se fera détester au point qu'on le fuira en lui disant :

Vous êtes un mauvais garnement, ami du mal, ennemi du bien ; prenez garde au vice qui tourne autour de vous : il s'attache aux mauvaises natures, il est inconnu des enfants sages et honnêtes qui savent se faire aimer.

Il y a deux genres d'enfants détestables : les uns se font haïr par des taquineries, sans mauvaise intention ; d'autres par des méchancetés préméditées. Ces derniers sont les plus terribles.

Au fond ils sont à plaindre, car il est bien rare qu'on leur adresse des paroles aimables : ils ne les méritent pas et l'on sait qu'elles ne seraient d'aucun effet sur leur nature vicieuse.

Mais les enfants aux sentiments délicats et

sympathiques, toujours prêts à être agréables sans arrière-pensée, se couchant et se levant avec la même humeur, doux et honnêtes, ces enfants sont des perles au sein de la famille. Leur éclat se reflète sur le père et la mère qui les adorent et les chérissent.

Enfants! aimer c'est se dévouer.

Soyez aimables et vous serez aimés.

Quand un homme vient au monde : personne ne peut prédire son avenir; personne ne possède et ne possédera jamais la seconde vue que le spiritisme prône avec tant de ferveur.

Et puisqu'il faut un grand nombre de qualités pour se produire avantageusement dans le monde, réunissons nos efforts pour élever nos enfants d'une manière digne, sans nous préoccuper de savoir s'ils seront un jour princes ou travailleurs.

XVI

LES ENFANTS MISÉRABLES. — LES MÈRES.

Nous sommes tous émus d'un sentiment de commisération et de pitié, à la vue des jeunes enfants qui souffrent. Leurs douleurs sont les nôtres; et pour eux, elles sont d'autant plus poignantes qu'ils ne peuvent se plaindre, ni exprimer par la parole tout ce qu'ils ressentent.

Ils sont, disons-nous, d'autant plus à plaindre, que bien des mères ne comprennent pas leur pauvre gazouillement, et n'ont d'autre marque de leurs souffrances que les larmes qu'ils versent et les cris qu'ils profèrent. Et cependant il existe des natures d'enfants qui pleurent et crient peu, qui concentrent leur douleur comme s'ils avaient la raison d'attendre des temps meilleurs.

Que d'enfants misérables, c'est à dire d'enfants privés des premiers soins, mal nourris et même maltraités dans bien des circonstances!

Ceux-là ont droit à toute notre commisération; et il n'y a qu'un cœur d'airain qui puisse être impassible en présence de ces innocentes souffrances qu'on voudrait alléger, qu'on voudrait guérir, qu'on voudrait même extirper jusqu'à la plus profonde racine.

Pour bien comprendre cet état de misère, il faut se demander si les mères sont coupables, ou si la maladie est la seule cause directe qui accable ces naïves créatures.

Par l'effet de la misère qui s'acharne sur les familles des pauvres gens, nous avons à déplorer des situations lamentables.

Chaque jour nous en offre des exemples : une femme, une ouvrière était assise à la porte d'un bureau d'omnibus; elle fixa notre attention. Cette malheureuse tenait sur ses genoux un jeune enfant endormi qui nous parut d'une santé assez prospère.

C'était en mars, par une belle journée, mais un peu froide.

Nous nous approchâmes de cette femme qui, on le voyait à sa sollicitude, était la mère de l'enfant. Nous l'interrogeâmes et nous apprîmes d'elle que la veille, le feu de son poêle avait incendié la seule chaussure, bas et souliers, qu'elle possédât pour son jeune enfant.

Elle nous montra les pieds nus du petit malheureux.

Cette pauvre femme n'avait que bien juste le dénier nécessaire à son pain quotidien, et se trouvait dans la cruelle obligation de refuser à son enfant les objets les plus indispensables.

Puis elle fondit en larmes, les yeux fixés sur les jambes de son enfant que le froid commençait à gercer.

Nous étions tellement émus, que nous ne sûmes pas comment un porte-monnaie glissa dans la main de l'ouvrière. Nous nous éloignâmes, le cœur un peu soulagé.

Que de tristes réflexions ne fîmes-nous pas alors sur les calamités des classes laborieuses! Nous avions eu soin de lui demander sa demeure; nous nous y transportâmes, et nous apprîmes que le père, ouvrier mécanicien, avait été victime d'un cruel accident dans l'atelier où il gagnait le pain de sa famille.

La mère, courageuse et dévouée, vivait d'un peu de couture qu'elle se procurait dans les magasins

de confection ; mais les soins réclamés par ses enfants ne lui permettaient de travailler qu'une faible partie de la journée; elle n'avait en perspective qu'un salaire des plus minimes, et la misère en permanence.

Si nous nous reportons aux statistiques bien informées, le nombre des enfants qui souffrent de misère est considérable.

Le Ciel ne distribue pas la manne chez ces pauvres femmes surchargées d'enfants et à la tête d'un salaire insuffisant ; si la misère attache son haillon à ces familles, les conséquences en sont d'autant plus déplorables que les enfants issus de ces malheureuses ne vivent que de privations, et sont exposés chaque jour au manque absolu d'hygiène.

Dans ces familles de misère et d'abrutissement, la petite fille, avant même la neuvième année, est gardienne du plus jeune enfant au logis. C'est elle qui, en l'absence de sa mère, donne la bouillie à l'enfant, le couche et lui sert à la fois de bonne et de nourrice.

Nous avons vu des petites filles de huit à neuf ans aussi expérimentées qu'une mère dans sa sollicitude maternelle, et souvent nous avons éprouvé une sympathique émotion en contemplant une toute petite fille soignant, avec abnégation, avec tendresse, un jeune enfant, quand elle-même réclamerait encore chaque jour les soins et les prévenances d'une mère.

Nous avons su même que, dans un moment de

pénurie, la pauvre enfant, de son propre mouvement, se déshabilla et ôta sa chemise pour en couvrir le corps de son petit frère, auquel la mère ne pouvait donner ce premier vêtement. N'est-ce pas un admirable dévoûment? Les cœurs les plus durs ne s'attendriraient-ils pas à la vue d'une telle tendresse!

En un mot n'est-on pas ému jusqu'aux larmes, en voyant un sentiment si précoce et d'une nature si élevée dans le cœur de la petite fille du peuple qui, à peine, atteint l'âge de raison.

La misère à domicile est moins affreuse que celle qui s'étale dans la rue.

Que dire des enfants qui servent d'enseignes à la mendicité?

Les mères de ces chétives créatures, pour exciter la commisération, les exposent sur la voie publique.

Sont-elles coupables? ou bien sont-elles poussées à cette extrémité par un excès de misère?

C'est ce que nous allons examiner :

Il y a des caractères de femme que la misère pousse à tout entreprendre, en vue de leur nourriture et de celle de leurs enfants.

La misère qui les accable est la seule cause de leur triste exhibition.

Il y a des femmes d'ouvriers placées dans l'une et l'autre de ces deux situations; mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de sonder l'âme du pauvre lorsque ce pauvre est une femme.

La philanthropie n'est pas exercée à un assez haut degré pour qu'il soit possible de découvrir toutes les plaies qui rongent les familles misérables.

Il est également difficile de se prononcer contre les mères infortunées qui sacrifient à l'intempérie des saisons un jeune enfant vêtu d'une misérable robe; et le tiennent, toute une journée, sous une porte entre deux airs, afin d'apitoyer les passants, et de faire une recette assez forte pour se donner du bien-être.

Il y en a même, d'après ce que nous avons observé, qui poussent le cynisme jusqu'à priver l'enfant de nourriture pour exciter ses cris et ses larmes, afin de compléter le tableau d'une misère affreuse et d'obtenir plus d'aumônes.

Souvent cette mère, dans laquelle tout sentiment maternel n'est pas éteint, s'empresse d'offrir un peu de pain à son enfant qui, privé depuis longtemps de nourriture, mange précipitamment, et s'endort, en offrant au public un autre tableau : celui d'un petit ange endormi, dont les traits sillonnés par la misère, reproduisent fidèlement les souffrances qu'on lui fait endurer.

Sous un ciel aussi favorisé que celui de la France, avec la science et des sentiments d'humanité si répandus, devrait-on rencontrer sous ses yeux des tableaux aussi navrants? N'est-ce pas une anomalie flagrante que la misère et la privation de nourriture, dans un pays civilisé, humanitaire?

Qui pourrait excuser cette désastreuse situation, si ce n'est l'homme qui fait à froid de la philanthropie ou de la philosophie?

Il serait inopportun d'entrer dans un trop long développement sur ces abus.

La vérité, dans certaines circonstances, ressemble à un brillant feu d'artifice qui vous brûle, si vous vous en approchez de trop près.

Non, ces mères ne sont pas coupables : elles sont victimes de leur misère.

La charité a ses délicatesses; mais s'exerce-t-elle toujours comme elle le doit?

Les uns, en passant, s'épargnent la peine ou l'embarras de sortir leur porte-monnaie, pour en extraire l'obole si vivement sollicitée par le pauvre; d'autres prétendent que trop souvent donner aux pauvres, c'est encourager et augmenter le nombre des mendiants.

De là le calcul intéressé de présenter sur la voie publique de jeunes enfants avec tous les dehors de la souffrance, afin de toucher particulièrement le cœur des mères qu'il est facile d'attendrir par de semblables tableaux.

Nous rencontrâmes un jour un homme misérable qui portait sur son dos un orgue de Barbarie, sur lequel gisait un jeune enfant enveloppé dans un vieux fragment de tapis.

Cet enfant avait été exposé au grand soleil, pendant toute une journée brûlante.

Le père nourrissait l'enfant de quelques bribes

d'un petit pain de seigle, et lui donnait à boire l'eau de la borne-fontaine.

Quand le maudit orgue perçait les oreilles du public de ses sons aigus et discordants, le misérable enfant était mal à l'aise, par les vibrations de l'instrument qui remuait ses entrailles affaiblies et provoquait une excitation maladive du système nerveux.

Le père ressentait tout ce que l'enfant éprouvait d'angoisses et de tremblements; mais l'inexorable nécessité, plus forte et plus exigeante que le cœur d'un père, s'imposait avec toutes ses rigueurs; et le malheureux joueur d'orgue ramassait ses quelques pièces de monnaie, tout en s'apitoyant sur le sort de la pauvre victime qu'il traînait de rue en rue dans cet état de souffrance.

Le père était estropié : était-il coupable de chercher à attendrir les passants?

Nous fûmes un jour abordés par une petite fille de huit ans, qui conduisait par la main sa mère aveugle et circulait dans toutes les rues, soit à l'ardeur du soleil, soit à la pluie, soit au vent de l'arrière-saison et de l'hiver.

Vous n'auriez pu rester insensible devant ce dévoûment filial!

Cette petite fille nous parut d'une raison bien au dessus de son âge; elle répétait à chaque aumône qu'elle sollicitait :

« Donnez pour un peu de pain, pour ma pauvre mère. » Ces paroles étaient prononcées avec un

accent de candeur et de sensibilité capable d'arracher des larmes.

Nous interrogeâmes la mère sur cet enfant, et voici ce que nous répondit l'aveugle :

« Mes bons messieurs, le ciel m'a privée de la lumière depuis trois ans ; et pour me dédommager de cette affreuse infirmité, m'a donné un ange qui me conduit et implore la pitié des âmes charitables.

« Cette chère enfant n'a que huit ans, elle m'aime comme on n'a jamais aimé une mère. Jamais une distraction, jamais un plaisir ne viennent adoucir la rigueur de ses devoirs. Enfin, messieurs, c'est un ange qui me protége et ne me quitte pas un seul instant de la journée. »

Nous ne pûmes résister au désir d'embrasser cette pauvre créature, après l'avoir félicitée sur sa piété filiale.

Ne leur devait-on pas l'obole de la charité? Cette femme et cette jeune enfant sont-elles coupables?

Le chien de l'aveugle qui dirige son maître attire vos sympathies : vous ne songez pas à l'accuser, ni lui ni son maître, d'abuser de la commisération publique.

Accuserez-vous cette femme aveugle et cette enfant? Nous savons que vous répéterez : la mendicité est interdite. Mais avant d'interdire la mendicité, ne faudrait-il pas interdire aussi la misère imméritée, honnête?

La crainte d'une arrestation ou du dépôt de la préfecture de police sera-t-elle plus moralisatrice que vos efforts pour soulager l'indigence?

Un jour nous fûmes accostés par un jeune garçon de huit à dix ans, d'une physionomie intéressante, et qui chantait sur la voie publique des chansons avec sa pauvre mère.

Ce petit être criait, s'égosillait, et chantait faux à vous écorcher les oreilles; le pauvre chanteur des rues paraissait harassé. A peine vêtu, le vent piquant et le froid traversant son mauvais pantalon tout percé, ses jambes grelottant.

L'œil rigide de sa mère le maintenait en bonne tenue; il s'efforçait de faire contre fortune bon cœur.

Il faisait pitié, et la pauvre femme ne nous parut pas récolter beaucoup d'offrandes.

Ce jeune garçon touchait les cœurs par sa misère; mais on ne lui donnait rien.

Il faut si peu de choses pour échauffer ou attiédir le sentiment de la charité! Si ce jeune garçon eût été une petite fille, on l'aurait peut-être comblé!

Après cela, n'est-il pas naturel qu'une petite fille inspire un plus vif intérêt qu'un petit garçon?

Le garçon c'est la force, la fille c'est la faiblesse!

La petite fille, c'est la femme à son ébauche; la naïveté de ses manières, sa physionomie, ses

membres fins et délicats nous charment. Elle sera mère un jour, elle nous inspirera, par les devoirs de la maternité, la vénération et le respect.

Toutes les grandeurs de l'âme humaine se retrouvent dans la mère!

Chacun de nous a eu l'occasion d'observer, dans les rues de la capitale, des petits Auvergnats et des Savoyards émigrés à l'âge le plus tendre, sous la conduite du plus âgé d'entre eux.

La décision prise en famille dans ces contrées au ciel pur, à l'atmosphère limpide, lorsque ces petits garçons et ces petites filles vont s'expatrier pour ne plus revoir le clocher de leur village; cette décision, disons-nous, a quelque chose de solennel et d'attendrissant.

Les plus grands encouragent les plus petits à les suivre; tous ensemble confiés aux soins du plus avancé en âge, ils descendent en troupe vers la grande ville, le cœur gros mais courageux, et la bourse plate. Ce voyage est nouveau, attrayant, séduisant pour ces natures primitives qui n'ont jamais rien vu que leur village, et le temps et le chemin passent vite.

Les adieux en famille sont attendrissants; les larmes se confondent, et les pères et les mères leur disent : Allez, mes enfants, tenter la fortune dans Paris la grande ville; soyez toujours sages et laborieux; avec du courage et de l'honneur, vous pourrez amasser votre pécule et rendre heureuse votre vieille mère.

Les apprêts du départ ne sont pas luxueux : un petit paquet de linge, des souliers de rechange et quelques pièces de monnaie dans la poche du plus raisonnable : voilà la cargaison de ces enfants voués à une vie errante, qui va les emporter dans l'inconnu, à la sortie du village.

Il y a des hommes qui supportent difficilement les privations de tout genre qu'imposent les voyages avec peu ou point d'argent. Et ces petits misérables, animés d'une énergie au dessus de leur âge, vont errer à l'aventure, sans autre soutien que l'inexpérience et l'espoir de revenir un jour au pays avec deux ou trois piles d'écus.

Pour ces jeunes enfants, le moment le plus scabreux du pèlerinage, c'est l'heure du coucher. Qui va les abriter? Comment vont-ils s'y prendre pour implorer la pitié des âmes charitables, afin d'obtenir un gîte; car il faut dormir quand on est fatigué et qu'on est jeune, et il faut dormir chaque jour, pour raviver les forces : ce ne sont pas leurs festins qui les soutiendront.

La nourriture de ces petits émigrants consiste dans de grosses bribes de pain et quelques lambeaux de charcuterie grossière.

Le plus grand, qui sert de père et de protecteur aux autres, ne permet pas de prendre des aliments, avant de s'être assuré que les plus jeunes ont leur pitance complète.

Cette caravane de petits garçons et de petites filles harassés de fatigue se groupe sur les marches

d'une maison, ou d'un temple, ou d'une mairie, ou, si l'on est en été, sur le premier banc qu'ils rencontrent.

Là, le cœur joyeux, l'âme épanouie, ils dévorent quelques aliments; puis ils vont tour à tour baisser la tête sous la borne-fontaine pour se désaltérer.

Ces enfants n'ont pas conscience de leur misérable condition; et, quoique privés du confortable de la vie dont on jouit, quelquefois même avec profusion, dans l'intérieur des maisons qu'ils ont devant les yeux, ils sont pleins de gaîté et d'entrain; leur âge même les protége et leur laissera longtemps ignorer les peines du cœur et les angoisses de la vie.

Ces enfants abandonnés à la merci des hasards et de la commisération publique, demandent la charité, exhibant une marmotte et en jouant de la vielle. Lorsqu'ils seront devenus grands, les plus laborieux se placeront, soit chez un maître ramoneur, soit chez un chiffonnier.

Quant à ceux d'un instinct dolent et paresseux, ils vagabondent : et bien souvent ils subissent les peines de la police correctionnelle.

De ceux-ci l'avenir est fort compromis ou brisé.

On commence enfin à ne plus approuver le système de l'emprisonnement infligé aux jeunes enfants : la concentration arrêtait leur développement physique et moral, les atrophiait et nuisait à leurs facultés.

Ils devenaient d'opiniâtres mauvais sujets, par la dégradation intellectuelle.

Ce mode de détention se remplace déjà par un pénitencier à air libre, où les enfants sont livrés aux travaux de la terre et à d'autres ouvrages manuels d'un exercice salutaire.

C'est là un progrès dont il faut se réjouir. En leur donnant le goût d'un travail agréable et fortifiant, on obtient des sujets robustes et dignes, plus tard, de rentrer honorablement au sein de la société : tandis que la prison, telle que nous la voyions en vigueur, était pernicieuse à ces jeunes et faibles organisations, si susceptibles d'entraînement au mal, quand il y a agglomération.

Les jeunes détenus ont tous encouru, c'est vrai, des peines correctionnelles ; les uns pour des fautes graves, d'autres pour des peccadiles ; tous, indistinctement sont privés du grand air et bien souvent du soleil. Cependant ne devait-on pas proportionner les rigueurs de la détention au degré de culpabilité de l'enfant ? La durée de la peine est seule proportionnée à la faute !

Dans un établissement à air libre, les enfants sont assujettis à un travail plus moralisateur.

N'est-il pas pénible d'incarcérer de jeunes enfants ? Et bien souvent, qu'est-ce qui les plonge dans l'abîme, si ce n'est la faiblesse de leur jugement et de leur intelligence qui à peine développés, ne peuvent les défendre du mal et des mauvais exemples ?

Comprenons aussi au nombre des enfants misérables ceux qui sont confiés à des nourrices insouciantes et imprévoyantes.

L'enfant nouveau-né, qui réclame la sollicitude la plus grande, est souvent, en nourrice, mal soigné, et même abandonné une partie de la journée, à cause des occupations obligées de sa mère nourricière.

L'enfant, livré seul au hasard, se lamente, remplit l'air de ses vagissements ; et, quand la nourrice rentre au logis, il se trouve presque dans un état convulsif.

Si elle nourrit son enfant et un enfant étranger en même temps, on sait que son cœur de mère préférera l'enfant issu de ses flancs à celui qu'elle nourrit par spéculation, pour un lucre auquel elle sacrifie sa maternité.

La paysanne est avide.

Une pauvre femme, mère de deux enfants, était inscrite sur la liste des indigents; un certain jour, occupée à laver du linge au logis, tout en surveillant ses deux enfants en bas âge, elle n'avait, elle-même et ses enfants, pris, de grand matin, qu'un peu de nourriture.

Il était alors trois heures de l'après-midi. L'idée lui vient de courir en toute hâte au bureau de bienfaisance; mais elle se présente trop tard : les bureaux étaient fermés. La malheureuse mère ne put échanger sa carte d'indigence contre un peu de pain : elle se dirigea vers sa demeure, l'œil morne et le cœur navré.

« Plus d'espoir, se dit-elle, de donner aujourd'hui du pain à mes enfants; ils vont mourir de faim! »

Mais, tout à coup, une force surnaturelle s'empara de son âme; alors elle brave toute humiliation, frappe à la porte d'une maison bourgeoise, demande *madame* : tout en larme, elle est introduite près d'elle, lui expose son affreuse misère, sa situation désespérée et celle de ses enfants.

La dame, bonne et charitable, touchée par les larmes de la malheureuse femme, lui remit quelques francs et un pain de quatre livres, qu'elle fit apporter par son domestique.

Il n'y a pas d'expression pour dépeindre la joie et la reconnaissance de cette infortunée mère. Elle se jeta aux pieds de sa bienfaitrice, en bénissant son nom.

La mère rentra en toute hâte près de ses petits enfants; elle trouva l'un endormi, la pâleur de l'inanition sur le visage; l'autre sommeillait, entr'ouvrant un œil terne, symptôme de l'affaiblissement, de la souffrance morale et des tortures prolongées de l'estomac.

C'était un tableau déchirant, que la mère ne put supporter; elle s'évanouit.

Aussitôt que la pauvre mère eut repris ses sens, elle réunit ses forces avec l'énergie du désespoir, fit une bouillie légère, puis en présenta quelques cuillerées à ses enfants qui les rejetèrent d'abord; mais peu à peu l'estomac en supporta la digestion, et l'espérance rentra au logis.

La mère, à son tour, prit un peu de nourriture, puis tous trois se livrèrent au sommeil, qui fait

oublier les maux de la vie, et qui ne s'achète pas au poids de l'or.

N'est-on pas saisi de pitié à la pensée qu'il y a des enfants exposés à mourir de faim, sous les yeux d'une mère condamnée à voir leurs souffrances, à mourir peut-être avant ses enfants et auprès d'eux!

Autre exemple qui vient de se passer sous nos yeux :

Un jeune ménage d'ouvrier, ayant deux enfants en bas âge; le père, après une maladie assez longue qui a englouti ses légères épargnes, reprend enfin son travail.

Mais le terme est échu; impossibilité d'acquitter son dernier mois de location, ce jour, huit octobre à midi précis; il est expulsé.

L'ouvrier se présente chez un autre propriétaire, pour y louer une chambre de vingt francs par mois, exigibles le premier mois d'avance.

La mère a eu le soin de se faire recommander à une dame cent fois millionnaire, qui a son visiteur pour ses pauvres; mais les formalités d'une aumône de grande maison paralysent un secours urgent et immédiat.

Le visiteur promet d'examiner le logis de ces misérables dans la huitaine qui va suivre.

Mais qu'arrive-t-il?

L'ouvrier, sa femme et ses enfants expulsés se trouvent sans domicile, pour ce soir-là et peut-être pour les jours suivants; si une âme charitable du voisinage ne recueille pas ce soir les deux petites

misérables créatures, elles seront exposées la nuit sur le trottoir.

Cette circonstance authentique est douloureuse : pour vous, âmes nobles et bienfaisantes, elle réclame une fois de plus l'exercice de la fraternité générale, à laquelle aspirent les véritables cœurs.

Puissent les dames opulentes, mères de famille qui liront ce chapitre, s'émouvoir de commisération, en jetant leurs regards sur la richesse de leur ameublement, sur leur table somptueuse et sur le superflu de la table de leurs serviteurs.

Puissent-elles se retracer le tableau du dénûment et de la misère des femmes indigentes, mères de plusieurs enfants, sans autre secours que ceux, (assez difficiles à obtenir !) des bureaux de bienfaisance.

Et vous, riches de la terre ! plaignez ces pauvres femmes ; aidez-les de votre noble charité ! mais, pour bien placer votre générosité, visitez les mansardes et le greniers : vous y découvrirez des misères honteuses, de pauvres femmes et de pauvres enfants, résolus à mourir de faim plutôt que de vous tendre une main humiliée et suppliante.

En Italie, en Espagne, on voit de misérables enfants faire le métier de danseur ou de chanteur des rues ; ils ne couchent qu'à la belle étoile et sont habitués à n'avoir pour oreiller que le trottoir de la rue, ou les marches d'un temple. Ces déguenillés n'ont pour toute nourriture qu'un peu de

pain, et de l'eau pour boisson ; de plus ils sont exposés, nuit et jour, à l'intempérie des saisons.

Mais le ciel d'Italie ou d'Espagne est clément : les pauvres sont plus à plaindre sous notre climat; puis les règlements de police ajoutent leur rigueur à celle du climat.

Les épreuves n'enlèvent pas de leurs âmes les bons sentiments; ils ont, dans l'exil des grandes villes, leur chaumière toujours présente au cœur et le culte de leurs vieux parents.

Un de ces petits ramoneurs criait un jour, dans la rue Saint-Honoré : haut-en-bas, haut-en-bas, sur l'air traditionnel.

Une belle dame qui passait eut pitié du petit nègre improvisé, et lui donna quelques pièces de monnaie.

L'enfant, se voyant en main une somme si considérable, rougit de plaisir sous sa lugubre physionomie et voulut adresser ce trésor à son vieux père infirme.

Il prend ses informations, entre dans un bureau de poste, demande un mandat d'expédition ; ô malheur ! on lui répond que la somme est trop minime pour être envoyée.

Le pauvre enfant versa des larmes, et, l'âme pleine d'amertume, dut remettre à des temps plus propices l'action filiale que lui inspirait l'élan de son cœur.

Le pain qu'il acheta lui parut moins bon qu'à l'ordinaire.

On est heureux de signaler ces mouvements de piété filiale dans un âge tendre, où les sentiments du cœur sont à peine développés, et, où l'on aime mieux consommer des gâteaux que conserver l'argent pour les vieux parents.

Se priver pour donner n'est pas l'ordinaire sentiment des enfants illettrés.

C'était, en passant, une leçon que ce pauvre petit ouvrier donnait aux natures égoïstes, qui veulent augmenter leur patrimoine et non pas aider un vieux père ou une mère infirme auxquels les forces épuisées ne permettent plus aucun genre de travail.

Ces nobles exemples reposent le cœur de tant de misères ; ils font aimer les pauvres, ils montrent l'éternelle puissance de l'âme humaine, que l'infortune et la souffrance ne peuvent pas affaiblir, même chez les ignorants.

Que les enfants de maisons riches apprennent ainsi à ne pas dédaigner les petits ramoneurs, ni les enfants mal vêtus, mal nourris !

Il y a de nobles cœurs sous les vêtements grossiers, comme sous le velours et la soie.

Le bien-être des enfants s'améliore chaque jour : nous avons été mieux vêtus, mieux nourris que nos pères ; nos enfants sont en toute chose mieux traités que nous.

Le confortable des maisons contemporaines, provoque à sa suite le confortable de la nourriture et des efforts plus énergiques pour le conquérir.

Plus la civilisation avancera, plus l'enfance,

espoir de l'avenir, sera soignée, choyée, fortifiée. Quand il y a difficulté d'existence pour les riches, il y a pénurie et misère pour les pauvres ; mais si chacun, selon son degré d'aisance, apportait des consolations et des secours aux infortunés, l'on verrait moins d'enfants misérables, on aurait des secours, des *prêts d'enfance* aux pauvres plutôt que des aumônes.

On entend dire en tout lieu que le siècle, malgré l'impulsion qu'il reçoit du progrès, rétrograde sous le rapport des sentiments; l'on est unanime pour blâmer les tendances de notre époque.

L'argent devient, dit-on, le seul mobile de la pensée, de l'idée et de l'action ; la société marche en sens inverse d'une fraternité loyale et désintéressée.

Nous ne pouvons donc, quant à présent, prédire une décroissance dans le nombre des enfants misérables, pas plus que dans la catégorie des déshérités de ce monde.

Mais plus on cherche l'argent, plus on travaille; plus on veut créer des produits échangeables.

Le désir de la richesse honnêtement acquise est un noble sentiment.

On a vu des exemples d'enfants misérables qui se sont vus tout à coup entourés des agréments de la vie, depuis que l'aisance est le gage de l'indépendance et de l'éducation sociale de la vie; et d'autres au contraire saturés de prodigalités, réduits en un instant à un état précaire.

Les mystères de la vie sont si bizarres que nous sommes accablés de rigueurs et d'épreuves dans les moments les plus heureux.

Un personnage, d'une grande fortune, ayant équipages et laquais, fut tout à coup dépouillé de ses richesses par suite d'un procès désastreux.

Cet homme, jeune et marié, avait de charmants petits enfants élevés dans un luxe fastueux.

Chose étrange! un de ses valets reçut au même instant la nouvelle d'une succession considérable d'un oncle qui avait découvert en Amérique deux sources de pétrole et y avait puisé des millions.

La bizarrerie et la fatalité de la situation fit passer l'habit du maître sur le dos du valet, et l'infortuné maître revêtit le paletot des employés subalternes.

Qu'arriva-t-il? par suite de ce désastre, les enfants de l'homme opulent devinrent misérables, et les enfants du valet passèrent à l'état confortable le plus élevé.

Ces petits êtres n'avaient pas l'habitude de la misère, mais du bien-être; les peines morales, dans cette fatale circonstance, accablèrent le père et la mère.

Que de souffrances! leurs pauvres enfants n'en furent pas moins caressés.

L'enfant de l'ouvrier n'est point triste; il n'est pas malheureux au moral, puisqu'il ne comprend pas. Souvent il est adulé par sa mère; quoique dans le dénûment, il tend ses petits bras à son

père qui rentre au logis après une journée de labeur. Le père est impatient d'embrasser sa femme et de caresser ses enfants ; il les plaint ; son cœur saigne, quand il se voit contraint de leur refuser des vêtements et une nourriture substantielle.

La misère gît au foyer de l'ouvrier surchargé d'enfants, parce que le salaire est insuffisant aux besoins de la communauté.

Cette misère, parfois si affreuse que presque personne ne la comprend, presque personne ne s'en préoccupe ; elle plonge les petits enfants dans la dure privation des nécessités de la vie.

Ce sont autant de petits martyrs de l'indigence ; et pourtant ils s'élèvent dans les joies de l'enfance, dès qu'un peu de bien-être entre dans la maison.

Les enfants sont égaux devant la gaîté du premier âge ; l'adversité se montre dans les vêtements, dans la nourriture : c'est l'argent qui classe.

L'enfant pauvre est souvent plus caressé, partant plus heureux par le cœur, tant que la mère veille sur lui.

Dans les grands centres manufacturiers, les enfants misérables sont en grand nombre, parce que les enfants naturels y sont en majorité.

Les uns sont privés du confortable, que ne peuvent leur procurer le père et la mère ; les autres, asservis, dès leurs premières années, au travail pénible et trop souvent abrutissant des ateliers, ont une existence chétive et reçoivent même de dures corrections.

La loi ne les protége qu'imparfaitement. Ah! pour ceux-là, enfants malheureux! naître et souffrir, voilà leur destinée!

Cependant, qu'ont-ils fait pour venir au monde dans cette condition? N'est-ce pas à nous de réparer par nos soins cette injustice du sort et de leur rendre, autant qu'il est en nous, par l'éducation gratuite, le droit d'être heureux?

De quelles pensées navrantes ne sommes-nous pas saisis en voyant de misérables enfants, victimes du sort, de la fatalité de leur naissance ou de circonstances qu'ils n'ont pas créées!

Il y a peu de jours, des ouvriers, occupés à la réparation du jeu d'orgues d'une de nos églises de Paris, aperçurent un enfant de quatre mois, déposé sur les dalles du temple; ces dignes travailleurs se cotisèrent et s'entendirent pour adopter le pauvre abandonné.

Tandis qu'ils donnaient leurs soins à leur fils d'adoption, ils remarquèrent qu'il portait au bras un billet dont voici le contenu :

« Je suis mère de quatre enfants, mon mari « est presque toujours sans ouvrage, je me trouve « dans la cruelle nécessité d'abandonner mon plus « jeune enfant à la grâce de Dieu.

« Je n'ai ni vêtements, ni nourriture à lui offrir; « je garde les trois aînés, que j'ai déjà tant de peine « à sustenter et à vêtir. »

L'un des ouvriers, père de famille, recueillit cet enfant, se chargea de l'élever, de concert avec ses

braves compagnons : ils aimèrent mieux se priver chacun d'une partie de leur nécessaire, plutôt que de l'envoyer aux enfants assistés.

Pauvre créature! elle ne balbutiera point ces mots si doux : Papa, maman; mais pour son père et sa mère adoptifs, il ne sera pas un paria, auquel sont interdites à toujours les jouissances de la famille, et cela par la fatalité de la misère?

Il ne sera pas un de ces enfants qu'on destine à mendier sur la voie publique ; nous ne verrons point les passants détourner la tête, quand ils devraient être saisis de commisération et de générosité.

Il y a des natures, et le nombre en est grand, peu disposées aux aumônes; elles passent près d'une malheureuse mère de famille en se préoccupant de toute autre chose que d'une offrande ou d'un regard de pitié.

Il n'est pas dans nos mœurs de porter la charité à l'excès; nous sommes charitables, bien juste pour ne pas être taxés de parcimonie et d'égoïsme; nous avons mille raisons pour ne pas donner.

Ah! Donnez... donnez... quand même!

En septembre 1862, par un temps des plus magnifiques, nous cheminions vers la fête de Saint-Cloud ; nous aperçûmes, à l'entrée de Boulogne, sur le passage d'innombrables promeneurs, une pauvre femme assise au coin d'une borne; elle était entourée de ses trois enfants en bas âge.

Elle tournait la manivelle d'un mauvais orgue de Barbarie aux sons aigres et discordants.

La malheureuse, à la mine cave et livide, tenait sur ses genoux son plus jeune enfant d'environ huit à dix mois; les deux autres, misérablement vêtus, sans bas, sans souliers, jouaient dans la poussière avec quelques pierres et des petits bâtons.

Avant de nous approcher de cette femme, nous entendîmes les plaintes et les cris de son plus jeune enfant; il gémissait il pleurait à chaudes larmes; il avait faim; sa mère comprenait seule son langage et souffrait de n'avoir pas encore reçu même un sou pour apaiser les souffrances de ses trois enfants.

Notre premier mouvement fut de nous arrêter près de cette femme et de l'interroger sur son affreuse misère, avant de lui offrir notre aumône.

Elle nous dit :

« Je suis veuve d'un mari ivrogne, vous me voyez dans une profonde misère ainsi que mes pauvres petits enfants : j'espère en la commisération publique pour leur donner du pain.

« Leur père ne nous a laissé que la misère en permanence. »

Une aumône sauvera-t-elle d'un présent et d'un avenir de douleurs et d'humiliations, d'ignorance et de vice peut-être, ces pauvres petites créatures?

Ces enfants sont-ils coupables de leur sort?

XVII

RECONNAISSANCE, TENDRESSE ET INGRATITUDE DES ENFANTS. — LES MÈRES

Nous éprouvons une intime satisfaction à voir la tendresse des jeunes enfants envers leur mère.

Cette tendresse s'épanouit chaque jour dans leur cœur; ils la montrent avec expansion.

En grandissant, ils la gardent comme une flamme sainte, qui répand la joie.

Est-il quelque chose de plus aimable, de plus séduisant, que les naïves caresses de ces enfants de la nature, qui s'élancent vers leur mère pour l'embrasser et l'étreindre dans leurs petits bras, avec tout leur cœur!

Quelle tendresse pure! quels innocents transports!

Quelle couronne d'or au foyer qu'un cercle d'enfants heureux, affectueux!

Quelle solitude au sein du mariage, qu'un foyer sans enfants!

L'épouse qui n'est pas mère ignore le plus grand bonheur d'ici-bas: celui d'être adorée comme une idole par les petits êtres qui coûtent tant de larmes et de souffrances, mais dont le sourire et les pleurs remuent les entrailles.

Un enfant qui sourit à sa mère, comme les ché-

rubins de Raphaël! il réjouit les yeux, il console, il fait aimer davantage.

Ce jeune enfant qui, pendant la promenade, a perdu sa mère de vue : voyez-le haletant, soupirant, pleurant à chaudes larmes, l'œil inquiet, les traits décomposés, réclamant sa mère à tous les échos.

Quel délicieux moment quand il l'aperçoit! Comme il se dirige en toute hâte vers son trésor, en lui tendant les bras!

Alors sa physionomie respire la joie, il rit et pleure en même temps; et la première émotion passée, il reprend un regard heureux et souriant, il essuie ses larmes; et, au souvenir de ses dangers, il éclate en cris et en sanglots qui touchent profondément le cœur de la mère.

Il y a dans la nature un secret impénétrable, une attraction magnétique, irrésistible, de la mère à l'enfant et de l'enfant à la mère.

Ce sentiment inaltérable, nous l'éprouvons tous, et nous le trouvons d'autant plus sublime qu'il est entouré de mystères, de secrets incompréhensibles, au dessus de la portée humaine.

Après cela, croirait-on qu'il puisse exister de mauvaises mères et des enfants ingrats?

Cependant le bien et le mal ont une affinité indéfinissable qui s'affirme par la loi des oppositions.

Un jour l'on rend hommage au cœur d'une mère et à la tendresse de ses enfants; un autre jour, l'on

déplore les sentiments hors nature d'une mauvaise mère et l'affreuse ingratitude des enfants.

Dieu a tout fait du premier jet : la tendresse maternelle, dans le cœur des vraies mères, a toujours existé à son paroxisme et ne s'éteindra qu'avec les siècles.

L'homme et la femme, dans les conditions de la nature primitive, sont tout aussitôt doués du sentiment le plus pur et d'un attachement inviolable pour les enfants issus de leur sang.

Toute infraction à cette loi de la nature est une monstruosité.

Le jeune enfant, dans un ménage, a la puissance de ramener la sympathie prête à s'en échapper : il fait cesser tout à coup la discussion la plus vive, par une caresse.

Les devoirs de la nature sont tellement entraînants qu'ils deviennent des plaisirs. Deux époux qui s'aiment se disputent le bonheur de porter leur enfant, de l'amuser et de le faire sourire, dès son entrée dans la vie.

Le bon père et la bonne mère sont fiers de leurs enfants. De quelle inquiétude ne sont-ils pas saisis lorsque, tout à coup, l'enfant paraît moins bien portant que de coutume! C'est un faible roseau que le plus petit vent peut abattre, et la série des tourments et des inquiétudes commence à se dérouler aussitôt la présence d'un jeune enfant dans le ménage, aussitôt l'avénement des joies de la famille.

Mais aussi le chapitre des compensations est considérable ; il rachète même, et au delà, tout ce qu'on éprouve de pénible et de douloureux dans les soins de l'éducation.

L'enfant, dans l'âge le plus tendre, comprend, par son instinct naturel, qu'il est faible et hors de portée de se suffire à lui-même; ce n'est que par des marques de tendresse et d'affection qu'il s'attache les soins qu'on est si heureux de lui prodiguer.

Il y a un sentiment tellement inné de la mère à l'enfant et de l'enfant à la mère, que l'enfant, soigné, dès les premiers jours de sa naissance, par toute autre femme que sa mère, ne porte pas tout de suite à cette femme la même tendresse qu'à celle qui l'a porté dans son sein.

De même la nourrice ne peut chérir un enfant étranger autant que le sien propre.

Voilà la conséquence du sentiment naturel, qui est d'une affinité complète avec les habitudes des animaux, mais qui s'élève dans le cœur de l'homme et de la femme en proportion de leurs facultés intellectuelles.

Ainsi nous reconnaissons comme première qualité d'un enfant sa tendresse pour sa mère ; et cette tendresse deviendra plus tard la piété filiale au degré le plus élevé, s'il a du cœur.

Mais ne devons-nous pas gémir, quand des enfants poussent l'ingratitude jusqu'à refuser le moindre sacrifice aux auteurs de leurs jours, qui

se sont dévoués aux privations de tout genre pour les élever et les instruire!

L'ingratitude est exécrable dans les enfants : de quel nom pourrait-on la flétrir, lorsqu'on la retrouve dans les enfants parvenus à l'âge d'homme. N'est-ce pas être foulé aux pieds par ceux mêmes qui devraient s'agenouiller?

Un procès s'engage dans une famille de quatre enfants : trois frères et une sœur.

Deux s'offrent de bonne grâce à contribuer aux frais d'une pension alimentaire en faveur de leur vieille mère; les deux autres, jouissant même d'une aisance plus grande que les deux premiers, résistent à cet acte de devoir filial. Quelle honte!

Malgré les consultations de notaire et d'avoué, qui blamèrent ce refus contre nature, les récalcitrants persistèrent dans leur dégradante détermination : et le procès eut lieu.

L'avocat de la vieille mère n'eut qu'à exposer au tribunal l'action obligatoire par elle-même, pour obtenir condamnation contre les deux enfants dénaturés.

Voici quelques considérants du jugement :

« Attendu que, selon les lois naturelles, le fils « ou la fille doivent secours et assistance aux au- « teurs de leurs jours;

« Attendu que ce devoir et ce sentiment sont « naturels et commandés par les lois de la cons- « cience morale;

« Le tribunal condamne les deux opposants à « servir une pension alimentaire à leur pauvre « mère jusqu'à concurrence de leur quote-part dans « la contribution de famille, et les condamne aux « dépens. »

Ces gens monstrueux, dépourvus de tout sentiment de la pitié filiale, prétendaient, dans l'énormité de leur refus, qu'aucune loi, ni aucun article du Code ne pouvaient les contraindre à cette pension.

Pour soutenir une si misérable cause, ne faut-il pas être vendu à l'or et n'avoir plus le moindre sentiment de respect de soi-même, de délicatesse, ni même d'humanité ?

Heureusement pour la dignité humaine, ces circonstances sont rares; et la pitié filiale, loin de défaillir, conservera toujours son prestige, sa force et sa puissance dans les âmes sensibles.

L'ingratitude des enfants se manifeste dès le premier âge : ce sont des animaux. Leur ingratitude grandit, en avançant en âge, lorsqu'ils sont mal élevés. Du reste on peut difficilement prévoir leurs sentiments définitifs.

C'est pourquoi nous engageons les parents à étudier le caractère de leurs enfants, afin de les tenir constamment dans une direction de loyauté, d'affection, de sentiment et de probité.

Ne rendez vos enfants témoins que d'actions droites et honnêtes. En leur présence soyez justes pour les serviteurs de la maison, et faites recon-

naître par vos enfants le service qui leur est rendu, même par un valet.

L'enfant reconnaissant envers son père et sa mère l'est également envers les étrangers ; les services qu'il reçoit, il les apprécie selon son petit bon sens : tâchez qu'il voie juste en toute chose, par habitude.

Souvent il est heurté, sans relâche tracassé pour des vétilles et par des exigences outrées. Son caractère s'aigrit, son humeur devient insupportable ; et les qualités de son cœur se couvrent d'un voile épais, que toute votre sollicitude ne pourra lever sans de grands efforts.

Les marques les plus pures de tendresse, l'enfant les prodigue à celle qui a tout son amour, à sa mère, foyer de toutes ses aspirations et de ses soins les plus délicats, les plus constants.

Rapprochez toujours l'enfant de sa mère, lorsqu'il est aimé avec discernement.

Rien n'est plus sensible pour le cœur d'une mère que l'ingratitude de son enfant, lorsqu'il est parvenu à l'âge où il a conscience de ses pensées et de ses actions. Si encore il pouvait se passer des soins, des conseils et surtout de la bourse de sa mère, on déplorerait moins sa froideur ; mais on voit des enfants entièrement dépendants, qui trébucheraient à chaque pas s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, faire l'esprit fort, énoncer de fausses idées d'émancipation, et n'avoir plus au cœur aucun signe de reconnaissance.

Hélas! ces misérables sont assez dénaturés pour ajouter l'impudence à l'ingratitude envers leurs parents, et même avoir la monstruosité de les dénigrer et de les tourner en ridicule.

Voilà le côté malheureux de certains enfants, dont nous aurions honte de citer les noms même si les personnalités nous étaient permises.

On prétend assez généralement que les enfants sont ce que les parents les font; on attribue une partie des torts aux chefs de la famille, lorsqu'on apprend qu'un enfant est mal élevé, pétri d'ingratitude et peu attaché au toit paternel.

Nous répondrons à ces accusations faciles que les parents remplissent leurs devoirs, il est vrai, les uns avec trop de faiblesse, d'autres avec trop de rigueur. Mais qu'au fond, la conduite des pères et des mères est toujours dirigée dans l'intérêt des enfants.

L'enfant doit toujours avoir tort et se taire, quelque discussion qui puisse s'élever entre lui et son père ou sa mère ; il doit plier sous le joug plus ou moins pesant auquel la faiblesse de son âge et son inexpérience l'ont, pour ainsi dire, rivé.

Si, avant le mariage, les fiancés suivaient des cours où serait développé le système le plus complet pour bien élever les enfants, de cet usage, il résulterait une direction avantageuse pour les enfants.

Mais il en est autrement : les fiancés se marient sans la moindre notion sur la direction à imprimer aux enfants, direction subordonnée à la diversité

des caractères, des tempéraments, des conditions sociales.

Le lien de l'affection paternelle et de la tendresse maternelle, affection et tendresse aveugles par nature, voilà généralement la seule attache de l'éducation et de l'enfance.

N'est-il pas naturel de bien diriger ses enfants? Non : il y a des parents pour lesquels c'est un art difficile et lent à acquérir.

Les hommes sont si aisément portés au laisser aller des instincts vicieux !

N'est-il pas facile exiger qu'aucune nourriture ne leur soit offerte sans qu'elle remplisse les conditions d'une hygiène saine et fortifiante? — Vos enfants sont-ils toujours sous vos yeux?

N'est-il pas naturel que nous veillions, d'une manière incessante, à leur santé et à leur conservation morale? Oui, assurément, mais votre journée appartient-elle tout entière à vos enfants?

Avez-vous travaillé vous-mêmes à votre développement moral? Êtes-vous en état de lumières et d'intelligence, assez pour diriger l'éducation des enfants? Sauf quelques exceptions, les parents élèvent leurs enfants selon l'éducation qu'ils ont reçue, c'est à dire d'une manière plus ou moins polie, plus ou moins civilisée; mais ce qui manque à la plupart des pères et des mères, c'est la connaissance des passions des enfants, leur fort et leur faible, les moyens curatifs ou préservatifs du mal moral.

Il existe une telle bizarrerie dans le caractère des enfants, que nous en voyons de parfaitement élevés avoir néanmoins des instincts dangereux pour eux-mêmes et pour la sécurité de la famille; d'autres, élevés médiocrement, sans profusion de soins ni de précautions, prendre spontanément les bonnes manières des enfants comme il faut, et se conduire honnêtement.

La véritable éducation consiste à exciter les passions généreuses, l'amour du bien et des grandes choses.

La tendresse des enfants est un frein; plus tard elle les arrêtera au bord de l'abîme des passions de jeunesse.

Ils craignent de faire de la peine à leurs parents, et s'empressent de mettre à profit les conseils qu'ils reçoivent.

Ces enfants sont doués de la piété filiale, vertu si noble et si précieuse qui est comme une source d'autres vertus. Plus tard, cette tendresse se déplacera, en quelque sorte, ou se trouvera combattue par d'autres soins; alors se montrera le caractère définitif de l'enfant, ou plutôt de l'homme.

La petite fille est plus attachée à sa mère que le petit garçon; en grandissant, elle n'a aucune idée d'émancipation, à moins qu'on ne la rende malheureuse sous le toit paternel; aussi concentre-t-elle toute son affection sur cette bonne mère, qui la surveille nuit et jour pour la préserver des dé-

fauts, des habitudes mauvaises qui amènent les chagrins ou les malheurs.

La petite fille a des goûts d'intérieur qui se développent sans cesse, lorsque sa mère l'initie peu à peu aux devoirs de la femme; à mesure qu'elle grandit, elle aime toujours avec la même tendresse; si toutes les mères étaient ainsi, il y aurait moins de jeunes filles empressées d'échapper par le mariage aux ennuis du joug maternel.

Faites chérir ce joug, au nom du bonheur de votre famille!

Le caractère de la petite fille n'est pas toujours facile à diriger; elle est d'une tendresse à l'épreuve, toutes fois que ses volontés sont satisfaites; mais si elle rencontre de la résistance, sa mauvaise humeur perce dans ses actions : et sa tendresse se trouve pour le moment altérée. Particularité étrange : on voit des petites filles d'un caractère martial, ne rêvant que sabre, fusil et canon; elles demandent impérieusement à aller se battre avec les petits garçons; et, si elles n'étaient détournées de ce goût incompatible avec les devoirs de la femme, à vingt ans elles feraient le coup de sabre comme un zouave, ou s'engageraient comme vivandières. Courageuses et intrépides, vives et alertes dans tous les jeux de l'enfance, elles ont un air cavalier que les mères s'efforcent de faire disparaître sous les manières qui conviennent à la femme, appelée aux modestes douceurs de la vie et aux soins du ménage.

Ces natures mâles font les femmes fortes, celles qui savent se dévouer et se diriger, lorsqu'on les a bien élevées.

L'enfant ne dissimule pas; tel vous le voyez aujourd'hui, tel il sera demain; il n'a ni tendresse, ni amitié de commande; tout est chez lui effusion de cœur; franche est sa nature : c'est la mauvaise éducation qui fausse la nature.

Donnez-lui des exemples de tendresse et d'amitié, et constamment de loyauté, de franchise, de vérité; s'il dévie de ses devoirs de sincérité, ne craignez pas de blesser son amour-propre; humiliez-le pour une faute grave, récompensez-le pour une bonne action; mais pas de récompenses pécuniaires : l'argent spécule.

L'enfant, sous une bonne direction, doit comprendre toute l'importance pour lui d'une obéissance absolue et passive aux ordres et aux volontés du père et de la mère qui sont ses guides, ses soutiens et ses protecteurs, ses amis les plus dévoués.

Dans la portée de son petit bon sens, il n'a pas de rancune; sa tendresse n'éprouve aucune atteinte d'une correction qu'il a méritée; il se réconcilie aussi vite qu'il se fâche : c'est qu'il a conscience du bien et du mal.

Néanmoins l'enfant avoue rarement ses fautes; la vanité perce de bonne heure dans ses actions; il rapporte tout à lui-même, soit dans ses jeux, soit dans sa conversation : l'instinct le dirige pendant longtemps.

Soyez prudents, donnez-lui souvent des leçons de modestie, pour éviter qu'il soit un jour pédant, suffisant et orgueilleux de sa personne.

Une pauvre veuve, mère de deux enfants en bas âge, avait, dans un moment d'égarement, commis un vol.

Elle fut condamnée à un an de détention. Cette malheureuse avait une sœur dans une position médiocre; les deux petits êtres, orphelins pour une année, furent recueillis par cette généreuse femme.

La demeure de cette tante hospitalière était à vingt minutes de la prison.

Le petit garçon allait voir sa mère tous les jours, et se mettait en route conduisant par la main sa jeune sœur, âgée de trois ans.

Pendant une année entière, ces jeunes enfants bravèrent l'intempérie des saisons pour faire ce pieux pèlerinage; le cœur de la mère saignait un peu moins à la vue de ses enfants : elle était privée de la liberté, mais du moins elle pouvait voir encore son fils et sa fille.

Quand la petite fille était fatiguée, son frère la portait. Pour rien au monde ils ne seraient arrivés en retard.

La mère, par les barreaux de sa prison, les voyait s'approcher, et fondait en larmes.

Après qu'ils étaient introduits dans la cellule de prisonnière, elle les couvrait de baisers, en leur disant :

« Mes pauvres enfants, je suis bien malheureuse! J'ai commis une mauvaise action, je ne puis plus vous donner du pain. Combien je suis punie!

« J'espère qu'un jour vous serez plus dignes que moi de l'estime des honnêtes gens, et que vous penserez souvent à la faute de votre mère, afin d'éviter une mortelle humiliation.

« Ne prenez jamais ce que vous n'aurez pas gagné. »

On eût dit que ces frêles créatures comprenaient les paroles de leur mère; ils la regardaient d'un air étonné, en lui envoyant aussi des baisers, et en pleurant.

Le petit garçon disait à sa mère : « Maman, quand sortiras-tu d'ici? de ce lieu triste et noir, pour aller nous promener? reviens avec nous, comme ça je te verrai toujours. »

La mère lui répondait : « Mon cher enfant, je ne puis sortir maintenant de cette maison. Je te fixerai bientôt le jour où nous pourrons aller ensemble habiter notre petit réduit, qui vaut mieux que les grandes maisons où l'on perd sa liberté. » Et les enfants s'en allaient un peu consolés.

Piété filiale, trésor du ciel! tu versais déjà ton esprit bienfaisant sur ces jeunes enfants; ils s'attachaient à leur mère par la tendresse, par l'instinct naturel : ils étaient entièrement dévoués à leur mère, dans un âge d'égoïsme et de frivolité où l'on préfère les plaisirs ou la fantaisie.

XVIII

CANDEUR, INNOCENCE ET NATUREL DES ENFANTS. — LES MÈRES

L'enfance a des défauts ; elle a aussi des qualités précieuses.

Les caractères et les penchants sont si divers qu'on voit des enfants, en quelque sorte, peu naturels pour leur âge : on en voit qui agissent plutôt par calcul que par un sentiment naïf; mais ceux-là sont rares et font exception.

Il s'en rencontre, et beaucoup, qui sont naturellement doués de candeur et d'innocence, précieux joyaux de la famille, natures d'élite, adorables sensitives que cependant rien ne peut déflorer. Préservez-les de toute tendance vicieuse ou de pernicieux exemples.

Un des motifs puissants de l'attachement que nous portons aux enfants, c'est la naïveté, la candeur, l'innocence.

La mère éprouve des sensations indicibles, quand son enfant commence à balbutier et à jargonner sur tous les tons, avec des inflexions de voix charmantes sur toutes les choses qui frappent son imagination; et lorsqu'elle lui adresse quelques questions, ses réponses naïves et innocentes charment son cœur et la rendent fière d'avoir donné le jour à une créature de Dieu.

Les femmes destinées à n'être jamais mères ne peuvent apprécier les émotions que font éprouver les jeunes enfants.

Quelle organisation sublime se développe peu à peu dans ces petits cerveaux à qui le Dieu suprême a donné l'intelligence et la raison.

Que de mystères répandus dans une si frêle créature! tout, dans ce cerveau, va de progrès en progrès avec une progression merveilleuse.

La marche de l'intelligence et du raisonnement se fait en même temps et sur une même ligne parallèle.

Dans les enfants, la nature n'est jamais en arrière ni stationnaire : elle s'avance toujours, sans qu'il lui soit opposé d'obstacle.

Le progrès de la civilisation a de l'influence sur sur les enfants : une jeune intelligence se développe et progresse d'autant plus dans la carrière du raisonnement qu'elle est aidée par les lumières qui rayonnent au foyer domestique.

Les enfants des tribus sauvages ne rencontrent qu'un milieu barbare et abruti, et dans leur cœur les qualités que la nature dispense à tout être qui vient au monde. Leurs facultés restent à l'état de somnolence.

Un jour, ils se réveilleront de leur torpeur aux rayonnements de la civilisation.

Le père et le mère donnent la vie à l'enfant issu de leur sang ; ils lui transmettent en même temps une part de leur organisation spirituelle.

Le fils d'un grand homme est souvent un petit esprit.

Ce qu'il y a d'admirable chez les enfants tout petits, c'est que tout est naturel dans leurs manières et dans leur langage : rien de forcé dans les poses, dans les mouvements, ni dans les premiers jeux de la physionomie.

Les choses de convention n'ont pas prise sur les premiers développements de ces petits êtres.

La sincérité est leur essence, la candeur et la naïveté leur privilége : comment ne pas aimer ces natures, expressions vivantes de la vérité? ils ont autant de simplicité dans leur initiative que d'innocence dans leurs pensées.

Jusqu'à ce jour, l'on s'est trop préoccupé de l'éducation, en quelque sorte, extérieure.

On se contente de voir des enfants bien dressés, bien stylés, correctement façonnés; mais on ne se donne pas la peine d'approfondir la cause des progrès qu'ils peuvent faire chaque jour : on ne songe pas à leur bonheur dans l'avenir : leur destinée reste en général enveloppée de brouillards si épais, que nul ne peut affirmer d'un enfant, s'il sera par le cœur gentilhomme ou manant.

Pourquoi cette incertitude? quelle position occupera-t-il? voilà tout! on ne se demande guère *quel homme sera-t-il?*

Il est des qualités qui ne s'acquièrent pas plus qu'elles ne se perfectionnent : comment donner de

la candeur à un éhonté? comment ramener l'innocence dans un cœur perverti?

Essayez donc de donner à un enfant de l'ingénuité et de la bonhomie! essayez de leur rendre ces qualités qu'ils ont perdues !

Fatalement ils porteront le signe des qualités et des défauts qu'ils auront dans l'âme.

Il y a deux sortes d'ingénuité chez les enfants : d'abord celle qu'accompagne un certain jugement, et comme un discernement des choses naïves, mais conformes aux convenances sociales ; il y a ensuite l'ingénuité sans raisonnement qui entraîne l'enfant à des faits, à des gestes et à des paroles de nature à encourir une réprimande.

Ce genre d'ingénuité n'est pas tolérable : il est trop voisin de la bêtise ou de l'inconvenance, pour qu'on puisse être tenté de le cultiver sérieusement.

Mais les petites réflexions ingénues qui jaillissent du cerveau d'un enfant intelligent et enthousiaste, annoncent un esprit naturel, observateur, primesautier.

Tout nous plaît dans un enfant lorsque ses paroles émanent d'une simplicité naïve, vertu précieuse que l'enfant perdra trop vite, sans espérance de la voir reparaître un jour.

Avec l'âge, nous devenons ombrageux, fiers de nous-mêmes en dedans; nous prenons dans la société du genre humain une mauvaise humeur qui rembrunit le tableau de la vie.

La candeur, la franchise et le désintéressement

disparaissent pour faire place à d'autres influences. Puis nous sommes entraînés vers ce qui nous plaît le mieux, sans nous rendre compte de ce qui pourrait nous donner quelques-unes de ces qualités qui nous élèvent au dessus de nous-mêmes et des autres.

L'ingénuité d'une petite fille est plus intéressante que celle d'un petit garçon, d'abord parce que la petite fille nous captive à un plus haut degré, ensuite parce que son ingénuité est plus spirituelle, plus attrayante.

Elle s'exprime avec tant de grâce! ses paroles s'échappent de ses lèvres avec tant de naïveté, son fin visage est si délicieux, si avenant, que tout nous entraîne à l'écouter avec le plus vif intérêt, avec celui du cœur.

Puis aussi, que ses manières sont gentilles et alertes! Elle va et vient en sautillant, prenant mille poses naturelles; elle attire, elle révèle déjà ses futures séductions.

La petite marmotte sait très bien reconnaître qu'elle séduit son monde; l'éclat de ses yeux dénote le plaisir intérieur qu'elle éprouve, quand on l'admire et qu'on lui rend hommage par des compliments flatteurs.

C'est alors qu'elle redouble de petites manières qui, souvent, nuisent à sa candeur, et donnent moins de charme à tout l'ensemble de sa manière d'être.

Défiez-vous d'une petite fille minaudière, et décidément coquette avec préméditation; elle n'est

plus naturelle : la candeur, si précieuse aux enfants, s'est échappée en quelque sorte de son âme.

Quant à son innocence, elle durera autant que le permettra son âge, autant que les circonstances ne viendront pas la détruire ; chez elle, il n'y a pas de fond solide.

Et pourtant, que l'ingénuité est charmante!

Un père promenait dans Paris son petit garçon de sept ans. Ils s'arrêtèrent à la vitrine d'un confiseur, où étaient exposés, entre autres sucreries, des œufs de Pâques de plusieurs dimensions.

Le petit garçon examina ces objets avec une attention toute particulière ; puis il aperçut un œuf d'une grosseur énorme qui frappa son imagination. Il demanda à son père quel oiseau pondait d'aussi gros œufs ?

« C'est un œuf d'autruche, lui répondit le papa.

— Ah! oui, je me rappelle, réplique le petit : c'est le grand oiseau que j'ai vu sur mon livre de Buffon.

— C'est bien cela, ajouta le père ; et l'enfant, après avoir réfléchi, reprit :

— Un autre jour, n'est-ce pas, tu me feras voir un œuf d éléphant. »

Le père se prit à sourire de la bonhomie de son fils, et lui expliqua pourquoi il n'existe pas d'œufs d'éléphant.

L'ignorance des enfants est pleine de logique.

Quelle bizarre ingénuité! ou plutôt quel penchant à généraliser sans savoir !

L'enfant faisait cette demande sincèrement ; et nous remarquons, dans la naïveté de sa pensée, un je ne sais quoi qui prête à rire et qui cependant n'est pas dénué de charme.

L'enfant serait trop fort, si à sa force de curiosité, il joignait la science.

Notre bambin désirait s'instruire : pouvait-il mieux s'adresser qu'à son père?

Mais, combien y a-t-il de pères qui aient la patience d'expliquer à leur fils le mystère des objets qui ont frappé ses regards?

Un autre jour, une petite fille, à la promenade avec sa mère, voit passer un train du chemin de fer et dit :

« Maman, où sont donc les chevaux de cette voiture qui va si vite?

— Ma chère enfant, lui répondit sa mère, les chevaux sont dans l'énorme machine que tu vois aller si rapidement.

— Ah! bien! répond la petite fille, c'est cela qu'ils font tant de bruit, pour qu'on vienne leur ouvrir. »

Cette réponse naïve et ingénue excita l'hilarité de la mère, qui plaisanta son enfant. La mère essaya d'expliquer à son enfant le système de la locomotive, que la petite ne put comprendre : et la promenade continua. L'éducation des mères est souvent moins avancée que celle des enfants.

Une petite fille de six ans se trouvant un jour seule avec sa mère, lui dit :

« Maman... pourquoi la bonne se cache-t-elle quand elle met sa chemise? elle l'a donc volée?

— Non, reprit la mère; mais, vous saurez, mon enfant, que la pudeur exige qu'une femme soit seule quand elle s'habille; ainsi, quand tu seras grande fille, tu auras ta chambre, que tu fermeras pour n'être point vue, ni dérangée par personne. »

La petite comprit cette judicieuse observation; elle avait assez de jugement pour en apprécier d'instinct l'importance. « Je fermerai ma porte quand je serai grande, ma petite maman, » répondit-elle.

Une dame promenait ses deux petites filles au bois de Boulogne; elle s'approcha des lacs, où fourmillent les canards au plumage varié.

L'une des deux petites, en voyant les canards, dit à sa mère : « Maman, les canards ont-ils aussi une bonne pour les mener promener? » Comme les hommes, les enfants s'étonnent de tout ce qui ne leur ressemble pas, à eux ou bien à leurs habitudes.

Des petits enfants avaient, au nombre de leurs jouets, plusieurs petits canards en fer blanc qui, placés dans un vase rempli d'eau, avancent ou tournent à volonté, au moyen d'une aiguille aimantée.

L'un de ces enfants, avant sa sortie pour la promenade, prit dans sa petite boîte la baguette aimantée.

A l'arrivée près du lac, la bonne présenta quel-

ques débris de pain aux canards, qui se précipitèrent pour les avaler. Ils sont si gloutons!

A quelques pas plus loin, le petit garçon, tenant à la main sa petite baguette aimantée, s'approcha de deux canards sortis de l'eau et la leur présenta : il était convaincu que, par ce moyen, il les attirerait à lui et s'en ferait suivre. Mais le talisman fut sans effet, et les volatiles ne se laissèrent nullement prendre à l'hameçon qui leur était présenté : tandis que le pain était pour leur bec un aimant d'une bien autre puissance.

Généraliser sans savoir, tel est l'instinct de l'ignorance.

Combien d'hommes sont aussi de grands enfants!

L'ingénuité d'un enfant n'est pas toujours de la bonhomie, L'enfant adroit fait de l'ingénuité quelquefois peu naturelle; il faut savoir en saisir les nuances, pour distinguer l'ingénuité simple de l'ingénuité factice.

Un jeune enfant de huit ans se trouvait avec ses parents et un vieillard, ami de la maison.

Après s'être occupé quelques instants d'un jeu de dominos, il s'approche tout à coup du vieux monsieur, et lui adresse à bout portant ce compliment :

« Monsieur, vous êtes laid et vieux, vous avez un nez qui bourgeonne; vous faites toujours tomber du tabac et autre chose sur le tapis de maman. »

Le père aussitôt reproche à son fils cette insigne

malhonnêteté et lui inflige une punition sévère. N'eût-il pas mieux fait de ne pas médire de son ami devant son fils? Les enfants observent et retiennent tout ce qui se passe autour d'eux.

Il y a des enfants doués d'une discrète ingénuité, mais ils sont rares.

Plaignons les pères et les mères exposés aux humiliations par la malhonnêteté et l'indiscrétion impardonnable d'un enfant qui s'arroge le droit de se mêler de tout, et d'apostropher étourdiment les personnes reçues dans l'intimité de la maison.

Mais, encore une fois, à qui la faute si vous élevez mal votre enfant?

Les plus habiles dans ce genre d'escrime enfantine et maligne sont très peu patients contre tout ce qui contrarie leur petite personne; ils ont un semblant de naïveté ou plutôt d'une étourderie combinée. Pour les corriger de ce misérable défaut, le moyen le plus efficace est l'humiliation, parce qu'elle pique au vif le sentiment de la dignité mal placée.

Oui, humiliez vos enfants, même en présence de témoins, toutes fois qu'ils sont assez méchants pour nuire à autrui.

C'est leur rendre service que de les empêcher de contracter l'habitude des médisances et des méchantes espiègleries : ne les laissez jamais outrepasser les bornes de la bienséance, de la politesse, et de la discrétion la plus sévère.

Jamais, en aucun temps, il n'a existé, envers les enfants, autant de faiblesse, autant de tolérance, autant de laisser faire que de nos jours.

On voit même des circonstances où l'on applaudit un enfant dans ses écarts, sous prétexte qu'il a infiniment d'esprit, qu'il est très amusant en société, et qu'il sera, quelque jour, un sujet remarquable.

On entend dire partout : l'enfant de madame une telle est d'une naïveté charmante! il dit tout ce qui lui passe par la tête, avec la simplicité ravissante de son âge! Et à bien examiner, l'enfant, se sentant autorisé et applaudi, divague plus souvent qu'il n'est naïf et naturel.

Il jette au dehors toutes ses billevesées, à tort et à travers, sans choisir, sans trier, sans raisonner. Mais aujourd'hui l'on croit élever dans le progrès les enfants en leur permettant des conversations qui ne sont pas de leur âge.

Puis, on s'étonne de la suffisance et de l'effronterie de certains enfants, dont on ne réprime jamais ni les inconvenances, ni les petits écarts, ni les paroles maladroites. On les laisse empiéter particulièrement sur les convenances, en les applaudissant.

On oublie que tout se tient dans l'éducation. La pudeur et l'innocence, ces deux principes vivifiants de l'honneur et de la dignité, sont tellement identiques, qu'elles éprouvent des atteintes pour ainsi dire solidaires.

On a vu des enfants conserver toute pudeur apparente, et avoir déjà perdu l'innocence.

La perte de la pudeur est le dernier degré du vice et de la corruption.

Nous entendons par innocence la sincérité de la pensée et de la parole.

L'innocence est d'un tissu tellement léger, si facile à froisser, que le contact des mauvais exemples l'anéantit en un instant et à tout jamais.

Si nous avons insisté sur les deux mots sacrés, pudeur et innocence, c'est que, par expérience, nous sommes convaincu qu'il se présente chez les enfants des circonstances particulières où la pudeur et l'innocence sont en péril.

Il serait si aisé de les sauvegarder! Entourons-les d'un triple cercle d'airain, afin qu'ils soient inattaquables! ce triple cercle, c'est la conscience.

Il est d'autant plus difficile de conserver aux enfants ces deux principes, base de toute dignité, qu'il est impossible de faire comprendre, à un enfant, l'essence particulière et suprême de la pudeur et de l'innocence.

Ces mots divins sont au dessus de leur portée! C'est la chose et non le mot qu'il faut cultiver en lui.

La plus grande force de la vie, c'est la pudeur, parce que la pudeur, c'est le respect de soi-même.

Dans les familles bien ordonnées, ce mot sacré renferme les promesses du bonheur de la communauté à venir.

Les foyers domestiques où les enfants sont peu surveillés, ou sollicités au mal par de vils exemples, ont perdu ou sont bien prêts de perdre la pudeur et l'innocence.

On en parle souvent pour la forme; mais, hélas! aussi que de désordres on suscite parmi les enfants, par les exemples de légèreté ou d'inconséquence dans les paroles ou dans les actions, au sein de la famille!

Moralistes, philosophes, éducateurs des mères, avez-vous songé à recommander le respect des enfants au foyer domestique? Dans les festins, dans les conversations, dans l'intimité, que de paroles ne devraient pas être à portée de l'oreille des enfants!

Le premier devoir des institutions, des lycées, pensionnats et colléges d'internes ou d'externes est de surveiller les enfants dans des conditions telles que toute atteinte à la pudeur soit réprimée ou plutôt prévenue.

Les agglomérations d'enfants ne sont pas plus dangereuses que les agglomérations de sentiments: inspirez de nobles pensées, et le bien sera le culte des enfants.

Nous ne doutons pas qu'une surveillance active ne soit exercée; mais ce n'est là qu'un moyen extérieur, indirectement préventif.

Nous ne croyons pas à l'efficacité durable de ce procédé: nous nous défierons toujours de la probité, sous la garantie de la présence des gendarmes.

Mettez, en quelque sorte, le gendarme en permanence dans l'enfant lui-même; qu'il ait peur de sa conscience, qu'il la craigne et qu'il la respecte : et la pudeur n'aura plus de risques à courir.

Nous le répétons : les agglomérations d'enfants sont d'une surveillance délicate; tous les moyens d'inspection peuvent y concourir efficacement; mais l'assurance morale de la conscience est et sera de tout temps, la plus puissante.

On croit toujours remplir suffisamment ses devoirs envers les enfants, en apportant du zèle et de l'attention à leur direction; mais il y a des délicatesses que beaucoup de gens ne savent pas saisir.

A votre insu, le mal se fait, pour ainsi dire, sous vos yeux, sans que vous en ayez conçu le plus léger soupçon.

Veillez sans relâche, et surtout enveloppez, en quelque sorte, les enfants d'une atmosphère de pureté et d'enthousiasme pour les grandes choses, et ne négligez jamais de sonder à fond leur conduite.

Lorsque vous êtes convaincu que tout se passe dans l'ordre, et selon les règles d'une saine morale, votre satisfaction est d'autant plus grande, que vous avez rempli noblement votre tâche d'éducateur, et que l'avenir des enfants confiés à vos soins vous apparaît plus sûr et plus éclatant.

Les avenirs brillants partent toujours d'un présent moral ; or, la moralité est en raison directe du développement de l'intelligence.

Quand les lumières de la science auront éclairé tous les peuples, les vertus sociales se répandront par l'éducation en tous lieux ; la pudeur et l'innocence ne seront plus un vain mot ou des choses d'ignorance du mal ; toutes les forces de la civilisation se tiendront attachées, comme les étoiles au firmament.

Leur enchaînement fait l'ordre général, et l'harmonie de ces forces constitue le règne de la vertu.

Rendez les enfants forts de leur conscience, et ils seront vertueux : ils garderont la pudeur, au nom de la science.

Tous les enfants, sans en excepter un seul, apportent en naissant les principes des qualités de l'âme, à des degrés divers.

La position plus ou moins aisée, plus ou moins misérable qui leur est faite, est due en partie à la puissance du hasard ; mais, un jour, il y aura une répartition établie sur des bases plus équitables. Donnez la première éducation également à tous : vous aurez des mœurs nationales, et l'avenir s'ouvrira pour les déshérités intelligents qui s'appliqueront au développement de leurs facultés.

Que de sollicitudes n'avons-nous pas pour les enfants, dit-on ! Ne sont-ils pas les perles de la vie ?

Cette sollicitude est-elle constante, éclairée ?

Dès leur bas âge, l'homme et la femme se des-

sinent; ils commencent à mettre en relief les qualités et les défauts de leur intelligence, de leur raisonnement, de leur constitution physique.

Les idiots seuls, hélas! sont les vrais déshérités. Ils ont une bonhomie particulière, dont ils font usage selon le penchant de leur triste intelligence.

Nous souffrons à les voir, nous souffrons à les entendre.

N'y a-t-il aucun moyen de guérir de l'idiotisme? hélas! mais les idiots les plus à plaindre ne sont pas les idiots de naissance : ce sont les idiots de l'ignorance, incapables de comprendre ce qui leur est enseigné ou expliqué.

On pardonne aux pauvres idiots leur grossière ingénuité; mais l'ingénuité d'enfants dégradés dont l'organisme est complet, ne se tolère pas.

Mieux vaut cent fois un enfant peu parleur, qu'un bavard affichant tantôt de l'ingénuité de circonstance, tantôt une candeur factice, sans qu'au fond, on puisse prendre ses manières au sérieux.

En revanche, que de plaisirs nous font éprouver les enfants d'une ingénuité naturelle, simple et modeste, qui unit l'intelligence à la bonté!

Un enfant dit à sa mère : « Nous marchons sur deux pieds et les animaux sur quatre pattes, pourquoi cela?

— Pourquoi, répondit la mère? parce que les animaux, soumis presque tous à de rudes travaux, ont bien plus de force, ainsi constitués, que s'ils étaient comme nous perchés sur deux jambes.

— Oh ! bien ! répondit naïvement la petite fille ; je comprends, c'est cela qu'il y a tant de gens à rien faire. »

Cette réponse spirituelle plaît de la part d'un enfant auquel on ne peut encore attribuer de la profondeur dans les idées. Pourquoi ?

C'est que nous augurons bien de l'intelligence de cette petite fille, et que nous nous en réjouissons.

Quelques enfants jouaient ensemble ; l'un dit à ses petits camarades :

« Ne pourrions-nous pas crier un peu moins fort ? nous cassons la tête à tous les passants. »

Un autre lui répond : « Si nous crions, c'est pour nous faire entendre, et pour qu'on sache que nous sommes ici ; car si on avait besoin de nous, on viendrait tout droit nous chercher, puisque nous faisons du bruit à étourdir un régiment. »

Cette idée n'est-elle pas d'une naïve espièglerie ? ou bien n'annonce-t-elle pas une précoce invention d'esprit ?

Puis vint à passer une paysanne sur son âne ; « Holà ! eh ! madame, cria l'un des gamins. Votre baudet est malade, il faut le purger ; conduisez-le au pharmacien qui lui donnera une médecine ; après, il aura le teint plus clair. »

La démarche chancelante de ce quadrupède usé avait provoqué de la part de ces petits garçons, cette sortie bizarre, inconcevable, si vous voulez ; mais l'esprit garde ses droits, même dès le bas âge.

On demande souvent aux enfants plus d'esprit et de jugement que ne comporte leur âge. On aime à leur poser des questions, et l'on veut qu'ils répondent à l'instant même, avec discernement, sans avoir réfléchi avant de répondre.

Ne faites pas poser devant vous les enfants: vous les rendriez pédants et vaniteux.

Nous pouvons reconnaître l'esprit naturel et les facilités des jeunes enfants dans leur regard.

Leur imagination fonctionne sans interruption, selon les objets ou les paroles qui les frappent; et les impressions se reflètent dans leur physionomie.

Les détours et les mensonges d'abord leur sont inconnus; ils parlent, ils agissent selon les facultés qui se développent dans leur jeune cerveau.

On peut suivre les progrès successifs de la ruse dans leurs actions.

Ne nous étonnons pas de trouver dans le cœur d'un enfant une simplicité naïve et ingénue, qui attire nos sympathies, et qui nous porte naturellement à l'aimer; car nous voyons en lui un grand contraste dans la manière d'agir et de s'exprimer, en face de nos manières de convention et d'artificielle sincérité.

La bonhomie d'un enfant est moins fine dans ses détails que son ingénuité; elle est le résultat d'un esprit moins ouvert, et d'une imagination pour ainsi dire engourdie; néanmoins elle a bien son charme, quand elle n'est pas portée jusqu'à la bêtise.

On prend souvent la bonhomie pour la simplicité : c'est une erreur ; car la simplicité est plus naturelle, elle suit le mouvement instinctif de l'esprit qui se développe. Tandis que la bonhomie proprement dite a ses travers, sa réflexion ; elle à sa finesse et sa préméditation.

Tâchons que l'enfant soit toujours naturel : tout ce qui vient de la nature a un signe de perfection, dont nous nous étonnons chaque jour ; et l'enfant, bien dirigé, est susceptible de développer d'heureuses dispositions pour tout ce qui lui est enseigné.

En résumé, tenez les enfants sévèrement, sans contrainte, ni brutalité ; parlez-leur souvent des qualités du cœur : c'est une corde qui vibrera tôt ou tard dans l'âme de ceux qui auront de nobles sentiments.

Leurs souvenirs sont profonds : et il y a même des enfants dont la mémoire est tellement fidèle que, devenus grands, ils ont souvenance des particularités qui les ont frappés dans leur bas âge.

L'enfant bien né n'a jamais d'arrière-pensée, ni même de rancune ; tous ses actes se font au grand jour, ce qui nous donne la facilité de le juger, de le réprimander ou même de faire justice de ses actes coupables.

Mais ne les tourmente-t-on pas bien souvent hors de mesure ou de propos ? On veut en faire des aigles, on ne leur pardonne pas la moindre peccadille ; et lorsqu'ils ne sont pas foncièrement obéis-

sants, ils ont à souffrir des rigueurs. Les observations réitérées, quoique judicieuses, qu'on leur inflige dans l'intérêt de leur avenir, ont besoin de mesure.

Ne vous lassez point : les enfants se cultivent comme les plantes. Si la plante vient mal, accusez le jardinier plus que la plante elle-même.

XIX

LES PETITS RAISONNEURS, LES ENFANTS MALHONNÊTES, LES ENFANTS AIMABLES, CARESSANTS ET BIEN ÉLEVÉS.

Les qualités les plus décisives de l'enfance, se traduisent par une série de signes délicats, qu'il faut savoir interroger pour bien juger les enfants.

Toujours bien faire est se frayer un chemin agréable à parcourir ; faire le mal, c'est entrer dans une voie hérissée de calamités.

Dans une famille, rien de plus insupportable que les petits raisonneurs ; loin d'être agréables, ils aigrissent tout par un langage et par des prétentions contraires à ce qu'on a droit d'en attendre.

Puis, ils sont étonnés qu'on manque de prévenances à leur égard.

Cet état de choses, ce sont eux qui le suscitent par un verbiage absurde et incessant, qui indispose ceux qui les entendent ; et l'on parvient difficilement à les faire taire.

L'enfant raisonneur chez ses parents l'est également près des maîtres chargés de son éducation; mais les maîtres sont moins tolérants; ils infligent des punitions qui assouplissent peu à peu les caractères raisonneurs.

Les petits raisonneurs n'ont pas seulement ce vilain défaut : il sont menteurs; car pour servir leur entêtement, il n'est pas de choses qu'ils n'inventent; ni de faux fuyants qu'ils n'invoquent.

Pour dompter les enfants raisonneurs, que faire? Les amener à réfléchir sur les déplorables effets de leur mauvaise tête : ils babillent sans cesse et toujours en opposition avec la saine raison.

Posez-leur en exemple d'autres enfants bien élevés, et qui ne sont point entachés de l'esprit raisonneur.

Ils approuveront eux-mêmes la préférence qu'on accorde aux enfants qui se tiennent toujours dans le cercle de la bienséance; ils se corrigeront et rappelleront vers eux la véritable tendresse de leur père et de leur mère, qu'ils ont trop longtemps éloignée par un langage déplacé qui indispose contre eux.

Les enfants malhonnêtes sont encore plus blâmables que les enfants raisonneurs. Ils se font détester même de ceux qui sont chargés de leur prodiguer des soins.

Il y a des enfants qui ne se croient pas obligés d'être honnêtes envers les serviteurs ; ils réservent pour leurs parents, et surtout pour les étrangers,

des paroles agréables. Cependant, les serviteurs sont sensibles à la malhonnêteté de l'enfant qu'ils sont chargés de surveiller.

Les domestiques donnent parfois de dures leçons à leurs petits maîtres : les paroles désobligeantes les blessent plus qu'on ne croit.

Les parents qui tiennent à la politesse et à l'honnêteté doivent surveiller les premières impressions de leurs enfants sur leur entourage.

Les impolitesses d'un enfant ont peu de conséquence aux yeux des personnes qui ne leur portent pas intérêt.

Quand ils ne nous sont attachés ni par les liens du sang, ni par aucune liaison de famille, nous déplorons seulement la faiblesse qu'on déploie à leur égard, et nous restons insouciants sur le rôle qu'ils joueront un jour dans le monde.

On souffre une impolitesse d'un petit paysan sans éducation; mais on voit avec peine des enfants d'une instruction soignée n'avoir, dans leur langage, que des expressions désagréables et empreintes d'une impolitesse qui révolte.

Si nous nous arrêtons aussi sérieusement sur la politesse des enfants, c'est le désir qui nous entraîne de les voir honnêtes et bienveillants, dans l'intérêt de leur avenir.

Loin de nous l'idée de livrer au grand jour les défauts des enfants, pour la satisfaction de les mettre sans cesse en péril de corrections.

Mais, il y a un devoir dont nous ne pouvons

nous écarter, celui de déclarer en face des mères de famille que l'enfant qu'on ne corrige pas est en danger de devenir un malhonnête homme et un homme malhonnête.

Passons à un sujet plus agréable. Parlons des enfants aimables, affectueux, caressants, bien élevés. L'aménité d'un enfant dépend de ses dispositions extraordinaires, ou des exemples qu'il reçoit.

Tous les caractères sont susceptibles d'amélioration. Nous avons vu des exemples de mauvais caractères domptés et ramenés dans la voie de la bonté et de la soumission volontaire.

Le caractère rétif, c'est la barre de fer qu'on ne peut plier sans l'action du feu, et le feu en pareille circonstance, c'est la réprimande, l'appel à la conscience et quelquefois l'humiliation. Néanmoins, on parvient difficilement à faire d'un mauvais caractère un caractère aimable, si l'enfant ne se prête pas à son amélioration morale.

On ne se figure jamais assez l'effet produit sur un enfant par les principes de la conscience et la considération que ces principes lui donnent en très peu de temps.

L'enfant qui écoute sa conscience est un enfant aimable et caressant : car il puise dans l'observation, même superficielle de ses devoirs, la bonté du cœur et l'aménité de l'âme.

Tandis que les petits mauvais sujets rient même de leur conscience, comme d'une chose singulière ou d'un croquemitaine fabuleux.

Le recueillement d'un enfant, à l'église, au temple, à la synagogue, à ses exercices religieux, prouve en sa faveur.

Il pense, il réfléchit; il se fait déjà à lui-même une idée plus ou moins confuse, mais toujours moralisante, de la Divinité.

Sentir sa faiblesse est pour l'homme un principe de moralisation : il n'y a de gens malhonnêtes que parmi les présomptueux.

Lorsque, dans une famille, les enfants sont doux et caressants, les joies les plus pures s'y répandent sans cesse.

Alors, la mère heureuse se plaît dans son intérieur, parce qu'il lui offre le plus grand charme de la maternité : le bonheur par les enfants.

Les étrangers à la famille sont sensibles aux caresses des enfants : quel doit donc être le sentiment qu'une mère éprouve, quand ses petits enfants échangent avec elle des caresses et la couvrent de baisers!

Le père, fier de ses enfants, est d'une activité incessante pour amasser un patrimoine; il applaudit en lui-même aux sentiments délicats de ses enfants; il pense nuit et jour à leur éducation, à leur avenir.

Le bonheur brille au foyer de la famille, quand chacun y remplit son devoir et que les enfants sont reconnaissants des peines qu'ils donnent, des sacrifices qu'on s'impose pour bien les élever.

La première condition de ce bonheur est de

maintenir au foyer domestique l'harmonie douce, la sympathie et l'activité du dévoûment de chacun à tous.

L'autre jour, une dame, mère de deux enfants d'un caractère difficile et peu communicatif, se plaignait de ses chagrins à une de ses amies, qui avait deux enfants d'une soumission charmante, doux, aimables et caressants; elle lui disait :

« Je voudrais, madame, connaître votre secret, pour avoir élevé ainsi vos enfants comme des messagers de joie et de bonheur, car les miens sont de petits demons; vous avez donc un talisman pour les élever? je contemple avec jalousie vos charmants enfants, et je déplore le caractère sec et obstiné des miens, qui n'ont jamais une caresse à offrir à leur mère, ni un baiser à lui apporter. Ah! madame, c'est affreux pour moi d'avoir des enfants d'une mortelle indifférence : ils font le tourment de ma vie!

— Madame, lui répond son amie, je n'ai pas plus de mérite que vous sur ce chapitre; seulement, j'ai étudié scrupuleusement le caractère de mes enfants. Je ne souscris à leurs volontés que lorsqu'elles sont raisonnables, et je m'applique surtout à ne pas me fâcher, à leur donner des leçons de tendresse et d'amabilité : et la meilleure de mes leçons est dans mes caresses maternelles. Je leur dis : Venez m'embrasser; et ils accourent aussitôt se jeter dans mes bras, en me prodiguant avec effusion leurs baisers d'ange. Et j'ajoute : Mes

chers enfants, vous aimez bien maman, n'est-ce pas? vous serez toujours gentils pour elle? et les marmots répondent : Nous t'aimons, petite mère, nous t'aimons bien; mais nous aimons bien aussi papa. »

Cette réponse, empreinte d'une naïve tendresse, fit plaisir à la mère des deux enfants froids et insouciants. Elle comprit que sa manière de les diriger, en les tenant à distance de caresses, fermait ces petits cœurs.

Elle ne se préoccupait pas assez souvent des détails qui constituent l'ensemble d'une éducation.

Les sentiments de tendresse sèment de tant de fleurs le chemin épineux de l'enfance !

Aussi, cette mère cédait-elle avec trop de faiblesse aux caprices de ses deux enfants.

Mais la situation n'était pas désespérée. Cette intéressante et malheureuse mère se fit une règle de conduite qui ramena peu à peu ses enfants vers un meilleur caractère, qui alla même jusqu'aux caresses, si précieuses pour une mère. Elle se félicita d'avoir eu l'occasion d'apprécier des enfants plus tendres et plus aimables que les siens.

En effet, les enfants bien élevés font la gloire et la satisfaction des parents.

Les enfants bien élevés plaisent à tout le monde; on recherche leur conversation, parce qu'elle est agréable; on recueille avec plaisir leurs réflexions pleines de sagesse et de bon sens. Ils ne sont déplacés nulle part; on les voit choyés et fêtés dans

les sociétés où ils sont admis; les parents sont fiers, à juste titre, des prévenances et des félicitations dont ils sont l'objet.

On a droit de se réjouir d'avoir formé de tels enfants.

Les enfants qu'on a bien élevés, dès leur jeune âge, conservent un vernis de manières douces et agréables.

Devenus des jeunes gens, ils jouissent, dans les relations sociales, d'une supériorité qui leur donne une considération dont les familles se font honneur.

L'éducation de l'enfance ne consiste pas seulement dans l'instruction; elle a aussi son importance dans les manières, dans la politesse, dans la façon de se présenter, et d'émettre par la parole l'expression de la pensée.

Ce n'est point avec un caractère opiniâtre, entier et tranchant, que le jeune homme peut paraître bien élevé. Il faut avoir des qualités si l'on veut réunir les suffrages de l'opinion.

Nous sommes plus exigeants pour les jeunes gens hautains et vaniteux, que pour les natures réservées, d'un genre distingué, d'un goût délicat.

Quand un jeune homme mérite l'épithète d'homme mal élevé, s'il est intelligent, il ne tarde pas à sentir le mauvais effet que produisent ses inconvenances; et, s'il a du cœur, il travaille à se corriger; il cherche surtout les bons exemples.

Mais la jeunesse est suffisante; croyant tout sa-

voir, elle n'admet pas la prépondérante autorité des vieillards, qui ont pour eux l'expérience des hommes et des choses.

L'esprit social a changé; l'émancipation de la jeunesse empiète chaque jour, et les jeunes gens bien élevés sont d'autant mieux appréciés qu'ils ne sont pas en grand nombre.

Combien de jeunes gens prennent des mœurs de caserne, et s'en font gloire!

XX

ÉGOÏSME DE L'ENFANCE, SON DÉVOUEMENT, SES AMOURS, SES HAINES.

Égoïsme! Faut-il que l'homme soit de la race des animaux! Quoi de plus égoïste qu'un animal! Quoi de plus instinctivement égoïste qu'un enfant! Et pourtant, les exemples de dévoûment ne sont rares ni parmi les enfants, ni parmi les animaux.

L'égoïsme a dans le monde une grande puissance : c'est lui qui gouverne les cœurs étroits et sordides, qui sacrifient à leur personnalité, même les sentiments les plus naturels.

Ces cœurs-là, ne voyant qu'eux-mêmes autour d'eux, rapportent tout à leur intérêt particulier.

L'égoïsme est raisonné chez l'homme; il est candide et spontané, parfois rusé chez les enfants.

L'égoïsme de l'enfance est, à la vérité, funeste : il

détruit la sympathie; mais il ne cause pas de douleurs aussi sérieuses que l'égoïsme répandu dans toutes les classes de la société, par les hommes faits.

Nous remarquons que chacun de nous, jeunes ou vieux, en possède une légère dose : nous avons beau n'en avoir pas toujours la conscience.

L'on cite, par exemple, le droit de propriété. Qu'est-ce que ce droit, si ce n'est l'égoïsme naturel?

Il est dans notre essence de nous approprier les choses pour en mieux jouir, et surtout pour en jouir tout seul, en sécurité, si c'est possible : l'animal se fait propriétaire de ce qu'il rapine, et le défend contre toutes les attaques.

La propriété n'est pas l'égoïsme : c'est le fruit du travail; aux travaux utiles correspond une rémunération ; avec ces bénéfices on s'approprie certains objets, certaines choses. Plus on a de propriétés, plus on a travaillé.

Les enfants ont un égoïsme à part : quelquefois impérieux, quelquefois sans idée arrêtée.

Ils n'ont pas encore la puissance de développer un égoïsme sordide et répulsif. Cela est si vrai qu'on s'arrête peu aux exigences qu'ils manifestent avec un ton d'autorité.

L'on compromet en eux l'esprit de dévoûment, si l'on a pour leurs défauts une trop grande faiblesse.

L'égoïsme du petit garçon diffère de celui de la petite fille. Lorsque cette dernière est entachée de ce défaut, elle découvre son égoïsme par des exi-

gences de toilette : elle supporte difficilement les contrariétés.

A ce propos, ce n'est plus du soin des vêtements ; c'est de l'afféterie.

« Prenez garde de me tacher, disait un jour une petite fille, à sa bonne : vous êtes, lui ajouta-t-elle, d'une maladresse sans exemple, et je ne veux pas sortir avec des taches et une robe chiffonnée. »

Cette petite pensait à l'effet personnel qu'elle allait produire, plutôt qu'aux reproches de sa mère.

En s'exprimant ainsi, d'un air dur, envers sa bonne, qui eut le bon sens de ne rien répondre, elle mettait en lumière ses exigences personnelles.

Un jour cette jeune fille sera égoïste et coquette. Quand les enfants sont réunis, l'on voit percer dans leur attitude, dans leurs paroles et dans leurs actions, un égoïsme qui n'a pas encore de gravité, mais qui n'est pas moins un défaut très blâmable.

A mauvais principes, mauvaises conséquences! C'est dans les jeux auxquels ils s'exercent que, par exemple, la petite tyrannie de l'accaparement se fait sentir ; les enfants, entre eux, sont intolérants ; ils se passent et se pardonnent peu de choses ; et les plus personnels exercent sur les plus timides un empire qui va même jusqu'aux dernières exigences, jusqu'aux voies de fait.

Les enfants se refusent généralement à se dessaisir des objets qu'ils ont en main et qui leur plaisent ; quand on veut les leur enlever, ce sont des cris, des impatiences, des trépignements,

Égoïsme! égoïsme!

Mais aussi, il y en a de si bon aloi et de si bonne composition, que rien n'est à eux; ils donnent tout, offrent tout, se dessaisissent de tout, sans qu'aucun regret vienne assombrir leur visage.

Ces natures sont rares : le plus grand nombre est entaché d'égoïsme; et ce défaut nous donne sur les nerfs, principalement quand ils joignent à leurs démonstrations de personnalité des penchants de parcimonie qui pronostique mal de leur avenir.

C'est aux parents à ne pas laisser empirer cette maladie chez les enfants; car, si elle prend des proportions considérables, ce sont alors des garçons qui se feront haïr dans le monde, par étroitesse et par mesquinerie d'esprit.

L'égoïsme du petit garçon présente plus de gravité que celui de la petite fille; il est plus combiné et plus tenace, parce qu'il a aussi plus d'énergie.

Lorsqu'il se sent autorisé par des parents qui ne veulent pas voir dans l'égoïsme un défaut, l'enfant progresse en personnalité, attribue tout à lui-même, et ne cède à aucune considération, puisqu'il n'en connaît aucune autre que la satisfaction de ses instincts.

La petite fille est plus délicate, plus réservée; elle affiche rarement un égoïsme sordide; elle cède ses jouets plus facilement que le petit garçon. Elle sait compenser cette privation par les objets qu'elle confectionne elle-même pour sa poupée,

qui est l'affaire essentielle de sa vie. Mais ne lui demandez pas de céder sa poupée : c'est sa fille!

La bambine est désintéressée dans toutes choses, excepté dans celles qui se rapportent à l'habillement.

Ce sera l'âme des graves préoccupations de sa vie; elle veut déjà être bien mise : aussi ne lui parlez pas de s'habiller moins bien que de coutume : elle se chagrine, se tourmente et ne reprend sa physionomie naturelle, que lorsqu'on a satisfait ses goûts innés de toilette.

Son caractère devient même irascible, quand certains objets de toilette ne lui sont pas accordés.

Mademoiselle se fâche.

C'est aux parents à savoir maîtriser des désirs qu'ils ne peuvent, ou ne veulent pas satisfaire; en un mot, c'est aux pères et aux mères à donner aux enfants des leçons de modestie et de désintéressement, s'ils tiennent à les voir bien élevés; car il y a même des petites filles qui arrivent à un degré d'égoïsme qui les ferait passer par dessus toute considération.

A côté de ces instincts personnels, on trouve dans le cœur des enfants des flammes saintes qui les embrasent d'enthousiasme pour le sacrifice.

L'enfant qui aime son père et sa mère, non seulement leur obéit avec empressement, ainsi qu'il doit le faire, mais de plus il leur donne chaque jour des marques de dévoûment et de tendresse.

Puis, il montre les mêmes qualités envers ses camarades.

Au collége et au lycée, combien ne voyons-nous pas d'enfants partager avec leurs camarades les friandises que les parents, dans leur sollicitude, envoient à leurs enfants.

Il y a des enfants qui ne s'accorderaient même pas un sucre d'orge sans le partager avec le camarade préféré.

Ces natures, bonnes, douces et généreuses, promettent pour l'avenir des âmes d'élite.

Suivez-les plus tard dans la carrière à laquelle elles se destinent aujourd'hui, vous les trouverez se faisant aimer de tout le monde, toujours prêtes à rendre service, autant que le leur permet leur position subordonnée, aidant de leur faible bourse et de leurs conseils les camarades malheureux ou égarés.

Au nombre des enfants, nous voyons également des natures sèches, sans enthousiasme pour le beau, sans amour de la vérité.

Ils ne comprennent ni le dévoûment, ni la générosité du cœur; ils avancent en âge sous de pareils auspices!

Nous les plaignons, nous les exhortons : ce n'est pas assez. Pour que nos efforts ne soient pas vains, il faut opposer à ces esprits rebelles le joug de la conscience et l'esprit de sacrifice; sinon, ils mèneraient une existence triste et déclassée, que ne pourraient ennoblir ni les honneurs, ni l'argent.

En effet, un homme sans dévoûment, n'est-ce pas une créature privée des sentiments qui ennoblissent? Tout cœur qui ne connaît pas la générosité, est froid et glacial; il ne peut pas se réchauffer aux pâles rayons de l'égoïsme et de la cupidité.

Pères et mères, suivez dans votre enfant en bas âge, non seulement ses progrès physiques, mais aussi, et particulièrement, les progrès de son esprit et de son cœur.

Parlez-lui souvent des qualités exquises qu'on appelle le dévoûment, le bon cœur, la générosité.

Dites-lui bien que l'homme n'est complet qu'au prix d'un dévoûment sans bornes à sa famille, aux malheureux qui souffrent, aux amis sincères, à la patrie, à l'humanité.

Dites-lui aussi que la noblesse du cœur ne se trouve pas au hasard, comme celle de la naissance.

C'est la compassion et la générosité qui en forment les premiers éléments.

La jeunesse comprend ce langage; l'enfance le peut à peine entendre : il est trop élevé pour frapper son esprit d'une manière assez puissante.

Elle n'apprécie pas encore l'inéffable trésor de ces divines qualités.

Il y a des singularités qui se présentent dans les familles, et dont nous ne pouvons nous former une idée exacte.

Trois enfants composant le personnel enfantin

d'une maison, nous présentent trois caractères différents.

L'un, d'une espièglerie rare et d'un cœur excellent; le second, à la mine ingénue, et recélant des instincts de caprice et de mauvais vouloir à lasser la patience la mieux exercée; celui-là rachète bien des peccadilles par la sincérité de ses réponses; enfin le troisième n'a ni le cœur tendre, ni l'âme sensible : et c'est précisément ce dernier qui, par ses manières douceureuses, se fera préférer de son père ou de sa mère.

Que pensez-vous, lecteur, de cette bizarrerie? Croyez-vous qu'il soit facile d'élever les enfants? et peut-on, sans avoir des reproches à se faire, ne pas féliciter ceux qui portent dans leur cœur la noble résolution de bien élever leur famille?

— Peut-on ne pas châtier les enfants obstinés, entêtés jusqu'à la colère? Néanmoins, il y a des circonstances où tout moyen de rigueur vient se briser contre le caractère rebelle d'un enfant indiscipliné.

— Indiscipliné? C'est vous qui le dites : vous ne savez pas rencontrer la fibre sensible : et vous proclamez que l'enfant n'a pas cette fibre.

L'enfant apprend à lire; mais il apprend aussi à posséder la bonté du cœur. Le plus mauvais cœur se réforme entièrement; le caractère le plus fougueux se pacifie au point de devenir souple et docile.

— A la vérité, l'on obtient quelquefois des amé-

liorations ; mais faire un enfant bon d'un enfant méchant, ce serait, dit-on, vouloir faire un ange de Satan.

— Donnez de la force morale à l'enfant faible, et il deviendra bon ; la faiblesse seule est méchante.

— On ne peut donner aux enfants en bas âge que des leçons imparfaites de bonté de l'âme et de générosité du cœur : comment voudrait-on leur faire comprendre des choses délicates et les finesses du sentiment?

— Par la métaphysique vous n'y arriverez pas : vous y arriverez par la conscience.

Quand l'âge de raison viendra, et que le raisonnement tendra à progresser dans leur esprit, c'est alors qu'ils comprendront, quoique faiblement encore, les observations judicieuses qui leur seront faites. Ils en profiteront quand ils seront de bonne volonté, et qu'aucun vice particulier ne les détournera des devoirs que vous leur enseignerez.

A peine l'enfant entre-t-il dans l'âge de raison, que les premiers indices de son bon cœur marquent, en quelque sorte, la trace de sa future carrière et font bien augurer de l'avenir ; son dévoûment et sa générosité ne se démentiront en aucune circonstance, à quelque carrière qu'il se destine. Quelle garantie! Si c'est une petite fille, ces qualités sont indispensables aux devoirs du ménage; nous devons l'encourager à persévérer dans ces nobles sentiments, jusqu'au jour où elle se trouvera en puissance de mari : c'est alors que, jeune femme,

elle fera valoir, au sein de la famille, les vertus sociales d'une épouse, d'une mère : vertus précieuses, qui rejailliront sur ses enfants.

Les enfants du peuple, privés d'éducation, ne comprennent pas aussi bien l'importance de ces vertus; mais ils suppléent à ce manque de discernement par un bon naturel, par une perspicacité qu'ils tiennent de leur infériorité, de leur défiance d'eux-mêmes.

Plus que les enfants pauvres, les enfants riches sont médisants. Ils trouvent dans leur famille l'exemple de la médisance.

Dans le monde, les réunions où le plaisir nous assemble, et devrait seul présider, deviennent des clubs de malins propos. Les méchancetés circulent bientôt à travers les mots inoffensifs; mais l'enfance butine, elle ne moissonne pas : un mot, une boutade, une espièglerie, lui suffisent; le cercle formé se rompt, tout à coup, et nos bambins retournent aux jeux, se poursuivant, se renversant, jetant ballons ou balles, courant au cerceau, s'appelant et se provoquant.

Il n'y a pas de rancune au cœur des enfants, parce qu'il n'y a point de réticence, leur âme est un feu qui pétille, et qui rayonne sur leur visage. Quelle flamme dans le regard! quelle innocence sur leur front, sur leurs lèvres! quelle mobilité de physionomie! mais aussi quel fond de placidité!

En les contemplant on se dit :

Quel âge heureux! pas de soucis ni du présent,

ni du lendemain, pas d'ambition, seulement un peu de vanité, que les enfants contractent trop souvent au foyer même de la famille.

A la promenade, par un beau temps, que de joies et de plaisirs! que de toilettes, hélas! même de petites filles, y sont portées à l'extrême. Nous connaissons la coquetterie et la satisfaction des mères en pareille occurrence; mais un peu moins de luxe ne donnerait-il pas à ces petites filles un vernis de candeur et de simplicité charmante.

L'enfant se livre au jeu avec autant de promptitude qu'au chagrin : quelle sensibilité irritable!

Qu'il soit vêtu de velours ou de lustrine, ménagez ses émotions; corrigez-le du regard ou de la parole, jamais du fouet.

Il est dans notre nature de procurer du plaisir aux enfants; nous savons que ces jeunes cœurs, à leur entrée dans la vie, sentent vivement tout ce qui impressionne l'âme; nous savons aussi que les jeux et les plaisirs sont pour eux des éléments d'existence et de progrès physiques.

Mais nous devons néanmoins en arrêter la fougue, lorsqu'ils atteignent l'âge de raison, et détourner leur entraînement vers le jeu, pour les fixer à l'étude.

L'instruction et l'éducation ne s'ébauchent aisément que dans la jeunesse : durant cette période, l'esprit et la conception sont aussi souples pour l'étude, que les membres sont déliés pour les exercices du corps.

Afin de récompenser ses enfants d'un travail satisfaisant, la mère se sacrifie et leur prodigue les plaisirs de leur âge : sacrifices de temps et d'argent qu'elle ne regrette pas, car c'est rémunérer un travail qui fera honneur à la mère et à l'enfant.

Il y a de bonnes et de véritables mères, qui ne se donnent pas une seule récréation sans y faire participer leurs enfants, dans les limites de l'âge ; d'autres mères, plus égoïstes de leurs plaisirs, craignent la moindre gêne, le moindre tracas ; elles laissent les enfants à la maison aux soins d'une bonne, lorsqu'un divertissement leur est offert.

Il y a bien des mères qui se séparent toute une journée de leurs enfants, et les confient à des mains étrangères ou mercenaires ; cependant ils sont si exigeants et si turbulents sous la direction de la bonne, que parfois la patience échappe à ce serviteur à gage : alors les petits enfants sont rudoyés et brutalisés.

Ces petits êtres n'ont pas assez de jugement pour comprimer la fougue et l'étourderie qui les entraînent trop loin ; les moins généreux cèdent à la crainte, et se taisent sur un signe.

Mais aussi, il existe des bonnes d'un esprit tout particulier pour distraire les enfants : celles-là se réjouissent en les contemplant dans leurs ébats.

Ces enfants auront, pour leur bonne, autant de tendresse que pour leur mère.

Les enfants sont, dès leur naissance, sous la loi

commune de l'humanité; mais que de sorts différents! Combien en voyons-nous voués à une existence de privation et de contrainte, lorsque l'abondance et le laissez-faire les plus assidus sont prodigués à d'autres! l'on va même au devant de leurs moindres désirs!

Dès le berceau, se manifeste l'inégalité des conditions qui accompagne chacun de nous, d'année en année, jusqu'au jour où les énergies de notre intelligence et de notre volonté nous élèvent; où nos défaillances nous abaissent; où l'influence des parents et surtout celle de la mère se révèlent dans la force ou dans la faiblesse du jeune homme; où enfin le seul amour du devoir et des grandes choses vient rétablir entre les hommes l'équilibre rompu par les hasards de la naissance.

Respectons ce berceau qui porte les destinées de l'avenir; et, si nous en sommes capables, entourons-le d'amour!

Evitons de faire souffrir ces petits êtres faibles, sans défense, et privés de la parole pour se plaindre, ou réclamer ce qui leur est nécessaire.

Ils n'ont que des larmes et des cris pour exprimer leurs souffrances; sachons comprendre ces larmes et ces cris, car c'est le langage de la douleur, langage qui n'est entendu que par les bons cœurs et par les vraies mères.

Amusons les enfants! avec un peu de bonne volonté et de perspicacité, on parvient à distraire les enfants les plus chagrins, à distraire de leur

souffrance les moins bien portants : il suffit d'étudier leur caractère, de pressentir ce qui leur plaît, de changer souvent de jeux et de distractions, d'apprendre à connaître, dans leurs gestes et sur leur visage, leurs besoins et leurs préférences secrètes.

A combien de douleurs physiques est assujetti l'enfant, du jour de sa naissance à son âge de raison! Ne devons-nous pas chercher à adoucir ces maux par tous les soulagements qui sont en notre pouvoir? Ne sont-elles pas de mauvaises mères, celles qui au mal physique de leur enfant, ajoutent la souffrance morale?

Quand la maladie s'est emparée de cette frêle organisation, n'est-ce pas une double calamité? ne pas l'entourer de mille sollicitudes, n'est-ce pas blasphémer Dieu? n'est-ce pas outrager l'humanité? n'est-ce pas renier son titre de mère et mériter la stérilité?

Le mal moral joint au mal physique, cuisantes douleurs! c'est l'acheminement fatal vers la désorganisation de l'être?

O vous, mères insouciantes ou impitoyables envers vos enfants, ayez pitié de leurs douleurs : ne les châtiez pas quand ils sont malades, armez-vous de patience, entourez-les de l'hygiène la plus attentive et de vos caresses, si vous voulez être de véritables mères!

Ne préparez point dans le cœur de l'enfant le levain de la haine contre son enfance.

La haine, dans l'homme, est un venin qui tue parce qu'il persiste.

La haine d'un enfant est de peu de durée ; elle n'a pas assez de puissance pour avoir une longue suite. Au surplus, que peut haïr un enfant, si ce n'est l'un de ses camarades qui aura cassé ses jouets, ou qui l'aura battu. Cette haine se dissipe facilement par les distractions nouvelles qui s'offrent aux regards de l'enfant, par son inconstance et son innocente passion pour les jeux, toujours en supposant qu'il soit surveillé. Prenez garde aux dissimulations : s'il est sournois et hypocrite, il contracte un caractère de haine contre la personne qui le heurte et qui contrarie ses prétentions ridicules; mais cette haine n'offre jamais un danger sérieux.

Quand un enfant dit à un autre : « Je te déteste, » ne croyez pas que ce soit sincère : c'est une légèreté de sa part, produite par un mouvement de contrariété qui s'évapore comme la fumée; car, aussitôt la petite dispute éteinte, nous les voyons plus ardents amis que jamais.

Un enfant d'un caractère haineux en bas âge doit être observé avec attention, car de la haine à la vengeance, il y a peu de distance à parcourir.

L'esprit de vengeance, qui tient à l'esprit de rancune, induit sans cesse au mal.

La vengeance est le déplorable effet de l'irritation, d'une blessure reçue, ou d'une indignation qui porte à des extrémités fâcheuses.

Se venger, c'est se préparer dans l'avenir de plus graves sujets de vengeance, de mort, de crime.

Il y a des gens toujours prêts à se venger de la moindre malhonnêteté qui leur est faite, et d'autres d'un caractère doux et patient, qui méprisent la vengeance comme indigne d'entrer dans le cœur d'un honnête homme.

Quant aux enfants, leur vengeance est plus souvent une futilité qu'un cas sérieux. Ils se vengent pour de petites incartades dans leurs jeux, et l'on rit plus souvent des vains efforts qu'ils font pour se venger, qu'on n'attache de gravité à leur petite vengeance. On a tort. L'éducation ne doit négliger aucun détail.

Cependant, lorsque les petits enfants se battent entre eux, il est à craindre que les plus forts n'abusent et ne se portent à des voies de fait déplorables.

Soyez sans pitié pour ces petites brutalités!

Empêchez, d'autorité, les enfants de se venger d'une peccadille commise par l'un d'entre eux; punissez sévèrement une vengeance préméditée; faites des exemples dont les résultats portent autant de fruits salutaires.

Les amours d'enfant ont différents caractères, qui ne sont pas sans une certaine bizarrerie.

On ne devine pas facilement les affections particulières des enfants. Ainsi, vous croyez qu'un enfant aime sa bonne; oui, mais il ne l'aime qu'à une condition : c'est qu'elle fera toutes ses volontés.

Quant à son amour pour sa mère, il est naturellement sincère; car le petit marmot, si jeune qu'il soit, apprécie, dans sa frêle organisation, les attentions et les soins qui lui sont prodigués.

Il aime aussi son père, qui le corrige quand il fait mal; s'il est justement et modérément corrigé, il revient de lui-même peu à peu sur les genoux ou dans les bras de son père.

On croirait que l'enfant a conscience qu'il faut aimer son père, quoiqu'il le corrige, car corriger les enfants est une nécessité.

L'enfant aime aussi son petit frère et sa petite sœur; s'il est l'aîné, d'un an ou de dix-huit mois, vous le voyez s'ériger en protecteur, prendre le bras ou la main de sa sœur, pour lui faire passer un ruisseau ou monter un trottoir.

Un enfant chérit sa mère, mais il ne chérit jamais sa bonne; il l'aime seulement. La nature l'entraîne à conserver sa tendresse pour celle à qui il doit la vie.

L'enfant qui a atteint l'âge de raison a besoin d'un ami; il le prend parmi ses petits camarades de classe. Cet amour, c'est de l'amitié durable : nous voyons souvent deux petits amis ne jamais se perdre de vue, et se retrouver plus tard dans le monde, sans que leur amitié ait subi la moindre altération.

On a vu aussi des petits garçons élevés avec des petites filles, s'attacher mutuellement et in-

sensiblement, grandir presque ensemble et former plus tard une alliance sympathique.

Un attachement cimenté d'aussi bonne heure n'est pas une raison pour que les époux jouissent d'une continuation de bonheur sans interruption; mille circonstances se présentent dans l'intérieur, où l'échafaudage le mieux établi vient à s'écrouler tout à coup.

Il n'est point dans ce monde de sympathie, si profonde qu'elle puisse être, qui soit à l'abri d'un revers.

Quand l'enfant dit : « Je t'aime bien ! » craignez que ce ne soit un sentiment intéressé; il a l'œil clairvoyant, la pensée profonde; et s'il accorde son amour, c'est souvent un amour de passage, fruit du désir qu'il éprouve d'avoir à sa disposition quelque chose de son goût, qu'il espère obtenir de votre générosité.

Son amour est léger, comme les années qu'il porte; son cœur ne possède pas encore assez de séve pour engendrer un amour inviolable.

Un caprice, une fantaisie, lui fera abandonner l'un pour aimer l'autre. Ses sentiments ne sont pas encore parvenus à s'arrêter, c'est pourquoi nous le voyons si souvent vaciller comme la girouette.

Ces petits êtres sont particuliers : ils écoutent et profitent de tout.

A peine parvenus à l'âge de raison, ils ont la suffisance, dans une partie engagée avec les camarades, de dire : « Je te donne ma parole d'honneur que, etc. »

Que signifie cette parole d'honneur? Quelle importance a-t-elle? Comprend-il la portée des mots qu'il prononce? Oui, certes, il s'en fait une idée, puisqu'il l'applique à propos.

A-t-il besoin d'invoquer son honneur pour se faire écouter? Et n'est-on pas toujours disposé à ajouter foi à son langage, quand on le sait ennemi de tout mensonge?

L'enfant est naturellement disposé à aimer; mais son amour subit des modifications selon le milieu dans lequel il vit.

Quand il est trop gâté, son amour est banal; il aime d'un amour léger, par cela même que son amour se subordonne à trop de divisions; c'est pour cela que nous admirons l'intérieur des familles où l'on ne gâte pas les enfants, où l'on ne passe pas les manques de civilité et de convenances.

On croit généralement mieux se faire aimer d'un enfant en lui passant tout : c'est une erreur; l'enfant qui n'a pas de rancune aime autant celui qui le châtie justement que la main toujours prête à satisfaire ses moindres fantaisies.

Du reste, ses amours sont aussi innocents que son cœur. Pourrait-il en être autrement chez ces petits êtres qui sortent, pour ainsi dire, de terre pourvus de facultés intellectuelles et morales qui, selon la loi de la nature, se développent lentement, et ne sont corrompues que par l'expérience.

Mais jamais un enfant ne nous aime comme

nous l'aimons, parce que notre amour a atteint sa virilité, tandis que le sien est aussi imberbe que lui.

L'organisation de l'enfant est si merveilleuse qu'elle nous cache encore des secrets que nous n'avons pu jusqu'ici approfondir.

Nous pensons avoir décrit les différents caractères de l'enfance avec assez de développement pour n'omettre aucun détail important; l'amour des générations qui s'élèvent et notre patriotisme nous ont dicté ce livre.

Nous l'écrivons avec l'abondance du cœur et avec des sentiments de vive sympathie pour les enfants, pour la société, pour l'humanité.

Nous les chérissons quand ils sont bien élevés, nous espérons pouvoir les chérir un jour, lorsqu'ils sont mal élevés, et nous travaillons à leur amélioration.

L'enfance attire par un charme irrésistible; aussi lui consacrons-nous toutes nos pensées en ce moment.

On passe bien des choses à un enfant espiègle sans méchanceté et babillard sans affectation.

Le plus léger sourire d'un enfant nous charme; et quand à son sourire gracieux il joint la tendresse, nous restons en extase devant sa nature si déliée, si souple, si spirituelle, si attrayante, qui séduit, enchante, et prodigue l'espérance.

XXI

LES ENFANTS RICHES, LES ENFANTS PAUVRES. — LES MÈRES.

Quelle brillante étoile que celle de l'enfant né dans la pourpre et sous un plafond doré!

Quels raffinements de sensations agréables pour ces petits êtres, entourés des jouissances que donne la fortune! Mais ils ne sont pas exempts des petites misères qui affligent notre frêle existence, dès nos premiers pas sur le seuil de la vie.

Si l'enfant pauvre avait la puissance d'analyser la position de l'enfant riche, que de belles choses ils y verrait! mais aussi que d'amertume il éprouverait en se sentant misérable! et combien il envierait la situation heureuse de cet enfant qui ne voit autour de lui que jouissances, luxe, grandeurs, ample satisfaction des besoins matériels.

Mais l'enfance n'éprouve aucun sentiment d'envie, elle est pure de jalousie comme de toute rancune, et l'enfant du pauvre se voit aussi heureux au fond d'une mansarde que dans les salons princiers d'un hôtel opulent.

Quand il rencontre l'enfant riche, il l'admire plutôt qu'il ne le jalouse.

Le hasard de la naissance, quel sujet de méditation pour les philosophes! mais qui pourrait définir la raison de cette inégalité du bien-être?

Nous sommes tous des créatures de Dieu, destinés à la même liberté, aux mêmes besoins du corps et de l'âme, et pourtant, nous ne venons pas tous au monde, le front orné de l'étoile scintillante, de l'étoile du bonheur et de la prospérité.

Le monde ne se soutient que par l'équilibre, et quel est cet équilibre, si ce n'est l'effet des oppositions.

Peut-on dire que la société se maintient en équilibre par l'opulence et par la pauvreté, ces forces opposées?

La société repose-t-elle sur cette antithèse : « l'enfant riche et l'enfant pauvre? »

L'enfant riche est à peine venu au monde qu'il se trouve dans une atmosphère de confortable que les riches seuls peuvent créer. Son discernement se développe, sa raison se forme vite au spectacle des belles choses qui l'entourent dès son berceau.

Il regarde toujours de haut, voit tout au dessous de lui, et de là vient son instinct de domination sur le pauvre.

Il arrive à l'âge de vingt ans sans avoir éprouvé le moindre besoin des nécessités de la vie; pour les malheureux qui souffrent, il ressent de la commisération et non pas la fraternelle charité.

A vingt ans, s'ouvre pour lui une vie nouvelle, s'il a été élevé dans des sentiments de vraie religion, dans l'amour des faibles, des opprimés, des misérables.

Il professe hautement le respect dû à toutes les misères, à toutes les infirmités.

L'opulence dont le hasard l'a favorisé, loin de le détourner de ses devoirs, lui vient en aide pour exercer son dévoûment à l'infortune, faire travailler les ouvriers et réduire le budget de ses dépenses stériles, pour augmenter ses libéralités et répandre ainsi le bien-être autour de lui par le travail.

Quiconque n'a pas été dans l'intimité des grandes maisons ne peut se faire l'idée du luxe et des jouissances dont on y entoure les enfants.

Les valets de ces hôtels opulents, chargés de la surveillance des enfants, s'acquittent de cette mission avec d'autant plus de zèle, de convenances et d'égards, que leurs émoluments sont plus élevés.

A la moindre négligence, à la moindre mauvaise humeur, ils sont vivement réprimandés, et, s'il y a récidive, on les remercie sans autres formalités.

Les paroles du maître sont polies et stéréotypées dans leur politesse :

« Cherchez ailleurs, vous ne nous convenez plus. »

Les exigences de ces enfants sont d'autant plus grandes, qu'ils se sentent autorisés à satisfaire les caprices et les fantaisies qui leur passent par la tête.

La mère, la noble mère, est heureuse d'avoir des enfants auxquels un jour doit écheoir son brillant héritage ; elle craint souvent de les contrarier et

de les rendre malades, en les tenant trop sévèrement; elle se met à la merci d'exigences insupportables, qui ne font qu'augmenter avec l'âge.

Mères dans l'opulence, ayez le courage de la sévérité pour vos enfants, si vous voulez qu'un jour ils soient heureux.

C'est le hasard de la fortune qui les a placés dans cette riche situation.

Le hasard comble les uns de tout en abondance; et, dans son iniquité, il ne garde rien pour les autres. Il ne leur accorde pas même la moindre faveur. Craignez les vicissitudes de la fortune!

Quand des enfants sont élevés sur un pied de luxe et de somptuosité, tremblez que, par des revers de fortune, ils n'éprouvent un jour de dures privations, dont les enfants pauvres ne subissent jamais l'expérience inopinée.

Dès le berceau, le pauvre fut privé!

Le système de l'éducation à domicile offre, en général, moins de résultats favorables, que l'éducation en commun.

Un instituteur privé peut rarement apporter une amélioration sérieuse dans le caractère d'un enfant, surtout s'il habite avec son élève.

Il craint de déplaire aux parents en usant de rigueur; et déplaire à son élève, c'est s'aliéner les parents, c'est aventurer le présent et l'avenir.

Que fera-t-il de son élève, s'il veut conserver sa position? S'il n'y tient pas, à cette position, quel dévoûment apportera-t-il à ses devoirs?

Le petit bonhomme sous sa direction est lunatique, fantaisiste, capricieux et plein de mauvais vouloir.

Le maître, à la vérité, usera de réprimandes, mais il n'obtiendra que de faibles résultats, souvent même atténués par ces idées de grandeur et de vanité qui, dès l'âge de raison, s'emparent des enfants élevés dans l'opulence.

Dans la maison, le précepteur est l'inférieur de son élève.

Bien souvent aussi, l'enfant est impertinent envers son professeur, dont la patience est poussée hors des limites. Que le maître se détermine à infliger une punition : la moins sévère paraîtra exorbitante aux parents, qui se croiront les gens les plus raisonnables du monde.

L'intérêt de leur enfant passe après les considérations de leur vanité.

Combien nous devons féliciter les enfants d'un caractère égal, docile, obéissant, respectueux, prévenant!

Ils portent dans les salons dorés les qualités qu'on ne trouve ordinairement qu'au foyer d'une modeste mansarde.

De charmants enfants, dans une maison opulente, ce sont de petits anges au milieu d'une oasis embaumée; les toilettes brillantes et distinguées dont ils sont parés les rendent encore plus séduisants, et l'on regrette de ne pas voir tous les enfants de la terre vêtus avec la même splendeur.

L'éducation des enfants est tributaire de notre condition sociale; c'est à dire que nous les élevons selon notre état de fortune, selon notre aisance, selon notre propre éducation.

Il existe une si grande diversité dans les conditions humaines, que le bien-être de ces faibles créatures varie à l'infini.

Nous remarquons un bien plus grand nombre d'enfants pauvres que d'enfants riches, parce que le pauvre a toujours la famille la plus nombreuse.

Les joies de son indigence sont toutes dans la paternité.

Au fur et à mesure que grandit un enfant riche, soyez, en sa présence, modeste dans vos goûts, circonspect et prudent dans vos paroles; ne lui laissez pas entrevoir qu'il sera riche un jour: ne souffrez chez lui ni morgue, ni pédantisme.

Si vous voulez lui conserver la simplicité et la modestie de la jeunesse, ne permettez pas qu'il se mêle aux conversations : il y prendrait des choses au dessus de sa portée et de son âge.

Tout ce qui l'entoure lui dit assez qu'il est riche!

Les enfants qui ont trop d'aplomb sont détestables; on souffre de leur suffisance, on a horreur d'entendre sortir de leur bouche un langage déplacé.

C'est particulièrement chez les enfants riches que domine ce défaut de modestie.

L'usage dans les grandes maisons, dont il est ici question, est de ne pas admettre à la table des

maîtres les enfants qui n'ont pas atteint l'âge de dix ans; jusque-là, ils sont servis dans un appartement qui leur est spécialement affecté.

Là les bambins sont soignés et surveillés par la caméristo de madame, qui, souvent, a plus d'ascendant sur cette marmaille que le père et la mère : le père est sans cesse préoccupé des grands seigneurs qu'il reçoit; et madame s'inquiète avant tout du monde qu'elle doit recevoir.

Néanmoins, le serviteur à gage supporte les malhonnêtetés d'un enfant avec moins de patience que les parents eux-mêmes; et lorsque ce serviteur est convaincu que des rapports, vrais ou faux, peuvent lui nuire, il corrige l'enfant, quelquefois même par des voies de fait, et il se fait craindre.

Triste éducation!

Il est rare qu'un enfant battu ne fasse pas son rapport à son père ou à sa mère, dans l'espérance que le serviteur sera vertement reprimandé, chassé peut-être. Par sa plainte l'enfant fait souvent oublier sa faute; et le serviteur seul sera blâmé.

Il faut néanmoins être assez prudent pour ne pas assumer tous les torts sur la tête du serviteur; car alors on autorise l'enfant à ne plus obéir; puis, d'un autre côté, il ne faut pas évincer l'enfant sans l'avoir entendu : il s'aigrirait.

A son tour, la bonne, voyant que l'enfant n'a pas été écouté, serait disposée à abuser de l'autorité qu'elle s'arrogerait.

Dans les pensions, les enfants riches sont souvent plus adulés que ceux d'une aisance ordinaire.

Fâcheux privilége, qui rend leur éducation plus lente et moins judicieuse.

Le père et la mère les recommandent par des procédés si puissants, que ces petits gentlemen sont souvent l'objet de préférences marquées : les procédés dont nous parlons tiennent de la baguette magique de la richesse.

Le prestige vulgaire est l'apanage de l'opulence!

Les parents qui viennent au parloir, dans leur brillant équipage, cochers, laquais en livrée dorée, donnent ainsi du prestige à leurs enfants : prestige, hélas! à l'influence duquel peu de gens savent échapper.

C'est bien pis dans le pensionnat de demoiselles : « Avez vous vu la brillante voiture qui vient d'entrer dans la cour? et cette belle dame qui en est descendue? C'est la mère de Sophie, d'Emma ou de Marie.

— Non, répond, une petite voix sèche; c'est la maman de Virginie.

— Oh! elle est bien riche, dit une des petites filles. » Dès ce moment Virginie passe pour une petite princesse aux yeux de ses compagnes; on la flatte, on l'entoure de prévenances; en un mot, on gâte son joli caractère.

Il n'en est pas tout à fait de même dans les pensionnats de garçons : ces derniers sont moins impressionnables, quand il s'agit d'un des leurs, plus riche que ses petits camarades.

L'esprit d'égalité devant la science et le caractère a plus de partisans parmi les garçons.

Ils s'inquiètent moins de savoir si, au nombre des élèves, se trouvent des fils de milord, des fils de prince; ils se considèrent comme étant tous égaux au jeu et au travail; et si l'un d'entre eux affectait des airs de fierté, en se prévalant de la fortune de sa famille, ses camarades le tourneraient en ridicule, le baffoueraient et refuseraient de fraterniser avec lui : ils le mettraient en quarantaine.

On peut dire que l'esprit d'indépendance et d'égalité anime les petits garçons quand ils sont réunis.

Age de délices et de sentiments vrais, que les conventions n'ont pas encore corrompus!

Les petites filles, naturellement plus disposées au clinquant de la vie, s'éblouissent facilement du luxe qu'on déploie à leurs yeux.

Lorsqu'elles ont reconnu des petites filles riches parmi elles, il faut les voir s'en approcher, les admirer des pieds à la tête, leur demander conseil et avis sur les jeux qu'on choisira pour la récréation; en un mot, elles les entourent d'égards et de déférences.

C'est déjà la comédie, jouée au pensionnat par les petites filles, qui éprouvent une envieuse émotion, à la vue d'une de leur compagne, affublée d'une riche toilette et visitée par son père et par sa mère en brillant équipage.

On s'étonne ensuite du despotisme, de l'aristo-

cratie et de la domination de certaines petites filles riches! leurs compagnes leur accordent toute déférence et leur donnent toujours raison dans les petits démêlés que les enfants ont entre eux.

Le ton impérieux avec lequel elles s'expriment ne sied à aucun âge; et bien moins encore à des petites filles qui doivent avoir en tout temps conscience de leur médiocrité personnelle.

La modestie est une qualité rare; elle est d'autant plus appréciée quand elle émane d'une jeune fille : la candeur, la simplicité et l'innocence doivent orner le front et le regard d'une vierge.

Plus les jeunes filles sont dans l'opulence, plus on doit exiger de leur personne des manières simples, en dehors de toute affectation; car plus elles sont riches, plus on les jugera sévèrement, malgré les adulations qui les entourent.

En effet plus on est riche, plus on doit réunir de qualités; c'est une des superstitions de l'esprit humain, superstition aussi vieille que le monde.

Lutter contre cette tendance, ce serait vouloir porter obstacle à la richesse elle-même : on veut être riche pour éblouir, dominer et jouir.

Le riche ne se croit-il pas supérieur aux autres, non seulement par son costume, mais par son esprit et par ses droits de toute sorte?

Nous fûmes un jour témoins d'une conversation originale entre petites filles et petits garçons.

« Ton père est-il riche? demande un petit garçon à une petite fille.

— Pourquoi me fais-tu cette question? répondit-elle. C'est donc indispensable d'être riche?

— Oui, lui répliqua le petit garçon; parce qu'on est heureux, quand on est riche. »

Voilà la philosophie de l'enfance! elle ne considère que les jouissances de son âge et ne voit point les jours sombres et les nuits noires qui, au mépris de l'or, enveloppent l'opulence de larmes, de douleurs et de déceptions.

Un enfant d'une maison opulente disait à son camarade : « Toi tu es toujours mal mis, tes habits sont fanés, ta chaussure tout usée. Pourquoi ton père ne t'achète-t-il pas de beaux habits comme les miens? On est si heureux dans de beaux habits! tout le monde vous contemple et vous admire, tandis que toi, on te laisse passer comme un petit chien qui trotte dans les rues.

— Tu es plaisant, lui répond son petit camarade! parce que tu es mieux habillé que moi, tu te crois quelque chose de plus? Mais, ne suis-je pas aussi libre que toi? ai-je moins d'appétit? enfin dors-tu mieux que moi qui suis mal habillé? Allons donc! tu es un petit sot, et si tu ne veux pas jouer avec moi, va jouer avec les grands seigneurs; » là-dessus, il lui appliqua une taloche.

L'enfant battu va se plaindre à sa mère, qui lui demande la cause de la dispute! Après avoir entendu le petit marmot, elle lui répondit : « Mon petit ami, vous avez eu tort d'humilier votre petit camarade et même de vous moquer d'un enfant

moins bien habillé que vous. Est-ce sa faute, si ses parents ne sont pas riches? doit-il pour cela endurer vos observations blessantes, vous que le hasard a placé sous la protection généreuse de la fortune? Qu'avez-vous fait pour être riche? qu'a-t-il fait pour mériter d'être pauvre? Sachez, mon enfant, qu'il faut estimer tout le monde. Il n'y a que les malfaiteurs qu'on doit humilier. »

L'enfant comprit les exhortations de sa mère, il se promit d'être à l'avenir plus modeste et plus conciliant avec ses camarades.

Promesse d'enfant!

Quand un bambin riche se donne des airs de vanité, arrêtez-le immédiatement sur cette pente déplorable.

Faites-lui sentir qu'il n'est qu'un pauvre petit être exposé aux maladies comme aux mille contrariétés de la vie; et que d'un jour à l'autre, l'inconstante fortune peut briser sa position et transformer ses habits de velours en haillons.

Si, en grandissant, il se pénètre de cette vérité contristante, croyez-le bien, il fera de mûres réflexions sur les délices de l'existence, qui n'appartiennent irrévocablement à aucun de nous.

Des enfants jouaient à la promenade; deux petits misérables mendiants s'approchèrent en leur tendant la main.

« Que veulent ces petits? dit l'un des joueurs. »

Un autre répond :

« Ils demandent un sou.

— Pourquoi faire?

— Parce qu'ils ont faim.

— Pourquoi ont-ils faim?

— Parce que leur père n'a pas le moyen de les nourrir.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'a pas d'argent.

— Pourquoi n'a-t-il pas d'argent?

— Parce qu'il n'a pas de travail.

— Qu'il vienne à la maison, papa lui en donnera. » Et les plus grands donnèrent tous leurs sous. Ces innocents parias se retirèrent gais et contents : ils étaient riches!

L'enfant est toujours disposé à apprendre ce qu'il ne sait pas; c'est pourquoi nous le voyons si curieux, si impressionnable.

La vie est si violente pour sa frêle organisation : l'homme a tant l'instinct de la curiosité!

Dès le berceau, tout est nouveau pour lui, tout le frappe; et au moyen d'une bonne direction, si ses dispositions sont heureuses, il devient un jour un homme digne de parcourir les étapes de la vie avec honneur et probité.

Mais chez les enfants, il y a des caractères souples, comme il y en a d'autres, aussi raides, aussi rebelles que le métal le plus dur.

La bonne éducation est plus facile à indiquer qu'à faire suivre.

Souvent on accuse des pères et des mères, bien qu'ils fassent tout ce qui est humainement possible

pour fléchir un caractère indomptable, source de tant de larmes dans les familles.

Que de patience et de science demande l'éducation !

Quand vos enfants sont adultes, ne parlez jamais en leur présence de la fortune que vous possédez.

Ils sont clairvoyants ; ils ne retiennent pas les choses à demi, surtout quand elles les intéressent ; et il y a des choses dites à demi-mot qui, néanmoins, ont pour les enfants, une portée immense, la mémoire à cet âge est souple, facile, implacable.

L'enfant se rappelle, toute sa vie, les impressions qui ont le plus frappé son esprit lorsqu'il était jeune.

Faites que les impressions premières ne gravent dans son cœur que des sentiments nobles.

Combien les impressions sont tristes, en général, dans les enfants pauvres, dans ces êtres souffrants au physique, à qui la détresse réserve plus tard tant de souffrances morales, si le travail ne vient à leur aide et les sauver de l'indigence.

Le riche vivra-t-il exempt de travail, sans que sa barque puisse sombrer ?

Les fondations de son édifice financier sont-elles établies sur des bases indestructibles ? Aujourd'hui, tout concourt à combler ses vœux. Cependant le pauvre, ne pouvant accorder aucune douceur à son enfant, verse des larmes d'amertume ; et la misère l'oblige à refuser à son enfant même assez d'aliments pour assouvir sa faim.

Il y a deux classes d'enfants pauvres : les uns sont nés de père et de mère que le chômage ou la maladie, soit enfin un salaire insuffisant, privent des ressources suffisantes pour élever une nombreuse famille.

Les autres sont nés de parents pauvres par imprévoyance ou par l'ivrognerie, en un mot, par l'abandon de soi-même, par la faiblesse morale.

Ces pères et ces mères sont coupables envers eux-mêmes, et de toute manière, envers leurs enfants, envers la société.

Ils sont réduits à une pauvreté déchirante.

Et cependant tous ces petits êtres ne sont-ils pas des victimes innocentes? Tous n'ont-ils pas, devant Dieu, les mêmes droits à la clémence des saisons et aux rayons vivifiants du soleil?

Ne devraient-ils pas aussi avoir les mêmes droits à la clémence de la vie par le travail?

Ne naissons-nous pas tous égaux devant la mort? et la démarcation des classes, dans l'espèce humaine, n'est-elle pas le résultat d'une pluie d'or que le hasard lance au gré des vents, sur tel ou tel berceau?

Les enfants favorisés du sort ne doivent-ils pas aide et protection aux misérables?

On est quelquefois disposé à supposer que les enfants nés dans le besoin seront un jour dangereux pour la société, et que la misère les détournera du travail et des devoirs de l'homme.

Instruisez-les, élevez-les sainement : et le danger

disparaîtra. Le pauvre n'est pas fatalement mauvais; penser ou dire cela, c'est errer méchamment.

La mère pauvre a d'aussi belles qualités que la femme riche; souvent même elle a plus d'énergie, parce qu'elle a plus souffert.

Elle peut cultiver au même degré les sentiments maternels pour ses enfants, et tourner tous ses efforts vers leur bien-être.

Son cœur saigne, à l'idée de ne pouvoir leur accorder quelques-uns des avantages prodigués aux enfants moelleusement élevés. Hélas! hélas! toutes ses volontés ne se réalisent point par enchantement, par la magique puissance de l'or.

Oh! qu'il est cruel de songer à tant de choses affreuses, à la pénurie d'une mère entourée de ses enfants! Le plus souvent, c'est une infortune devant laquelle personne ne s'arrête et qui répugne, parce que le pauvre a l'œil terne, fané, assombri.

La pauvreté rend timide; elle paralyse l'esprit et l'intelligence; elle imprime aux enfants un caractère humble, triste, ombrageux.

Quel contraste avec la physionomie souriante des enfants de grande maison, soignés des pieds à la tête! Une opulence attentive leur prodigue une éducation incessante pour laquelle rien n'est épargné, ni temps, ni argent, ni serviteurs.

Lorsque nous les voyons à la promenade, fiers et vaniteux des habits recherchés qu'ils portent, nos yeux sont satisfaits; mais notre cœur l'est-il?

Non, il se serre à la pensée que les cœurs qui battent sous ce velours et cette soie, tant ouatée, tant capitonnée et tant miroitante, sont plus faibles et moins généreux que les cœurs qui battent à nu à travers les trous d'une chemise à trente sous.

Quelles réflexions doit faire une pauvre mère de famille, en voyant cette profusion du luxe envers des enfants, quand les siens n'ont pas même une chemise de rechange!

Nous avons vu des mères blanchir pendant la nuit l'unique chemise de leurs enfants.

Les enfants dormaient dans des guenilles, pendant que la mère veillait et lavait.

Vous êtes-vous jamais trouvés, dès le matin, dans une maison opulente? avez-vous assisté à la toilette du petit garçon et de la petite fille?

Comme ils sont meilleurs et plus naturels en déshabillés! ils deviennent généreux.

La petite fille était peu satisfaite du costume qu'on lui endossait : il faisait mauvais temps; elle dit à la femme de chambre :

« Mettez-moi quelque chose de plus beau; ces robes, je dirai à maman de les donner aux enfants de la pauvre femme qui vient tous les jours s'asseoir auprès de notre hôtel. »

Le petit garçon ajouta :

« Voilà aussi ma vieille casquette et ma veste de tous les jours que je lui donnerai aussi, si maman le permet. »

La femme de chambre se prêta de bonne grâce

à en faire la demande à la mère qui consentit avec empressement; et les petits pauvres, exposés presque nus à l'intempérie de l'air, furent aussitôt vêtus.

Ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

Ils ne savaient comment témoigner leur joie.

L'opulence et la pauvreté étaient en communion de bonté, de reconnaissance et d'affection.

Nos enfants pauvres n'osaient pas témoigner leurs sentiments, ils en avaient comme la pudeur.

C'est parmi les enfants pauvres que des gens fortunés, sans enfants, choisissent, soit un petit garçon, soit une petite fille, pour en faire un motif d'adoption; et l'adopté devient pour toujours l'enfant de la maison.

Ce revirement soudain de fortune place ce petit être dans un monde nouveau, tantôt pour son bien, tantôt pour son malheur.

Son étoile vient de luire à travers les ténèbres de la pauvreté; il va former son esprit et son intelligence par une éducation qui se complétera peu à peu.

Déjà les souvenirs de sa pauvreté sont effacés de sa mémoire; il ne regarde plus en dessous de lui, tout brille à ses yeux; et des idées de grandeur l'enivrent avec le luxe qui l'environne.

Il advient qu'un jour, la mère réclame son enfant; elle crie à tous les échos; elle sent le remords d'avoir en quelque sorte trafiqué de son enfant, même pour son bien. Elle veut avoir son enfant.

Comment s'introduire dans la demeure somptueuse, où son sang vit loin d'elle?

Comment le réclamer à de grands seigneurs qui, depuis longtemps, en font leur propriété? D'ailleurs les bienfaits acceptés ont lié l'enfant et les parents adoptifs.

Mais le cœur de cette mère ne transige plus avec aucune considération; nous la voyons éperdue, pénétrer moitié de gré, moitié de force, dans la maison des parents accidentels de son enfant.

Là, papiers en main, signalement à l'appui, et sous la protection de l'autorité, la mère rentre en possession du fruit de son sang.

Mais, cette pauvre mère, comment va-t-elle s'y prendre pour effacer du souvenir de son fils, les idées de faste et de luxe dont il a été nourri?

Quelle chute! Quel désappointement pour l'avenir de cet enfant! Pour tomber vite, n'était-il pas préférable de ne jamais monter?

Cet enfant parvenu, dans quelques années, au dessus de l'âge de raison, va sentir vivement la transition de son âge d'or à sa pauvreté.

Et quand même il eût grandi dans cette opulence, eût-il oublié qu'il n'est pas le fils de ces riches parents.

Pauvres! gardez vos enfants.

Les pauvres sont plus que jamais dignes d'intérêt, parce qu'ils appartiennent à la société tout autant que les riches, depuis qu'ils sont citoyens. Doivent-ils vous implorer pour ces petites créa-

tures transies de froid, pendant la saison rigoureuse? Doivent-ils bien haut se plaindre?

Allez au devant de leurs plaintes par l'instruction : mettez entre leurs mains les instruments d'un avenir meilleur.

La vraie assistance publique pour les enfants, c'est une école.

Lorsque vous voyez toute une famille croupir dans la fange, dans la plus profonde misère, et avoir à peine un vêtement en lambeaux pour se couvrir, vous pouvez affirmer que l'ignorance maintient le père et la mère dans les métiers grossiers et d'un rapport presque nul.

Nous sommes bien convaincus que l'inégalité des conditions ne disparaîtra pas de la société : elle tient en équilibre les forces sociales. Si nous arrivons un jour à une réduction dans le nombre des malheureux, cette réduction ne sera jamais assez sensible pour égaliser les situations de l'existence.

D'ailleurs, la différence des tempéraments et des passions amène fatalement l'inégalité des conditions.

La rigueur des exigences de la vie est une loi tellement inexorable, que toute combinaison pour en alléger le fardeau devra toujours se régler sur une augmentation de salaire, ou d'émoluments, ou de bénéfices.

Le monde, en ses vicissitudes pleines de mystères, nous offre le tableau de la pauvreté près des

richesses, des hommes vicieux près des âmes honnêtes, de la tempête près du beau temps, des rigoureux frimats près des jours chauds et brillants de lumière, et tout cela forme un ensemble dont le Créateur seul connaît le but.

Mais l'homme a le pouvoir de modifier par son travail et par son intelligence les situations qu'il subit dès son enfance : c'est par les enfants que les familles se transforment.

Nous ne comprenons pas toujours la persistance de la pauvreté sur les mêmes têtes, ni le favoritisme de la fortune persistant envers les mêmes familles.

Examinez l'éducation que reçoivent les enfants des pauvres et des riches, et vous aurez la clef de ce mystère.

Il faut être philosophe pour accepter la position sans murmurer, car elle est parfois tellement écrasante, que les esprits les plus forts faiblissent en présence des malheurs qui se succèdent.

Qu'il est heureux l'enfant! le poids qu'il supporte, dès sa naissance, il le rejettera loin de lui par l'éducation. L'homme illettré aura passé l'âge de l'éducation; il vieillira dans le malheur.

Il est doux de contempler les âmes heureuses de la terre : efforçons-nous d'en augmenter le nombre. Il y a des enfants riches et des enfants pauvres; mais fils de riche ou fils de pauvre, c'est le développement des facultés de l'âme et l'énergie qui, finalement, distribue le bonheur ici bas.

Parents! qui que vous soyez, élevez vos enfants pour eux-mêmes, plus que pour vous, pour l'avenir, et non pas pour le présent.

XXII

LES ENFANTS EXPLOITÉS AVEC LA COMPLICITÉ MORALE DU PUBLIC.

On se figure, à tort ou à raison, que les enfants à qui l'on fait jouer un rôle dans *Benoiton* ou dans le *Supplice d'une femme*, etc., perdent leur prestige d'innocence, et n'ont que de mauvais exemples devant les yeux.

Il y a une vieille prévention attachée à la profession de comédien.

On dit : Si jeune et bientôt si corrompu! Que d'erreurs! que de calomnies!

Il n'y a guère d'enfants qui soient mieux élevés que ceux des comédiens. L'on n'est pas immoral, parce que l'on est artiste.

Les comédiens qui font paraître en scène leurs enfants en bas âge, veulent les préparer de bonne heure à la carrière dramatique, carrière épineuse et difficile; ils les surveillent pour les conserver dans les sentiments de pureté, ornements du jeune âge : c'est la préoccupation constante du père et de la mère malgré les préventions traditionnelles.

Le comédien n'est plus, aujourd'hui, regardé,

Dieu merci, comme un être immonde, indigne d'avoir sa place au soleil des honnêtes gens.

La moralité des artistes va sans cesse reconquérant son intégrité, se réhabilitant dans l'opinion publique.

On ne leur refuse plus, systématiquement, les qualités de père de famille; on n'ose plus conclure des préjugés contre leur profession, à l'indignité de leur conduite privée.

Nous voyons quelquefois au théâtre des pièces qui nécessitent la présence d'un ou de plusieurs enfants.

Au Grand-Opéra, dans un ensemble chorégraphique, un essaim de jeunes filles, semblables aux anges, sort tout à coup d'un massif de fleurs, ou d'un groupe de nuages.

L'effet est chatoyant et tient de la merveille. Ce sont autant de messagers d'espérance qui voltigent sur la scène et nous donnent une idée des chérubins dont parle la Bible.

Ces jeunes enfants, par l'habitude de la scène, ont une aisance et une grâce incroyables.

Aucun chagrin ne vient assombrir la gaîté et et l'entrain qui les dominent, et ils remplissent le rôle à merveille, parce qu'ils sont naturels et d'une gentillesse et d'une grâce qui inspirent au public les meilleures dispositions à leur égard.

La scène n'est pas seulement d'un grand attrait pour les comédiens, elle l'est également pour les enfants; le clinquant des décors les séduit et le

brillant de la mise en scène est pour eux d'un attrait toujours nouveau; quand on les prive de ces plaisirs, c'est un sujet de larmes que le talisman des bonbons peut seul conjurer.

Quelquefois même les petits étourdis, en faisant leurs ébats, dans les coulisses, tombent dans des trappes mal fermées, attrapent quelques contusions et encourent l'amende.

Un comédien a sa profession à cœur; les enfants, témoins de son enthousiasme pour l'art, reçoivent des impressions vives et profondes, qui préparent leurs jeunes esprits à la foi artistique.

Le vrai comédien se passionne pour son métier; le théâtre est son élément; et nous connaissons bien peu d'exemples de comédiens qui aient, par dégoût, changé de profession.

Il adore la rampe, comme un ministre chérit son portefeuille; malgré les déboires et les déceptions auxquels il est en butte, son rôle est toujours pour lui d'un charme nouveau, lorsqu'il obtient des succès : c'est un homme au comble de la joie. Par la force des joies dramatiques, le métier de comédien est généralement héréditaire.

Les petites filles de comédien, présentes à la toilette théâtrale, soit d'une mère, d'une sœur ou d'une tante, contemplent et observent attentivement les objets de clinquant ou de vraie luxe dont on s'affuble au théâtre; par leur instinct de femme, elles distinguent avec goût ceux qui leur iront à merveille, quand elles seront grandes filles.

On leur donne, en général, une éducation préparatoire à la carrière dramatique, et elles disent souvent :

« Papa, quand pourrai-je débuter? Tu verras comme je serai gentille! on m'applaudira, et je serai bien heureuse de te faire plaisir. »

Ce désir immodéré de se produire sur les planches du théâtre est particulièrement, chez les petites filles de comédiens, une vocation dont on les détourne difficilement ; la scène exerce sur leur esprit une attraction qui les domine ; elles meurent d'impatience de jouer promptement un rôle qui, cependant, ne leur sera confié qu'à un certain âge, et après une éducation plus pénible qu'on ne pense.

Que de tourments! Que de chagrins! Que de labeurs, avant qu'elles sachent parfaitement le rôle qu'elles doivent remplir!

Que de larmes! Que de sanglots! et tout cela pour échouer, peut-être.

L'enfance des fils ou filles de comédiens destinés au théâtre n'est pas toujours couronnée de fleurs.

Le public demande des émotions ; les paroles et l'organe d'un enfant, qui ont tant de charmes dans la vie intime, doublent de prix, quand elles sont prononcées au théâtre par un jeune enfant entouré du prestige de la scène.

On voit des pièces où figure un père, une mère avec son enfant ; ces scènes de dialogue entre la

mère et l'enfant sont pleines d'intérêt et de sentiment : l'enfance attire, surtout au théâtre.

L'organe trop faible de l'enfant est fortifié par mille exercices, afin que le public puisse entendre distinctement; le petit artiste reçoit une éducation relativement très soignée.

Les comédiens ambulants ont peu de facilité pour faire instruire leurs enfants.

Tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, ces enfants ne peuvent suivre sérieusement aucun cours, aucune classe, aucune école; et pour obvier à cet état de choses, le père et la mère se chargent de leur éducation; mais il est constant que les pauvres petits, exposés sans cesse aux distractions qu'entraîne l'état de comédien, font peu de progrès dans leur instruction.

Ils ne profitent guère de ces leçons intermittentes. Leur intelligence se développe surtout par la vie intellectuelle des comédiens.

Les dispositions pour le théâtre se déclarent de bonne heure chez les enfants d'artistes dramatiques; lorsqu'elles sont bien arrêtées, on saisit l'occasion de les encourager, ou parfois de les décourager.

Le comédien a ses moments de découragement; mais son fils ou sa fille, quoi qu'on fasse, aura toujours des inclinations décidées pour le théâtre.

L'appât du gain entraîne quelquefois des parents cupides à abuser de la faiblesse d'un enfant, à fatiguer son organisme; peu à peu il dépérit, il

s'étiole comme une fleur trop forcée en serre, et qui se meurt avant d'avoir donné son éclat et sa vivacité.

Que les parents sont coupables de sacrifier ainsi la santé de leurs enfants! Ces petits êtres sont sans défense, sans moyen de s'excuser, pendant qu'on exige de leurs facultés plus qu'elles ne peuvent donner.

Puis, un jour, des regrets mortels s'emparent des parents; mais il est trop tard : l'enfant est épuisé, un souffle lui reste, et il va s'évanouir pour toujours.

Un comédien en réputation avait deux petites filles, qu'il destinait au théâtre. L'une était jolie, l'autre était laide, mais spirituellement laide; il entreprit avec sa femme de faire leur éducation.

La petite fille d'un physique avantageux avait peu de bonne volonté pour apprendre; mais, par faiblesse autant que par esprit de gâterie, aucune correction sérieuse ne lui était infligée.

Le père et la mère se flattaient entre eux de l'avenir de cette enfant, et se disaient :

« Notre fille ne sera pas un talent, mais elle sera jolie, et au théâtre l'on est indulgent pour un joli minois. »

La petite fille laide était tracassée et tourmentée du matin au soir; on voulait en faire un prodige de talent, car elle ne pouvait espérer des succès de physionomie.

Mais qu'arriva-t-il? Cette petite, en grandis-

sant, prit une tout autre expression : et, de laide que nous l'avions vue, elle devint jolie et gracieuse; de plus, elle avait du talent.

Sa sœur, dont les traits, en avançant en âge, perdirent de leur charme au lieu d'embellir, ne fut pas aussi jolie, grande fille, qu'elle l'avait été enfant, et tous les succès furent pour celle que les parents avaient dédaigneusement forcée à travailler.

A combien de familles pourrait s'appliquer l'histoire de ces deux enfants de comédiens!

Quant aux petits garçons, on les élève avec moins de prétentions. On leur donne une éducation plus mondaine et moins sévère; le physique du personnage est aussi d'un grand poids dans la balance du succès; mais ils sont moins exposés aux déceptions, par cela même qu'ils ne sont pas, comme les jeunes filles, un objet de courtoisie et de séduction.

Les comédiens se marient assez souvent entre eux; ils veulent sans doute épargner à d'autres familles les ennuis, les tracas, les désagréments qu'on leur suscite en matière de mariage ou de tout autre acte social.

Ne sommes-nous pas cependant arrivés à un degré de civilisation où l'on puisse reconnaître que toute profession est honorable, lorsqu'elle est exercée avec honneur.

Pourquoi, par des iniquités d'opinion, refuser aux comédiens de se donner des enfants légitimes? Ne font-ils pas partie intégrante de la société? Et

si l'on pouvait sonder les défauts de chacun de nous en particulier, combien ne verrions-nous pas de gens indignes du mariage?

Enfin, la société ne les acclame-t-elle pas, lorsqu'ils ont du talent ou du génie?

Est-il juste que des enfants soient passibles des préventions et des préjugés sans nombre et d'un autre âge, que l'on garde encore contre la profession de comédien, profession qu'on s'empresse d'honorer par des applaudissements?

Pourquoi ne pas aplanir entre nous les difficultés de la vie? Les enfants du comédien ne sont-ils pas les enfants de la nation française, au même titre que les autres enfants de la société?

Ne sommes-nous pas tous entachés de défauts, et dignes de pitié et d'indulgence? Pourquoi proscrire les uns, et favoriser les autres?

N'est-ce pas rendre hommage à la civilisation, que d'étendre une main conciliatrice et indulgente sur toutes les conditions humaines?

Si vous proscrivez de votre bienveillance les enfants du comédien, que ferez-vous contre les enfants du saltimbanque?

Pauvres garçons, pauvres filles, issus de charlatans de tréteaux aux foires publiques, pauvres enfants de jongleurs, d'équilibristes, de danseurs de corde, de faiseurs de tours!

En sont-ils moins des hommes? Ils sont déclassés, ces saltimbanques; les hommes et les femmes y forment un monde à part, et leurs enfants y

prennent, pour ainsi dire, une originalité moqueuse et geigneuse à la fois.

L'esprit du saltimbanque est bigarré comme son pourpoint, miroitant comme le clinquant dont il est affublé; il cherche à jeter de la poudre aux yeux d'un public illettré, avide de sensations.

Ses exhibitions offrent aux spectateurs des femmes plus souvent laides que belles, parées d'un costume fané de princesse d'opéra, attirant les passants et les badauds vers son spectacle en plein vent, qu'il annonce au fracas d'une musique infernale.

Les représentations se suivent et se ressemblent. La foule des badauds qui écoutent d'abord sur la voie publique, en ouvrant de grands yeux et de grandes oreilles, se précipite, ensuite s'encombre dans une baraque, dont les planches disjointes laissent heureusement pénétrer l'air et passer au dehors les parfums méphitiques.

Sur les tréteaux paraissent les enfants de la troupe, en costumes bizarres, garnis de paillettes d'or et d'argent : les uns, au teint basané, avec des couronnes de clinquant sur la tête et des ailes disgracieuses derrière le dos; d'autres en tunique légère avec écharpe dorée et collier en fausses perles : ils donnent à la foule une image fort compromettante des anges ou de Cupidon. Quelle mythologie de parade !

Ces jeunes enfants s'agitent en tous sens, dansent des menuets et des pas inédits, aux sons d'une trompette fêlée et d'un tambour enrhumé.

Cette scène charme la foule ébahie. Oh! les illettrés! foule attristante, surtout dans ses plaisirs.

Puis aussitôt, le grand saltimbanque du théâtre annonce solennellement la représentation.

Après une courte allocution, le public escalade les marches des tréteaux et se précipite dans la salle improvisée. Là les enfants figurent dans les ballets, les pantomimes, les voltiges, les exercices de corde, et dans les différents tableaux dont se compose le spectacle.

A voir la mine joyeuse et l'entrain désopilant de ces enfants, on croirait qu'ils sont plus heureux que ceux de nos grands seigneurs; mais voyez leurs regards craintifs, jetés à la dérobée vers le maître!

Pendant les représentations, la vieille mère, chargée du soin de l'alimentation de la troupe, met au feu force pommes de terre et haricots, que ces bambins dévorent avec le même appétit que le dîner le plus splendide qui leur serait offert.

Tout se passe avec assez d'ordre dans l'intérieur de la communauté de ces histrions en plein vent.

Les enfants y sont dirigés sévèrement, et le petit mutin qui a désobéi, dans l'étude des exercices, est condamné, pour sa punition, à rester un jour entier sans autre costume que celui du matin, et Dieu sait quel costume!

On le relègue dans un coin de la cuisine de la voiture-maison qui sert à toute la troupe de loge-

ment, d'abri et de véhicule. Il va tenir compagnie au chien et au chat; se rhabillant pour aller faire les commissions, il va chez l'épicier acheter une chandelle d'un sou, des légumes chez la fruitière, et du pain bis chez le boulanger.

Mais, chemin faisant, l'enfant distrait, comme tous ceux de son âge, s'arrête, soit pour agacer un chien, soit pour regarder passer un régiment, soit enfin près d'un orgue de Barbarie qui fait danser des chiens savants; le temps passe, le petit bonhomme se met en retard; en rentrant au foyer de la famille, il est corrigé de nouveau et mis au pain sec.

Ni bonnes paroles, ni caresses : une éducation de hasard!

C'est alors que le petit délinquant pleure, gémit, se lamente, pousse des cris affreux; et le père indigné, courroucé, descend du haut de son trône de tréteaux pour appliquer sur les doigts du petit mauvais sujet quelques coups de sa baguette magique.

La brutalité est dans le caractère du saltimbanque.

L'enfant, fatigué de tant d'émotions, se calme enfin et va s'endormir sur de vieux tapis, jetés dans un coin du fond de la baraque. Il y passe toute la nuit; le lendemain, aucun souvenir de la veille : il est souple et obéissant; habillé en grande tenue par sa mère, il figure parmi ses petits camarades, se rappelle sa journée désastreuse de la veille, et

se promet bien d'être à l'avenir sage et obéissant, non par conscience, mais par crainte.

Quelle triste éducation!

Les petites filles sont l'objet d'une plus grande sollicitude de la part de la mère, qui compte sur une ample recette si son personnel féminin déploie des séductions à l'adresse de la foule.

Les revendeuses à la toilette du marché du Temple fournissent les objets d'habillement, ainsi que les décors de scènes et de tréteaux.

Les costumes consistent en robes rouges, jaunes ou bleues, écharpes de toutes couleurs, couronnes en clinquant doré, colliers de fausses pierreries et enfin jupons de gaze en toutes nuances.

Quant à la chaussure, la mère et la plus grande de ses filles la confectionnent avec du satin noir pour certain genre de chaussure, et pour d'autres avec du drap blanc bordé d'un ruban rouge ou bleu, le tout avec ornement d'une rosette sur le devant.

La garde robe est un énorme porte-manteau où sont accrochés pêle mêle vêtements d'hommes et de femmes et attirails de comédiens ambulants, le tout recouvert d'une toile en calicot rose, noir ou bleu.

Les jours de chômage, les femmes du personnel se réunissent autour d'une table, travaillent à la couture de tous les objets de toilette; le père donne des leçons de lecture, d'écriture, de gobelet et de prestidigitation à ses enfants, et récompense d'une

taloche d'amitié ceux qui ont travaillé avec satisfecit.

L'étude de la gymnastique forcée est le travail le plus pénible pour ces enfants encore jeunes, et si peu formés.

Dans ces exercices, fatigants pour le maître et pour l'élève, l'enfant est puni brutalement quand il exécute mal le travail qu'on lui impose.

Le saltimbanque fonde un grand espoir sur le talent de ses enfants : il sait que le public porte un vif intérêt à ces petites créatures, quand elles sont bien dressées.

Aussi les sommet-il tout jeunes à un régime rigoureux.

Il faut les voir s'efforcer, dans leurs petits moyens, à produire de l'effet dans les différentes évolutions des scènes du répertoire.

Tous les saltimbanques ne sont pas doux et indulgents envers les enfants : les uns les brutalisent, espérant par ce moyen en faire des sujets remarquables ; d'autres ne leur accordent que peu de sommeil et de très courtes récréations.

Enfants surmenés, en qui la culture presque exclusive des muscles atrophie le cerveau.

Nous assistâmes un jour aux leçons d'un saltimbanque de caractère presque inflexible. Nous prenions en pitié ces pauvres petits enfants qui, malgré la rigueur exercée contre eux, s'appliquaient aux exercices qui leur étaient démontrés.

Nonobstant la bonne volonté qu'ils apportaient

à ce genre de travail, ils étaient rudoyés et impitoyablement battus.

L'enfant des traiteaux est une victime dévouée aux spectacles populaires.

Nous fîmes au père une observation sur le travail ardu et pénible qu'il imposait à ses enfants ; il nous reçut très froidement. Sa réponse sèche et brutale nous fit entrevoir qu'il avait envers ses enfants une règle de conduite dont il ne déviait jamais.

Nous avions jugé opportun de l'engager à l'indulgence, mal nous en prit : les enfants y gagnèrent de plus rudes traitements.

De toute la bohême des saltimbanques, les enfants les plus malheureux sont les futurs équilibristes en plein vent.

Dans leur exercice public, tout leur attirail consiste en de vieux tapis étendus sur la voie publique, deux mauvaises chaises et une échelle, le tout accompagné des notes, autrefois justes, d'un orgue de Barbarie.

La mauvaise musique sert de relief aux tours de force.

Ces enfants, dès leurs plus tendres années, sont livrés aux exercices les plus durs, à la désarticulation quotidienne, jusqu'à ce qu'ils arrivent à présenter au public un corps disloqué, devenu, pour ainsi dire, de caoutchouc.

Dans leurs tours de souplesse, ils prennent les formes les plus contractées.

Les Anglais se passionnent pour ces sortes de spectacle.

Ce peuple de marins adore les exercices violents. Que de Français sont anglais sur ce point!

Afin d'intéresser à un haut degré l'assistance dans la rue, le plus jeune des enfants, à peine âgé de cinq ans, est trituré dans des exercices d'équilibre qui font frémir, tant les poses exigent de dislocation!

Ces petits parias ont souffert le martyre pour apprendre les voltiges, presque en quittant le sein de leur mère : à peine étaient-ils sortis des langes de la première enfance, que déjà on les équilibrait.

Et s'ils étaient inattentifs ou peu disposés aux exercices de la représentation, on les rappelait à l'ordre à coups de cravache ou de bâton. Le public applaudit aux résultats de cette éducation barbare.

Mais, dira-t-on, quelles corrections peut-on infliger à des enfants en bas âge, dont on veut tirer des excentricités corporelles? Leur petit jugement n'est pas formé, leur intelligence est étroite, et vous voulez en faire des prodiges.

Les pères saltimbanques sont convaincus que leurs élèves doivent être corrigés; ils se servent du fouet pour les punir.

N'y a-t-il que les saltimbanques ou les bateleurs qui maltraitent leurs enfants pour les mieux élever? L'éducation du corps peut-elle se faire sans douleur?

On dit : il y a un Dieu pour les ivrognes; nous avons entendu dire aussi : il y a un Dieu pour les enfants de jongleurs et d'équilibristes.

Maintes fois ne les avez-vous pas vu tomber d'une hauteur prodigieuse, et reprendre l'équilibre avec autant d'agilité que les maîtres acrobates.

Cet élan d'intrépidité ne vient-il pas de ce que l'enfant ne craint pas le danger? Rien ne paralyse sa force et sa hardiesse.

Nous avons vu dans ce genre des prodiges d'enfants : nous ne pouvions nous défendre de les caresser et de les embrasser, avant de nous en séparer.

Ils paraissaient étonnés, puis émus de ces marques de sympathie.

Les enfants d'acrobates sont moins exposés aux dangers que ceux des équilibristes, en ce sens qu'ils ne dansent pas sur la corde sans balancier; même deux officieux les suivent sans les perdre de vue, pour les recevoir entre leurs bras, dans le cas où ils perdraient l'équilibre.

Les études d'exercices sont pour eux moins pénibles. Hélas! y a-t-il des degrés dans le malheur de cette éducation!

Ceux-là, du moins n'appartiennent pas à cette misérable classe de faiseurs de tours qui s'installe dans les rues et dans les carefours, à l'intempérie des saisons, pour implorer la commisération publique par des tours de force qui font mal à voir, et pour lesquels à peine quelques deniers tombent dans l'escarcelle placée à l'extrémité du tapis

délabré sur lequel s'exécutent ces exercices périlleux.

Les enfants de ces bohêmes sont mal nourris et couchés le soir sur un grabat, c'est à dire sur un sac de paille d'avoine ; et ils n'ont pour toute couverture, l'hiver, qu'une mauvaise toile d'emballage, ou des lambeaux donnés par la charité publique.

Eh bien, dans cette affreuse situation, les croyez-vous tristes et moroses ? Pensez-vous qu'ils aient conscience de leur déplorable état et de leur plus déplorable avenir?

Non, certes, et vous direz :

L'intelligence de l'enfant ne le porte pas à comprendre la situation heureuse ou précaire dans laquelle il se trouve.

Quelques jouets et quelques sucreries, voilà tout son bonheur, voilà toute sa félicité !

La nature est si prévoyante dans ses arrêts qu'elle affranchit l'enfance des sombres pensées de l'existence. Elle lui a donné le calme de l'esprit si nécessaire à la croissance et au développement des facultés.

C'est peu à peu, au fur et à mesure qu'il s'avance dans la vie, que la scène du monde se dessine à ses yeux, à son intelligence : alors il s'aperçoit que la carrière dans laquelle il va entrer sera plutôt hérissée d'épines que semée de roses.

Ces enfants déshérités, à partir du jour où ils sont à la mamelle, jusqu'à leur adolescence, ne sont pas soignés comme d'autres enfants.

La mère est trop préoccupée de gagner sa vie et de vaquer aux exigences du ménage, pour entourer ses enfants d'une sollicitude de tous les instants; et cependant, ils s'élèvent : pêle-mêle, sans effort, sans confortable. Du pain, du fromage, des haricots ou des lentilles et des pommes de terre, voilà leur ordinaire!

Leur métier est là pour leur donner la santé et l'agilité, si indispensables aux exercices abrutissants auxquels ils sont condamnés.

On les habitue à braver le chaud et le froid. L'hiver, pendant les fortes gelées, ces faibles créatures ont l'onglée, soufflent dans leurs doigts, d'abord en gémissant, en pleurant, en criant, en se lamentant; mais une fois qu'ils se sont réchauffés, ou qu'ils ont été battus, le courage achève d'assouplir leurs membres raidis par le froid, et ils se mettent au travail avec autant d'entrain que le père ou la mère.

Bien peu d'entre nous comprennent ces misères. Il faut avoir étudié l'existence de ces pauvres artistes en plein vent, pour se faire une idée de la détresse qui souvent opprime la mère et les enfants.

L'hiver, le mauvais temps les condamne à des jours consécutifs de chômage : et comment vivre, quand la journée ne rapporte pas une obole?

C'est navrant! par la pluie, par la brume, par toute intempérie : pas de foule, pas de recettes!

En résumé, les enfants du théâtre, comparés à

ceux des faiseurs de tours, sont des enfants entourés de luxe.

En général, il n'est point dans les mœurs d'un acteur d'être parcimonieux, encore moins intéressé. Rien du confortable n'est refusé à ses enfants; ils sont soignés dans d'excellentes conditions hygiéniques.

Le père veut en faire des sujets sains et robustes; car la scène, soit pour le chant, soit pour la déclamation, exige une grande puissance physique.

Un bel organe, une voix vibrante et sonore, ne s'obtient qu'au moyen d'une hygiène de propreté, du confortable, de la gymnastique et de soins assidus.

Les enfants de saltimbanques sur les tréteaux d'une foire publique, sont moins heureux; mais si la troupe est bien accueillie et qu'elle ait de la vogue, les enfants se ressentent de la satisfaction des parents et du public; alors les bons procédés, diversités de scènes et de costumes qu'offrent les représentations plaisent à leur imagination, et rien ne les détournera de leur métier : ils seront saltimbanques !

XXIII

LE JOUR DE L'AN, LES ÉTRENNES, ET LES FÊTES DE FAMILLE.

Les enfants sont au comble de la joie, à l'époque du jour de l'an et des fêtes de famille.

Les étrennes avaient anciennement plus d'importance qu'on ne leur en accorde aujourd'hui.

Le monde devient parcimonieux par suite du renchérissement de toutes choses; les ressources diminuent dans beaucoup de familles par la difficulté des affaires, par le luxe, par les besoins que nous nous créons chaque jour.

L'usage des étrennes finira par disparaître, peu à peu.

Les mœurs nouvelles dans lesquelles nous entrons ne sont pas de nature à perpétuer la gentilhommerie et la délicatesse des étrennes.

Le jour de l'an n'est plus guère aujourd'hui que la fête des présents aux enfants; ce sont eux qui sont les héros de cette fête, qui se renouvelle à l'avénement de chaque année.

Déjà, quelques mois avant le jour de l'an, on prépare les enfants à cette solennité par des recommandations pressantes.

On ne manque pas de leur répéter : Soyez sages, travaillez bien, si vous voulez avoir des étrennes. On espère que les malins marmots, alléchés par ces promesses, dont ils attendent avec impatience la réalisation, s'observeront et feront mille et mille efforts pour satisfaire leur père et mère. Mauvais moyen, pauvre éducation.

Quel beau jour, quel jour de délices s'annonce, quand sonne la première heure de l'année qui va s'ouvrir!

Que de sensations pour les enfants de tout âge!

mais aussi quel cruel désappointement pour les petits désobéissants, condamnés à voir le bonheur de leurs camarades, sans pouvoir partager les mêmes émotions.

Les oncles, les tantes, les amis, les parrains, les marraines, sont les providences qui distribuent des présents de toute sorte; bon gré, mal gré, ils s'acquittent de ces traditionnelles générosités.

La marraine magnifique comble de cadeaux son filleul ou sa filleule. Elle reçoit en retour mille félicitations des parents, qui sont flattés d'une telle largesse, et s'en attribuent tout le mérite.

Les étrennes du jour de l'an ne se proportionnent ni à l'aisance, ni à la fortune des personnes qui se font un plaisir de les offrir; elles se proportionnent surtout aux prétentions et, pour ainsi dire, aux exigences de ceux qui les reçoivent.

Quand on fait un brillant cadeau à un enfant, l'on veut atteindre deux buts; celui d'être agréable à la famille, et celui d'exciter les transports et la joie de l'enfant.

On pousse même la prodigalité jusqu'à lui permettre de choisir selon son goût les jouets qui lui plaisent; les plus beaux et les plus brillants étant ceux d'une plus grande valeur, il s'ensuit que ces étrennes s'élèvent à un prix fabuleux.

La petite fille choisit des poupées parlantes, avec différentes robes de luxe; le petit garçon, dans son idée fixe de soldat, jette son dévolu sur un cheval, un sabre, un fusil et même un canon, le

tout dans des prix élevés. Les jouets vraiment scientifiques ne sont pas encore inventés.

En sortant du magasin de jouets, nous les voyons, les yeux brillants, la physionomie souriante, faire des protestations d'une sagesse qui ne doit jamais avoir de fin.

C'est pour eux une existence de félicité qui s'évanouit peu à peu, comme toutes les choses de ce monde. L'habitude les lasse bientôt de ces jouets; et par leur malheureux défaut de les casser, de les briser même avant d'en être fatigués, ils se privent eux-mêmes de leur bonheur.

Ils veulent savoir comment sont faits ces jouets : ils les brisent.

L'usage des étrennes date d'un temps immémorial, mais la force des choses qui entraîne notre siècle vers le travail donne à notre époque la tiédeur des générosités domestiques.

Il en est de même des fêtes de carnaval, loin de soutenir l'éclat du passé, elles tendent à s'éclipser. Le travail éloigne la folie et rend les dépenses plus sérieuses, plus prévoyantes.

Avec le temps, les esprits changent; avec les siècles qui s'écoulent, les idées prennent une autre direction, et c'est bien heureux.

Les enfants qui vivaient il y a deux cents ans n'avaient pas tous les bonheurs qui entourent l'enfance aujourd'hui. On les élevait par l'absolutisme, par le fouet, par la brutalité.

Aujourd'hui l'on respecte l'homme dans l'enfant,

et l'on agit sur lui par la conscience; non plus par les coups.

Les enfants sont aujourd'hui les heureux de la vie. Jadis on les tyrannisait, et l'on multipliait les fêtes. Faut-il donc gémir sur la désuétude qui frappe de nos jours la fête de saint Nicolas? Elle se meurt, elle est morte, la fête de saint Nicolas, sans espoir de revivre dans ses splendeurs passées.

Cette fête offrait pourtant bien des charmes aux enfants; nous l'avons célébrée dans notre enfance: c'était une occasion de récompenser les petits enfants de leur bonne conduite et de réunir les familles.

Dans certaines maisons, l'on fêtait la Saint-Nicolas avec une pompe qui inspirait aux enfants la crainte de ce grand saint. Une représentation leur était offerte. Le père se revêtait d'un costume de bienheureux, mitre en tête, crosse en main et apparaissait ainsi à ses enfants et aux petits amis de la famille, en leur disant :

« Mes petits amis, je suis le grand saint Nicolas, je viens savoir de la part du bon Dieu si vous êtes toujours sages; si vous êtes obéissants, le bon Dieu vous bénira.

« J'ai en horreur les petits mauvais sujets : et s'ils ne sont pas raisonnables, je les abandonnerai sans rien leur laisser. »

Puis saint Nicolas leur distribuait des bonbons et des gâteaux.

Ces traditions du moyen âge avaient leur agré-

ment et leur côté momentanément utile; elles ne sont plus dans nos mœurs. Cette cérémonie, moitié carnaval, moitié religion, inspirait aux enfants la crainte et la soumission pour un moment.

Les résultats définitifs étaient-ils bien sérieux?

Les plus jeunes s'effrayaient de l'attirail merveilleux de saint Nicolas, et se jetaient en pleurant dans les bras de leur mère.

La crainte et la superstition sont-ils des moyens d'éducation?

N'employez jamais des procédés de comédie dans l'éducation. Ces fêtes enfantines étaient entourées d'un funeste prestige.

Tant mieux que cette usage, charmant si vous voulez, mais d'un charme malfaisant, s'efface peu à peu par la force de l'opinion qui progresse et qui ne veut plus de la soumission aux devoirs par l'appât de la Saint-Nicolas, mais par la conscience.

Les plus jolies étrennes sont réservées, dit-on, aux enfants les plus raisonnables; mais nous n'approuvons pas qu'on mette entre les mains d'enfants trop jeunes des jouets d'un grand prix, qu'ils cassent et qu'ils détruisent même dès le premier jour qu'ils en jouissent.

On devient si sérieux sur la question des articles de nécessité que, dans bien des familles, d'une aisance ordinaire, les étrennes consistent en objets de toilette, qui doivent offrir plus de profit que des jouets qui durent à peine quelques semaines.

Il y a même des familles où les parents riches donnent des billets de banque pour étrennes.

Un ancien ministre des finances, déjà très riche par héritage de famille, n'avait qu'une fille unique, à laquelle il donnait chaque année d'opulentes étrennes.

La jeune fille plaçait, la veille du jour de l'an, sur la table du salon un petit coffret; et le lendemain matin, elle y trouvait dix mille francs en billets de banque.

Ces riches étrennes séduisaient peu la jeune fille, qui les remettait à sa mère comme un objet à dédaigner.

Quel prestige entoure les heureux de la terre! La jeune fille regardait ces étrennes d'un œil indifférent : elle eût éprouvé mille fois plus de sensation à la vue d'une riche et brillante toilette.

Quelle consolation pour les âmes qui souffrent de la misère, si de pareilles étrennes leur tombaient du ciel! Mais l'argent va où est l'argent; il n'aime pas à s'isoler; et, dans ses constants caprices, il refuse aux uns ses faveurs, en comblant les autres au delà de tous leurs désirs.

Le jour de l'an donne aux enfants et aux parents d'utiles et de trop rares leçons.

Les souhaits qu'on fait présenter par les enfants aux personnes dont ils dépendent, soit pour l'éducation, soit pour les besoins de la vie, leur enseignent les égards et les convenances du monde.

Mais ces souhaits viennent-ils spontanément du cœur des enfants?

Les pères ou les mères les conduisent à l'église le premier jour de l'an, afin de leur faire commencer religieusement l'année, et d'attirer sur leur tête les bénédictions du ciel.

Ces actes religieux sont-ils compris des enfants? Les bambins y voient-ils autre chose qu'une formalité de dévotion qui leur est imposée? Les actes extérieurs sont-ils efficaces pour l'éducation, si l'enfant ne comprend pas ce qu'il fait?

L'enfant est plus observateur qu'on ne le pense. Son imagination travaille sans cesse, c'est pourquoi nous ne devons le mettre qu'en présence d'excellents exemples et de la conscience.

Nous avons vu un enfant de sept ans les bras embarrassés de jouets d'étrennes. Il passait dans une rue où mendiait, au coin d'une borne, une pauvre femme et ses deux petits enfants.

Le petit garçon, favori de la fortune, fut touché de la misère que portaient ces jeunes enfants, qui ne devaient même pas recevoir pour étrenne un simple jouet de quelques centimes, et il dit à sa mère :

« Maman, j'ai trop de jouets; veux-tu me permettre d'en donner quelques-uns à ces petits pauvres? »

La mère, voyant son bon cœur, consentit à sa demande; et l'enfant, dans l'enthousiasme de sa générosité, voulut leur donner les plus beaux de ses jouets.

Quelle leçon pour les âmes insensibles à la vue des malheureux! Nous-mêmes et vous, pères et mères de famille, eussions-nous été aussi compatissants, aussi généreux?

Les fêtes de famille dégénèrent de jour en jour; elles n'offrent plus le même charme qu'autrefois. Les liens de famille se relâchent, parce que les exigences de la vie moderne brisent de bonne heure les attaches des enfants au foyer domestique.

Dans ces temps qui ne sont pas encore trop loin de nous, les enfants souhaitaient la fête du père et celle de la mère avec des démonstrations de tendresse toutes particulières.

Les enfant disaient un compliment par cœur, et offraient chacun un joli bouquet; puis, le soir, il y avait gala de famille, on dansait et l'on répétait encore les compliments : cette fois avec plus de verve et d'entrain qu'à la cérémonie du matin.

Cet usage était en vigueur dans toutes les familles, pauvres ou riches.

Il offrait deux avantages : celui d'entretenir l'émulation des cœurs et de resserrer les liens de la tendresse des enfants pour leurs parents.

Aujourd'hui, quelques fêtes sont encore souhaitées; mais le même élan n'existe plus, et l'usage s'efface peu à peu. On songe à gagner de l'argent, ou bien à se rendre capable d'en gagner.

Les affections de famille sont bien les mêmes au fond du cœur, mais elles se concentrent, au lieu de se produire au grand jour.

Nous assistâmes un jour à une fête d'enfants, qu'une personne opulente donnait chez elle aux enfants des dames de ses amis.

Un repas brillant était servi pour vingt-cinq petits enfants.

Le cérémonial fut observé dans tous les détails : chacune des petites filles fut placée près d'un petit garçon.

Les enfants seuls garnissaient la table. Aussitôt les places occupées, le festin commença sans bruit, et avec recueillement.

Nous étions dans un profond étonnement, et charmés du coup d'œil qu'offraient ces petits convives si intéressants de gestes et d'expression.

Les domestiques faisaient le service avec ordre et ponctualité. Peu à peu, la gent enfantine prit son essor, voisins et voisines se familiarisèrent ; et bientôt les petites langues se lancèrent comme des moulins à vent.

Au nombre de ces enfants, nous en observâmes de spirituels et de bizarres. Ce fut pour nous l'occasion de reconnaître que les belles et bonnes choses, chez les petits et chez les grands, invitent au plaisir, stimulent l'esprit et l'amabilité, et donnent aux réunions un caractère de joyeuse vie qui entraîne les convives et même les personnes admises à former la galerie.

C'était à la fin d'une belle journée d'été ; après le repas, une promenade au bois fut proposée. Les gais convives, sautillants comme des mésanges,

furent placés en voiture sous la surveillance des mères.

On arrive au bois. Tous, plus alertes que le chevreuil, descendent de voiture ; et la promenade à pied s'organise deux par deux ; les petits garçons, en galants chevaliers, donnant le bras à leur voisine du festin.

Cette promenade impromptu offrait un coup d'œil ravissant ; nous nous plaisions à les admirer, et nous les suivîmes pendant quelque temps.

Les petites filles rayonnaient de toilette, d'entrain et de plaisir ; les petits garçons avaient des airs de petits seigneurs et des mines imposantes de satisfaction ; c'était un sujet d'étude charmant.

On eût dit que cette réunion célébrait une cérémonie qui contribuait à donner à cette tendre et brillante jeunesse le sentiment des convenances, de l'usage du monde et de la civilité d'autrefois.

Il y a des fêtes de famille qui, l'été, se célèbrent à la campagne. Les maisons opulentes ont dans leur château tout le confortable nécessaire à l'amusement des enfants.

Les familles bourgeoises organisent une fête de campagne sur l'herbe, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, sur la lisière d'un bois ou d'une forêt.

Les ouvriers de Paris fêtent leurs enfants, hors barrière ; ils se font servir un petit dîner frugal, sur la table extérieure d'un marchand de vin, et le plus âgé des enfants a mission d'aller chercher

pour le dessert quelques gâteaux chez le boulanger voisin.

Les indigents donnent quelques douceurs, le dimanche, à leur misérable famille, quand la semaine a été bonne ; c'est à dire quand l'ouvrier a gagné un peu plus que sa journée ou qu'ils ont reçu des âmes bienveillantes et charitables, quelques aubaines.

Les enfants sont toujours disposés à profiter des fêtes : il leur est si doux de se voir en jolie toilette, d'attirer les hommages, les soins et les prévenances!

L'appât du plaisir est un talisman auquel on soumet les plus récalcitrants.

Petits et grands, nous sommes tous impressionnables au plaisir; parfois l'on nous séduit par des fêtes, on nous entraîne par des festins! Mais jamais n'employez le plaisir comme un système d'éducation.

Avez-vous assisté à des dîners de cérémonie? La joie vive ne commence qu'au dessert, au moment où les enfants de la maison et ceux des convives sont introduits.

On comble de friandises et de baisers cette ravissante jeunesse qui nous charme par ses petites manières simples et naturelles, par son babil spirituel et enfantin.

On se réjouit de la présence de ces petits êtres comme du parfum des fleurs.

L'une des petites filles s'est écriée : « Oh! les

belles choses! maman, je ne pourrai pas manger tout cela aujourd'hui. » L'innocente créature pensait que toutes les friandises du dessert étaient servies exclusivement pour sa petite personne.

Quelle idée originale, bizarre, égoïste, et néanmoins bien pardonnable dans l'esprit d'une enfant! Elle n'appréciait pas encore la portée des choses qu'elle voyait, ni des paroles qu'elle entendait ni même de celles qu'elle prononçait.

Cette petite vivait encore par l'instinct animal, elle était dominée par le penchant à la gourmandise, dont les enfants subissent tous plus ou moins le joug, de même que les animaux.

Au nombre des fêtes de famille, citons comme principale réjouissance les bals d'enfants dont nous avons parlé dans un précédent chapitre.

Mais n'oublions pas de citer parmi les plaisirs enfantins les réunions de famille où les enfants occupent les premières places : les fêtes de naissance, d'anniversaires et de mariage.

Les enfants, pour ces jours solennels, sont levés dès le grand matin; on s'empresse de leur ajuster des toilettes qui vont faire honneur à la petite fille et flatter en même temps l'amour-propre des parents. Elles sont fières de jouer le rôle de grandes personnes. Ces enfants, attentifs et réservés, assistent à ces différentes cérémonies avec un maintien charmant, lorsqu'ils sont bien élevés.

A la noce, les enfants sont placés à la petite table, se rangent sans tumulte, et sont d'abord

très raisonnables; puis ils s'émancipent insensiblement.

La crainte d'être reconduits à la maison les tient en respect, jusqu'à ce que la fougue enfantine les emporte. Alors ne les retenez plus, qu'ils aillent jouer!

Au dessert, les plus jolis bonbons sont pour eux; il est curieux d'observer les soins minutieux qu'ils apportent pour éviter de se tacher; et tout cela se passe en ravissants détails, en sourires délicieux, en pétulances mal contenues, en conversations à mi-voix qui parfois éclatent.

Une petite fille dit à un petit garçon : « Monsieur, ne parlez pas si haut, car tout à l'heure vous serez grondé; si nous parlions aussi haut que vous, l'on nous ferait sortir. »

Puis un petit garçon dit à une petite fille trop espiègle : « Mademoiselle, vous êtes trop turbulente pour assister à un repas de noce : les petits enfants qui ne sont pas sages doivent rester chez eux, et dîner au pain et à l'eau. » Ils se régentaient entre eux! l'esprit dominateur, le désir de rester au festin et le bon sens les faisaient parler ainsi.

Ils trouvaient assez de raisonnement, assez d'esprit, pour réprimander ceux qui se conduisaient mal.

Les petits mentors avaient des airs posés, graves, ravissants de sérieux, jusqu'au moment où ils perdirent eux-mêmes la tête, et lancèrent à toute volée leurs joyeux éclats de rire et de parler.

Le plus petits détails sur le caractère des enfants ont leur intérêt : tel caractère, telle direction à faire prendre. C'est surtout dans l'abandon des fêtes que le naturel se laisse voir dans sa naïveté.

XXIV

CONCLUSION

En commençant ce livre, nous voulions amener l'attention du public sur deux forces vitales de l'avenir; sur les mères, et sur les enfants.

Dans toutes les sociétés, l'influence des mères est redoutable : superstitieuses, elles propagent les erreurs et les préjugés; raisonnables et raisonnant, elles deviennent des apôtres d'idées saines et fortifiantes; illettrées, elles ne vivent et ne font vivre leurs enfants que d'ignorance et de servilité; éclairées, elles mêlent au lait que suce leur nourrisson la substance et les rayonnements de leur âme.

C'est surtout en France que l'on peut suivre à la trace les influences des mères.

On pourrait dessiner la carte de notre pays sur un plan nouveau, et montrer les contrées où les mères sont ignorantes ou lettrées.

Les fils et les filles y sont ineptes ou intelligents, grossiers ou délicats, suivant le degré d'instruction de leurs parents et surtout de leur mère.

Cherchez, interrogez, et vous retrouverez dans les jeunes gens l'image morale des parents.

On déplore, chaque jour, l'abaissement général des caractères.

C'est par l'éducation qu'on relèvera vers les hauteurs de l'âme humaine les générations de l'avenir ; c'est dans les enfants qu'il faut préparer les hommes, et c'est par la mère qu'il faut préparer l'enfant.

Le défaut traditionnel de notre éducation nationale, c'est la routine.

On applique encore en 1867 les méthodes qu'on employait au dix-septième et au dix-huitième siècle, méthodes destinées à former des esprits aveuglément soumis, contraints, et sans aucune initiative.

Les fiertés de la conscience étaient alors considérées comme des témérités compromettantes, et l'esprit d'initiative comme un péril.

L'éducation se faisait par la crainte, par l'autorité, non point par la notion du devoir.

L'instruction cherchait bien plus la lettre que l'esprit des textes.

Toutes les leçons de morale ou de littérature se résumaient dans le vieil adage du huitième siècle avant le Christ : Le maître l'a dit. Aujourd'hui, l'éducation doit prendre pour devise : La conscience l'a dit ; et l'instruction : L'esprit, non point la lettre.

Ce n'est pas le mot qui fait la pensée, c'est la pensée qui crée l'expression.

Ne vous préoccupez point de la forme : elle sortira du fond même des idées. C'est donc l'idée qu'il faut éveiller dans nos enfants; et c'est la mère qui doit tirer peu à peu l'enfant du sommeil de son âme. La mère ne peut pas, sans conseil, suffire à cette tâche.

A Dieu ne plaise que nous ayons l'ambition d'avoir assemblé dans ces pages tous les bons avis que l'on puisse émettre!

Nous avons voulu porter la lumière dans les chemins encore obscurs que l'on fait suivre aux mères et aux enfants : la véritable éducation s'égare dans ces chemins, en compagnie de la superstition du passé.

Ne craignez pas de rencontrer dans ce livre des doctrines étranges : c'est notre conscience, c'est notre expérience qui parlaient à votre conscience, à votre expérience.

Bien discerner les premiers instincts de l'enfant, parce qu'ils sont en quelque sorte les premiers linéaments du caractère; diriger ces instincts pour les éloigner de la brutalité;

Apprendre à connaître l'enfant par ses manifestations; voir ce qu'il est, ce qu'il devrait être, ce qu'il sera dans les différentes conditions sociales:

Telle était notre préoccupation constante en écrivant ces pages.

Il n'y a pas d'enfant qui ne puisse devenir une créature morale, intelligente, heureuse, sous l'influence de la mere.

Mais le père? Le père peut rarement s'occuper de ses enfants. Il reporte sa responsabilité sur la mère, ou sur les institutions, ou sur les colléges : son influence est tout indirecte.

C'est pourquoi nous avons appelé ce livre : *Les Mères et les Enfants;* c'est pourquoi nous l'avons placé sous les auspices des mères.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Dédicace de ce travail 5
II. Particularités de l'enfance 9
III. Éducation de l'enfance. — Influences diverses. — Rôle de la mère et de l'institutrice 24
IV. La première éducation 44
V. Les petits prodiges 53
VI. Les enfants faciles à diriger. — Les enfants impossibles. — Les mères 67
VII. Les enfants confiés aux serviteurs à gages. — Les mères. 84
VIII. Maladies des enfants, soins médicaux, soins hygiéniques. — Les joies de la mère 98
IX. Joies et douleurs de l'enfance. — La part de la mère. 108
X. Le travail, la musique, et les jeux de l'enfance. . 121
XI. Les enfants des villes. — Les enfants des campagnes. — Les mères. 137
XII. Les enfants entre eux. — L'œil des mères . . . 156
XIII. Les bals d'enfants à la ville. — Les mères au bal. 172

XIV. Un bal d'enfants à la campagne 182
XV. Les enfants aimés, les enfants détestés. — Les mères 189
XVI. Les enfants misérables. — Les mères. 206
XVII. Reconnaissance, tendresse et ingratitude des enfants. — Les mères 232
XVIII. Candeur, innocence et naturel des enfants. — Les mères 246
XIX. Les petits raisonneurs, les enfants malhonnêtes, les enfants aimables, caressants et bien élevés . . 265
XX. Égoïsme de l'enfance, son dévoûment, ses amours, ses haines 273
XXI. Les enfants riches, les enfants pauvres 293
XXII. Les enfants exploités, avec la complicité du public. 314
XXIII. Le jour de l'an. — Les étrennes et les fêtes de famille 332
XXVI. Conclusion 346

649.1 D726M c.1
Douay # Les meres et les enfants. --.
OISE
3 0005 02080510 0

The R. W. B. Jackson
Library
OISE

649.1
D726M
Douay
Les meres et les enfants

649.1
D726M
Douay
Les meres et les enfants